LE SEIGNEUR DES ANNEAUX / INTUITIONS / L'EXORCISTE / RING

Ciné Fantastique

130

MAD MOVIES

LE COUVENT

Des jeunes s'y aventurent...
Des nonnes les y attendent...
Satan l'habite !

DOSSIER TRASH

le meilleur du pire en 20 films

agne : 700 Pts
gique : 180 FB - Suisse : 8 F
ada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

2016 - 130 - 25,00 F - RD

QUAND LE PIRE MENACE,
ÊTES VOUS PRÊTS A NE PLUS VOIR ?

2 pistes de commentaires audio

Un reportage sur les Rave Party de Pitch Black

La présentation promo du film et ses bandes annonces...

Le DVD PITCH BLACK

Enfin une bonne raison d'avoir peur de l'écran noir.

DVD

GAGNANT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69

Internet
http://www.mad-movies.com

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

Numéro 130

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Cédric Delelée
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Stéphane Moïssakis
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Marc Bruimaud
Alexandre Nahon
Sandra Nahon
Numa Roda-Gil
Bertrand Rougier

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Mansart Street Trash

Photogravure
Start Plus

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Mars 2001

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Parait tous les deux mois

Remerciements
Sophie Bataille, Myriam Bruguière, Cat's, Marquita Doassans, Marie-Laure de Frescheville, Laurence Granec, Olivier Guigues, Cédric Landemaine, Etienne Lerbret, Corinne Licoppe, Karine Ménard, Bruno Munoz, Laurent Renard, Robert Schlockoff, Frank Sébastien, Dominique Segall

Sommaire

Le Couvent

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

2001 : L'Odyssée de l'Espace, Higlander Endgame, Pinocchio et Gepetto, Belphégor, le Fantôme du Louvre.

12 - Le Seigneur des Anneaux

Encore dix mois à attendre, soit une éternité pour les mortels que nous sommes, avant de découvrir ce qui s'annonce comme un film exceptionnel et le premier chapitre d'une trilogie qui ne le sera pas moins. Pour patienter, les dernières infos et de nouvelles photos.

16 - Versus

Projeté genre à 3 heures du matin au dernier festival de Gérardmer, **Versus** a conquis la rédaction de *Mad Movies* (qui n'était pour une fois ni en boîte ni sur un plan drague, mais bel et bien dans la salle). Tout ce qu'il faut savoir sur ce film culte en devenir par son réalisateur, le talentueux jeunot Ryuhei Kitamura.

20 - Le Couvent

Après un **Serial Killers** aussi fauché que réussi, Mike Mendez récidive dans le genre «petit budget gros effets» avec **Le Couvent**. Jeunes crétins, flics jointés, satanistes à la ramasse, nonnes SM, zombies en soutane et une Adrienne Barbeau qui se la joue Hell's Angel sur le retour. Tout pour plaire, quoi !

36 - Dossier Trash : Le meilleur du pire en 20 films

Emballés que nous avons été par **Le Couvent**, nous avons tous fouillé nos poubelles pour en extraire 20 films tout à fait représentatifs du mouvement Trash, qu'on pourrait résumer par : plus c'est nul, meilleur c'est ! Bref, un dossier idéal pour qui veut se constituer la vidéothèque la moins classe du monde !

34 - Intuitions

Dans une petite ville du sud des Etats-Unis, une médium aide ses concitoyens à affronter leurs problèmes. Son existence se complique lorsque la police ne trouve rien de mieux que de l'interroger sur la disparition d'une fille à papa du coin. Le retour de Sam Raimi au fantastique, juste avant qu'il ne signe pour **Spiderman**.

38 - L'Exorciste, version intégrale

Après avoir massacré il y a quelques années son **Sang du Châtiment**, William Friedkin remet ça avec **L'Exorciste** en cédant au caprice de l'écrivain-scénariste William Peter Blatty. Résultat, une version longue qui ne s'imposait pas. Entretien avec un cinéaste qui se spécialise doucement dans le révisionnisme de sa propre carrière.

42 - Les Morsures de l'Aube

On savait que la jet-set accueillait des personnes pas très recommandables, mais de là à penser que la nuit parisienne regorgeait de vampires... Antoine De Caunes, dont c'est le premier long métrage, et son compère scénariste Laurent Chalumeau nous expliquent comment ils ont flirté avec le fantastique.

44 - Ring

Aussi populaires au Japon que la trilogie **Scream** peut l'être dans le monde entier, les **Ring** inventent une légende urbaine à base de cassette vidéo maudite et de fantôme prisonnier de l'image. Véritable film d'épouvante, le premier volet sort enfin sur les écrans.

46 - Vidéo et Débats

50 - Fantastic Guide

56 - Mad'gazine

59 - Télé Maniac

60 - Rayon Laser

62 - Jeu Vidéo

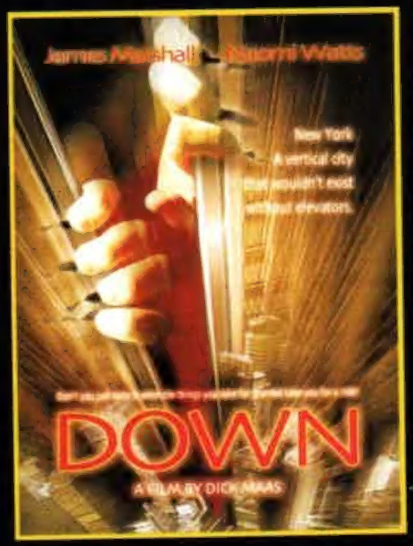
64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

L'Exorciste (version intégrale)

The Gift

NOTULES LUNAIRES

■ Souvenez-vous... Au défunt festival d'Avoriaz, en 1983, le jeune réalisateur hollandais Dick Maas remporte le grand prix avec un thriller marrant intitulé **L'Ascenseur**. Après un long passage à vide parsemé de nanars (**Amsterdamned**, **Issue de Secours**), Dick revient avec **Down**. Le sujet : des ascenseurs meurtriers sèment la panique dans une gigantesque tour de Manhattan ! Avec son intrigue identique jusque dans ses péripéties, **Down** apparaît comme un remake mal déguisé destiné à relancer la carrière de son concepteur, qui doit espérer que tout le monde a oublié que ce film, eh bien il l'a déjà tourné ! Pour faire passer la pilule, le casting s'avère assez solide : James Marshall, Eric Thal, Dan Hedaya, et l'inévitable, mais néanmoins très appréciable, Michael Ironside, le tout emballé vite fait pour pas cher au Luxembourg.



■ Après avoir exercé la fonction de producteur pour *Full Moon* sur **Le Puits et le Pendule**, **Creatures of the Night** et **La Main des Ténèbres**, Thomas Bradford se tourne vers la réalisation avec **Do You Wanna Know a Secret**, un slasher dans la tradition. Six étudiants friqués débarquent sur les plages de Floride pour y forniquer durant un ensoleillé printemps où les petites culottes glissent doucement sur les cuisses soyeuses de leurs juvéniles propriétaires. Après qu'un des camarades des nouveaux arrivants est retrouvé mort lors d'une rave, nos joyeux vacanciers se mettent eux aussi à disparaître un par un (il faut dire que s'ils disparaissent tous en même temps, il n'y a plus de film !). La police piétine (dans le sable, c'est un peu normal), mais surgit alors un agent du FBI qui semble en savoir long sur les agissements du tueur. Une intrigue classique, des teenagers qui tombent comme des mouches, un assassin affublé d'un masque souriant... Y'en-a-t-il qui ont encore envie de se gauffrer le film pour connaître le secret évoqué par le titre ?

EDITORIAL

On n'y croyait plus, mais ça arrive pourtant. Chacun s'accorde à célébrer le renouveau du cinéma de genre et à lui tresser des couronnes. Pour nous, qui le défendons depuis des décennies, l'événement à de quoi surprendre, surtout quand on sait que ces mêmes laudateurs pourfendaient hier encore ce cinéma, ou au mieux l'ignoraient de façon pure et simple. Un bonheur n'arrivant jamais seul, le cinéma français regagne lui aussi des parts de marché, grâce notamment à **La Vérité si je Mens 2**, **Le Placard** et **Le Pacte des Loups**, ce dernier poussant l'outrecuidance jusqu'à cumuler les deux, cinéma français et cinéma de genre, pour engranger à ce jour près d'un million de spectateurs sur les seules salles de Paris et de la périphérie. Après la standardisation des blockbusters américains, qui vous donnait l'impression de revoir sans cesse le même film, la voie semble tracée pour un cinéma dégagé à la fois de la dictature du bon goût, des scénarios prémâchés et des ligues de vertu toujours omniprésentes. C'est un peu l'impression que donne en ce moment la sortie atypique du **Couvent** dans nos salles, ce style de produit restant le plus souvent cantonné au secteur vidéo ou à pas de secteur du tout. Ce n'est pas que **Le Couvent** soit un monument de subtilité, avec tous ces teenagers crétinos s'envoyant toujours les mêmes vannes en face de plus ou moins les mêmes dangers, mais enfin, on y célèbre l'irrévérence, l'éclate, la fumette, le gore excessif, l'amoralisme satisfait et l'anti-religion avec une bonne santé inhabituelle, comparable en cela au fameux **Serial Killers**, la première œuvre de Mike Mendez (chroniquée à la rubrique vidéo du n°122). Encouragé par ce souffle libertaire, l'envie nous a pris de revisiter quelques titres bien trashy énergiquement rejetés par les cinéphiles bon chic bon genre. Et c'est devant la difficulté à en établir une liste type idéale, que nous avons pu évaluer à quel point l'appellation «trash» ne signifiait pas la même chose pour les uns et pour les autres. Dépotoir de l'extrême, ciné-poubelle, gore crapoteux, pitrerie grand-guignolesque, provoc' gerbique, docu à la **Mondo Cane**, splatter movies à tendance grave, à chaque fois les avis divergent et notamment sur la question de l'humour. Le trash à vocation comique perd-il de sa substantifique moelle à mesure qu'il excite les zygomatiques, ou pas ? Non, si l'on considère le titre **Street Trash** qui semble rallier tous les avis et toutes les tendances. Mais alors, dans ce cas, **Braindead**, film trash ou pas film trash ? Ben, peut-être oui, peut-être non... Vous voyez un peu dans quelle panouille on est, et comment c'est pas facile notre métier. Rendez-vous un peu plus avant pour une tentative de mise au point.

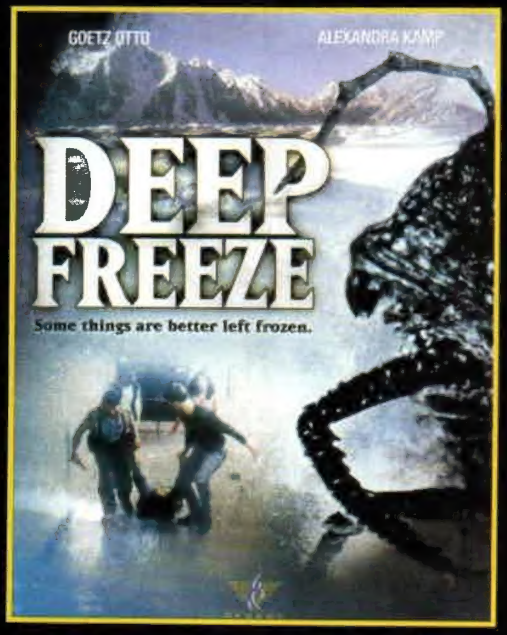
Sinon, et comme chaque année, les observateurs auront pu noter la discrétion draconnienne faite autour du festival de Gérardmer, qui lui aussi donne dans le cinéma de genre, pourtant, mais pas dans le bon, apparemment, et sur son palmarès, une nouvelle fois passé inaperçu sur nos chaînes et sur nos ondes. En voici donc les principaux prix, en espérant une bonne couverture l'année prochaine parce que, c'est pas pour dire, mais à Gérardmer, il fait froid...

Jean-Pierre PUTTERS

Huitième Festival de Gérardmer

Grand Prix du Jury : **Thomas est Amoureux**, de Pierre-Paul Renders.
Prix du Jury : **Insomnies**, de Michael Walker.
Prix de la Critique Internationale : **Tales of the Unusual**, de Masayuki Ochiai, Mamoru Hoshi, Masayuki Suzuki et Hisao Ogura.
Prix Canal Plus du Court Métrage Fantastique : **Epidermique**, de Celia Canning.
Grand Prix du Court Métrage Fantastique : **Quand on est Amoureux c'est Merveilleux**, de Fabrice Du Welz.
Prix Télé K7 du Public - Inédit Vidéo Fantastique : **Eclosion (They Nest)**, de Ellory Elkayem.
Pour les curieux, sachez que le jury se composait de Roland Joffé (Président), Juliette Lewis, Mathilda May, Frédéric Bézian, Ticky Holgado, Jean-Pierre Kalfon, Serge Lama, Marc Lévy, Frédérick Tristan et Alain chante fort. Un chanteur de genre, donc.

■ Premier long métrage de Brett Hull, vieux routier de la pub et du clip, **She Lives by Night** nous apprend que les vampires ont eux aussi des problèmes médicaux puisque l'une d'entre eux, Angela, souffre d'amnésie suite à un accident de voiture. Tombée amoureuse du responsable de son traumatisme, elle recouvre peu à peu la mémoire et commence à se poser des questions sur sa condition lorsqu'elle se met à croquer goulûment les amis de son prince charmant, lequel n'est peut-être pas aussi innocent qu'il en a l'air... Interprété par Liliana Cabal, **She Lives by Night** fait partie d'une collection de films qui se propose de faire découvrir de nouveaux talents sélectionnés par un jury de cinéastes indépendants.



■ Autrefois maquilleur attitré de Charles Band à l'époque d'*Empire*, et responsable des effets spéciaux sur **Carnosaur 3**, **Le Cauchemar de Freddy** et **Halloween 6**, John Carl Buechler a déjà tâté de la réalisation avec **Troll**, le septième **Vendredi 13** et **Ghoulies 3**. On le retrouve aujourd'hui derrière la caméra pour les besoins de **Deep Freeze**, une énième resucée de **The Thing**, dans laquelle un chercheur et ses étudiants découvrent une créature préhistorique dans un laboratoire abandonné situé sur la banquise de l'Antarctique. Après avoir constaté qu'il ne s'agissait pas du commandant Cousteau, ils la ramènent aux Etats-Unis, au siège de la société pétrolière qui les emploie. Indisposée par les vapeurs d'essence, la chose, un reptile-vampire de taille conséquente et de vélocité alarmante, émerge de sa profonde hibernation et entreprend de casser la croûte en bousillant le mobilier au passage. En tête d'affiche : Goetz Otto, le méchant de **Demain ne Meurt Jamais** et **Beowulf**.

■ Séquelle de **Techno Warriors** financée par les producteurs de **Dragonball** (le film live !) et de **Sex Medusa**, **Lethal Combat** continue de s'inspirer de **Mortal Kombat** et donne une fois de plus dans le bon gros Z. En 2008, des policiers localisent le QG d'un parrain du crime et le prennent d'assaut. S'ensuit une bataille homérique dont personne, ou presque, ne ressort vivant. La fiancée de l'un des flics morts dans l'action, une conceptrice de jeux vidéo, décide alors de donner à deux de ses guerriers virtuels les visages des défunts pour rendre hommage à leur bravoure. Dans le jeu dont ils sont les héros, ils doivent défier le terrible Black Ninja. La réussite du projet provoque la jalousie d'un des collègues de la jeune femme, qui sabote son programme et libère ainsi les combattants et leur ennemi, les projetant dans le monde réel, où ils vont se livrer un duel dont l'enjeu n'est rien moins que la domination du monde virtuel ! Avec les inconnus, mais apparemment très motivés, Darren Shalavi, Cynthia Luster et Zoren Legaspi (!) Tout comme **Techno Warriors**, **Lethal Combat** est «réalisé» par Philip Ko (lui aussi du casting), le metteur en scène qui vous met K.O. !

LEGION OF THE DEAD

Quand il n'exerce pas sa profession de chirurgien-dentiste, l'Allemand Olaf Ittenbach réalise des films. Pas des documentaires éducatifs sur l'art et la manière de soigner les molaires, mais plutôt des petits budgets gore et trash comme **The Burning Moon** et **Premutos**. Autant dire que ça ne doit pas être rassurant de s'installer sur le siège de son cabinet ! Il signe aujourd'hui avec **Legion of the Dead** son premier film doté d'un budget raisonnable, tourné en partie aux Etats-Unis avec des acteurs américains. Deux potes, William et Luke, font du tourisme dans le désert californien lorsqu'ils sont capturés par Psycho Mike, un tueur légendaire qui sévit dans les parages. En tentant de lui échapper par des moyens rocambolesques, ils échouent dans une petite ville paumée où, pas de chance, un mystérieux homme blond à l'impressionnante carrure (Matthias Hues, c'est dire) flanqué de sbires sadiques, massacre les gens afin de créer une légion de morts-vivants. Ils trouvent refuge dans un restaurant où William tombe amoureux de la serveuse Geena tandis que Luke n'arrive plus à contrôler ses hormones, devenant agressif et complètement obsédé par toutes les croupes qui ondulent sous son nez. La légion assiège leur camp retranché et le géant blond réclame Geena, posant un ultimatum de deux heures pour qu'elle se rende, sans quoi lui et ses troupes lanceront un assaut dévastateur... Comédie d'horreur ultra-violente avec gunfights westerniens, **Legion of the Dead** rend visiblement hommage à **Une Nuit en Enfer** et aux films de zombies de Romero. En d'autres termes, va y avoir de la viande hachée et de la cervelle au dessert !

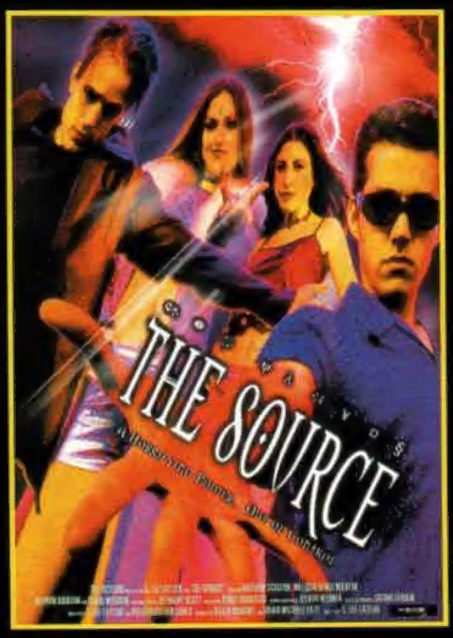
Le baiser du vampire. Par bonheur, Ittenbach est dentiste !

MONKEYBONE

Révélé en 1993 par **L'Etrange Noël de Mr. Jack**, produit par Tim Burton, le réalisateur Henry Selick va peut-être trouver avec son dernier-né l'occasion de racheter le décevant **James et la Pêche Géante** qu'il tourna par la suite. Car, même si Burton n'est pas de la partie, le film est tiré d'un script de Sam Hamm, scénariste des deux premiers **Batman**. Mélange de film réel, de dessin animé, d'animation image par image et d'effets infographiques, **Monkeybone** nous raconte l'histoire de Stu, un dessinateur de BD à l'origine d'un personnage de singe teigneux qui lui a valu un franc succès. Le jour où il apprend que sa BD va être adaptée pour la télévision et qu'il s'apprête à demander sa petite amie en mariage, Stu est victime d'un accident qui le plonge dans le coma. Sa conscience est alors transportée dans un purgatoire hanté par des dieux et des créatures issues des cauchemars des vivants. C'est là qu'il retrouve Monkeybone, le singe qu'il a créé, et qu'il subit lui-même d'étranges changements de personnalité. Pendant ce temps, dans le monde réel, les docteurs s'apprêtent à pratiquer l'euthanasie sur le corps de Stu, qui doit dès lors trouver une solution pour regagner son enveloppe charnelle s'il ne veut pas rester coincé au purgatoire ad mortem aeternam... Autre gros avantage de **Monkeybone**, outre ses performances techniques et son script macabre, le rôle de Stu a été confié à l'étonnant Brendan Fraser, consacré dans **La Momie** puis dans **Endiablé**, pour lequel il tenait une foule de rôles différents. C'est dire si les accès de schyzophrénie frénétique de Stu devraient sacrément secouer les zygomatiques. A ses côtés, on retrouve Bridget Fonda, Giancarlo Esposito, Whoopi Goldberg (dans le rôle de la Mort !) et l'appétissante Rose McGowan, John Turturro prêtant quant à lui sa voix à Monkeybone. Le seul hic, c'est que l'équipe de production comprend le calamiteux Chris Columbus, réalisateur de **L'Homme Bicentenaire**... On espère qu'il n'aura pas trop fourré son nez dans le projet.

Brendan Fraser change d'univers...

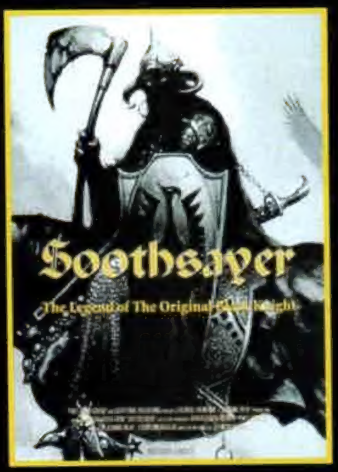
Bienvenue dans le monde incrédible de Downtown...



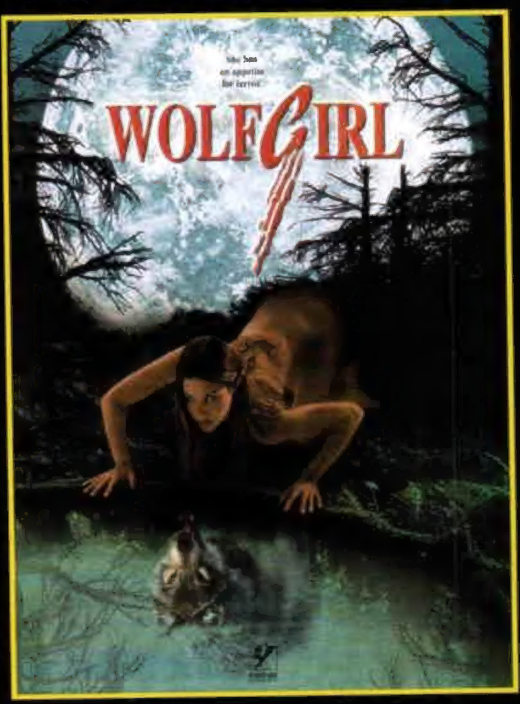
■ Produit par David Michael Latt pour la société *The Asylum* (**Killers** et sa suite, **Hellion**), **The Source** se veut une version mixte de **Dangereuse Alliance**. En gros, il n'y a plus quatre pouffes, mais deux pouffes et deux blaireaux. Quatre adolescents, donc, se mettent à développer des pouvoirs paranormaux après avoir découvert un caillou magique enfoui dans la forêt qui s'avère être un cadeau empoisonné. D'abord amusés, ils perdent rapidement le contrôle des effets maléfiques de leur nouvelle puissance... **The Source** a été réalisé par S. Lee Taylor, acteur dans le second volet de **Killers**.

■ Ancien producteur et assistant réalisateur chez *PM Entertainment*, Scott McAboy (**Hologram Man**, **Cyber Tracker**...) signe avec **Urban Nightmare** son premier film. On ne voit pas trop ce qu'il y a d'urbain dans l'histoire, mais bon, admettons : une bande de jeunes décide de partir en balade sur les lieux mêmes où sont censés s'être déroulés des événements horribles colportés dans les histoires de fantômes de la région. Les voilà donc en randonnée dans les bois de la Nouvelle-Angleterre, où ils découvrent qu'un démon vorace a été invoqué et qu'il a fait de la forêt son domaine. Un antre hostile et terrifiant dont il est impossible de ressortir vivant... Série Z fréquentée par d'illustres inconnus, **Urban Nightmare** lorgne sans complexe du côté de **Blair Witch**.

■ Une femme accouche d'un bébé en pleine forêt. A cette épreuve qu'on imagine aussi douloureuse qu'inconfortable s'ajoute le fait que le nourrisson ressemble plus à un louveteau qu'à une petite fille. Intriguée, la brave dame la confie à une foire aux monstres... Dix-sept ans plus tard, Tara est exhibée par un cirque itinérant qui l'affuble d'une fausse truffe et de fausses mâchoires afin d'effrayer le chaland. Pourtant, à l'instar de Buffy, Tara ne rêve que d'une chose : être une adolescente normale. La mère de son seul ami met alors au point un sérum qu'elle lui inocule, mais qui produit de redoutables effets secondaires : plus Tara recouvre une apparence humaine à l'extérieur, plus elle devient bestiale à l'intérieur. Comme elle sort les crocs et dévore les quelques gamins qui s'étaient moqués d'elle, les villageois ordonnent l'ouverture de la chasse... Variation alléchante sur le mythe du loup-garou (la jeune fille se nomme Lara Talbot pour rappeler le Larry Talbot lycanthrope joué par Lon Chaney Jr. dans les films de l'*Universal*) agrémentée de références à **Freaks** et **Elephant Man**, **Wolfgirl** est interprété par Tim Curry, Grace Jones et Lesley Ann Warren. C'est un certain Thom Fitzgerald qui mène la barque.



■ Vaguement inspiré du **Chien de Guerre** de Michael Moorcock, **Soothsayer**, que réalise Andrew Goth, tente de ressusciter la bonne vieille heroïc-fantasy à la Robert Howard. Venu au secours de deux servantes molestées par des soldats, un chevalier errant découvre, mais trop tard, qu'elles sont en réalité des sorcières. Son épée désormais au service du Mal, le guerrier s'en va défier les armées chrétiennes pour protéger le royaume ténébreux dont il est désormais le gardien. Et c'est par le sang versé qu'il forge sa légende, celle du Chevalier Noir, invincible cerbère de l'hérésie païenne. Lorsque le roi tombe au combat, il monte sur le trône, et réalise qu'il n'a été qu'un instrument. Le chevalier se retourne alors contre ses maîtres, au risque de sacrifier sa vie pour la rédemption de son âme... Un projet aussi ambitieux qu'excitant, certes, mais on doute que les moyens soient à la hauteur des intentions.



HOUSE OF 1000 CORPSES

Après s'être vu refuser un script pour le troisième volet de **The Crow**, le hard-rockeur Rob Zombie ne renonce pas et signe avec **House of 1000 Corpses** son premier long métrage, fier de s'être entraîné sur quelques clips de son groupe. Mais n'allez pas pour autant croire que le film soit pensé comme un véhicule bassement mercantile destiné à promouvoir la musique de son réalisateur. Produit par *Universal*, interprété entre autres par Karen Black et Michael J. Pollard, **House of 1000 Corpses** n'est ni plus ni moins qu'un vibrant hommage aux trois des genres qu'affectionne Rob Zombie, à savoir les classiques de Tod Browning et de James Whale tournés dans les années trente (surtout **Dracula** et **Frankenstein**), les films d'exploitation des seventies type **Massacre à la Tronçonneuse** et les productions d'épouvante datant de cette même période, comme **L'Exorciste** et **Les Dents de la Mer**. Décision a donc été prise de privilégier l'atmosphère plutôt que les effets outranciers, bref, de foutre la pétoche sans trop en montrer. Pour ce qui est du script, peu d'éléments ont filtré jusqu'ici : tout juste sait-on que l'histoire se passe dans les années soixante-dix et qu'un groupe de jeunes gens se retrouve coincé dans une maison hantée par une nuit de tempête. Un postulat de base classique qui a le mérite d'autoriser toutes les variations possibles et imaginables. On fait une entière confiance à ce vrai fan de fantastique qu'est Rob Zombie pour créer la surprise et, qui sait, peut-être révéler un vrai talent de metteur en scène.

Encore un croquemitaine nationaliste...

Dans une belle ambiance, Karen Black (à droite).

■ La toujours brune et plantureuse Cassandra Peterson, alias Elvira, est de retour dans une parodie des adaptations que Roger Corman fit des nouvelles d'Edgar Allan Poe dans les années 60 que fréquentait Vincent Price. **Elvira's Haunted Hills** nous emmène dans les Carpathes à la fin du siècle dernier. Après qu'Elvira a été virée de son hôtel faute de n'avoir pu régler la note, elle est recueillie par le sinistre Lord Hellsubus (Richard O'Brien du **Rocky Horror Picture Show**), propriétaire d'un lugubre château. Une hospitalité qui n'a rien d'innocent puisqu'il est fasciné par la ressemblance d'Elvira avec sa défunte épouse... Autour d'eux s'agitent un médecin de famille queutard, la nièce malade du distingué aristocrate, la dame de compagnie martyrisée d'Elvira et le palefrenier du domaine, que la belle Elvira trouve fort à son goût. Réalisé par Sam Irvin (**Oblivion 1 et 2**), le film donne dans le gothique fauché rigolo et a été entièrement tourné en Transylvanie. Un gage de réalisme à ne pas négliger.

QUEEN OF THE DAMNED

Sept ans après **Entretien avec un Vampire**, voici qu'arrive enfin la suite souvent reportée mais toujours très attendue des *Chroniques des Vampires* tirées des romans d'Anne Rice. Ce n'est cependant pas le deuxième volet, mais le troisième de la saga, *Queen of the Damned*, qui a été adapté, même si le script inclut des éléments puisés dans *Lestat le Vampire*. Aucun membre de l'équipe du premier film ne rempile : Tom Cruise, dans le rôle du décadent et raffiné Lestat, est remplacé par Stuart Townsend, jeune et talentueux acteur irlandais découvert dans **Wonderland** et éjecté l'an passé du plateau du **Seigneur des Anneaux** (les producteurs lui ont finalement préféré Viggo Mortensen). Quant au réalisateur Neil Jordan, il cède sa place à Michael Rymer (le polar **Gangsta Cop**). Devenu une rock-star et débarrassé de l'encombrant Louis, Lestat réveille par ses chants Akasha, une vampire égyptienne vieille de six mille ans qui ne rêve que d'une chose : régner sur le monde des mortels... C'est la chanteuse Aaliyah, déjà actrice aux côtés de Jet Li dans **Roméo Doit Mourir** et retenue au générique de **Matrix 2**, qui interprète Akasha, la Reine des damnés. A l'affiche du film, on retrouve également Lena Olin dans le rôle de la tante d'une jeune chasseuse de vampires amoureuse de Lestat, et l'increvable Vincent Perez dans celui d'un prince de la nuit. Produit par *Village Roadshow*, le film devrait sortir courant octobre aux Etats-Unis, même si on parle déjà de le repousser à début 2002. Quant aux vocalises de Lestat, elles seront doublées par Jonathan Davis, leader du groupe heavy-metal Korn. Il serait hypocrite de ne pas dire que le projet commence à sérieusement sentir le roussi, même si les premières images restent furieusement dans le ton du premier, c'est-à-dire gothiques à souhait.

Akasha, âgée de 6.000 ans, mais elle ne les fait pas...

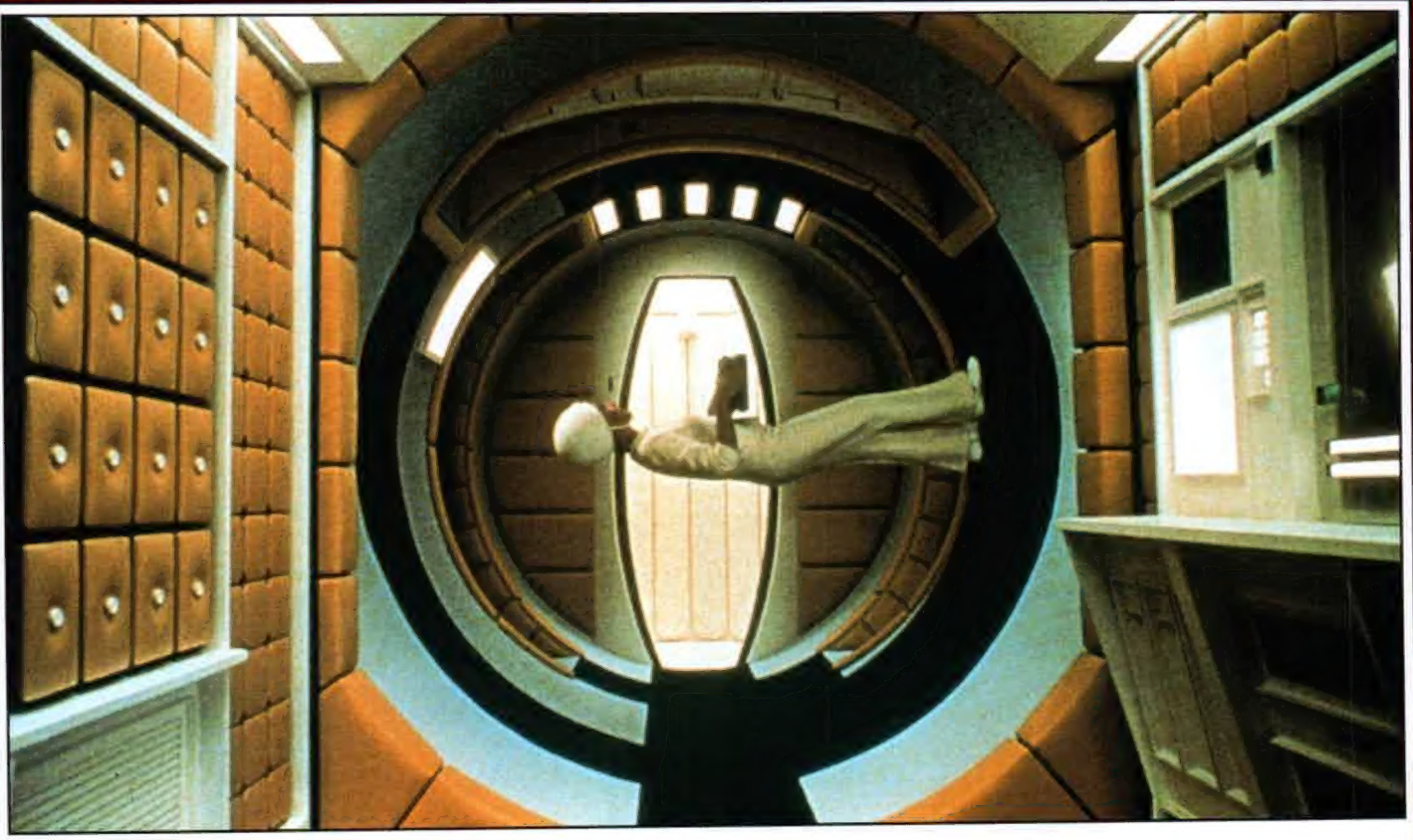
DAGON

Il aura fallu attendre seize longues années pour que Stuart Gordon, après **Reanimator** et **From Beyond**, revienne enfin à l'univers d'H.P. Lovecraft avec **Dagon**, produit par Julio Fernandez et Brian Yuzna pour la firme espagnole *Fantastic Factory*, déjà responsable de **Faust** et **Arachnid**. Contrairement aux apparences, le script de Dennis Paoli n'adapte pas la nouvelle donnant son titre au film mais une autre, tout aussi mythique et bien plus effrayante, intitulée *Le Cauchemar d'Innsmouth*. L'action est transposée des côtes de la Nouvelle-Angleterre à celles d'Espagne. C'est sur celles-ci qu'échoue un yacht transportant deux couples d'amis en croisière dont Paul et Barbara, qui se rendent au petit port d'Imboca afin de trouver de l'aide pour réparer les avaries de leur bateau. Lorsque Paul, après être parvenu à convaincre deux pêcheurs de lui porter assistance, revient sur les lieux, ses amis ont disparu. Retournant au village, il découvre que Barbara a été kidnappée et devient la proie de toute la population. Car Imboca cache un effroyable secret : tous ses habitants vouent un culte au Grand Ancien Dagon, un monstrueux Dieu des océans. Et tout étranger doit être sacrifié sur son autel : les hommes écorchés vifs, et les femmes offertes aux disciples de Dagon, d'innommables créatures mi-hommes mi-poissons... Stuart Gordon ne cache pas son enthousiasme en évoquant un projet qu'il aura mis quinze ans à monter : «*Cela a pris du temps car les studios étaient effrayés par le concept. On nous a dit que si nous changions nos créatures en vampires ou en loups-garous, nous aurions le feu vert. Mais nous avons refusé, parce que nous tenions vraiment à traduire l'univers de Lovecraft de façon fidèle à l'écran*», toutes les tentatives en ce sens ayant jusqu'ici échoué. Au vu du sérieux de l'entreprise et des images évocatrices d'une épouvante vraiment malsaine, on est en droit d'espérer que Stuart Gordon y soit parvenu. C'est dire si **Dagon**, interprété par Ezra Godden, Raquel Merono, Francisco Rabal et Brendan Price (**La Secte sans Nom**), est un film attendu, au moins autant que **Le Seigneur des Anneaux** !

Lovecraft et ses créatures «indicibles»...

■ **Le Jour de la Bête**, **Ouvre les Yeux**, **La Secte sans Nom**... Les films fantastiques espagnols se font rares mais réservent généralement d'excellentes surprises. Réalisé par Alvaro Fernandez Armero (qui révéla Penelope Cruz au public ibérique dans **Brujas**), **El Arte de Morir** ne semble pas déroger à la règle et renifle bon le thriller surnaturel gothique. Nacho, jeune peintre profondément influencé par l'œuvre de Jérôme Bosch et obsédé par le thème de la mort, est porté disparu depuis quatre ans. Lorsque de nouveaux indices amènent la police à réouvrir le dossier, les anciens amis de Nacho, impliqués dans son décès, décident d'aller déterrer son cadavre pour échapper aux foudres de la justice. C'est alors qu'ils se mettent à disparaître les uns après les autres... Au casting, on dénombre Fele Martinez (**Tesis**), Gustavo Salmeron (**Asfalto**) et Maria Esteve Flores.

Jack TEWKSBURY



2001 : L'ODYSSÉE DE L'ESPACE

Avant 1968, les films de SF appartenaient exclusivement au registre de la série B. Tournées pour les freaks dans des décors de plastique, ces productions dépréciées par des jansénistes vieillissant rapportèrent pourtant de fortes sommes d'argent aux PDG des studios, qui ne s'acquittèrent jamais de la dette contractée envers le genre. En 1964, lorsque Stanley Kubrick propose au romancier Arthur C. Clarke et au big boss de la *MGM*, Robert O'Brien, de participer à la création du meilleur film de science-fiction de tous les temps, la guerre des étoiles entre Américains et Soviétiques est à son apogée. Cependant, ce contexte n'est pas propice à la fabrication d'une grande fresque spatiale, car les spectateurs sont blasés par la diffusion du programme de la NASA en direct à la télévision. Dans les salles obscures, la SF fauchée subit donc un sérieux coup d'arrêt.

Réexpédiant cet argument dans les dents de ses détracteurs, Kubrick estime au contraire qu'il est temps de passer à la vitesse supérieure. Comme le jeune cinéaste vient d'être plébiscité pour **Docteur Folamour**, il peut invoquer une antique règle hollywoodienne : tout réalisateur dont le film précédent est un succès peut établir lui-même son budget pour le suivant. Kubrick réclame alors six millions de dollars et propose un calendrier très optimiste prévoyant une production minimale de deux ans. N'importe quel manager autre que Robert O'Brien aurait simplement répondu : trop cher, trop long. Mais le patron de la *MGM* a des principes. Lorsque Kubrick lui envoie la première ébauche du script commenté de «Journey Beyond the Stars», il en reconnaît les mérites et l'ambition. Il applique alors la maxime dont il a doté sa société : Ars Gratia Artis. Pour l'amour de l'art, il accepte de satisfaire les exigences du cinéaste. O'Brien participe ainsi à la genèse de l'un des rares chefs-d'œuvre increvables du septième art. Se faisant, il précipite également la chute de son empire qui, en pleine crise, succombe à la voracité de Kirk Kerkorian, un homme d'affaire de Las Vegas. La légende de Stanley Kubrick est en marche. Dès lors, l'artiste apparaît comme un ogre capable d'avaler des majors, ce qui contribue à lui offrir indépendance et immunité absolue.

D'abord décrié, **2001**, dont la conception monopolisa presque tous les moyens de la *MGM* pendant quatre ans pour un coût global de 11 millions de dollars, devint le long métrage le plus impatiemment attendu de l'histoire. Boudé lors de sa sortie, l'odyssée de Kubrick s'imposa *(1)* grâce au bouche à oreille comme un film rentable, puis culte, et enfin légendaire. Initialement projeté à Londres, le film durait 158 minutes, soit 19 de plus que dans sa version ultérieure. Cependant, cette bobine, diffusée en France depuis le 7 mars, n'est pas un director's cut. En effet, Kubrick décida lui-même de raccourcir sa bande dans une cabine spécialement aménagée dans le Queen Elizabeth, qui le mena des plateaux de Borehamwood à New York, où eut lieu la Première.

Dans le montage inédit, fait toujours défaut une très belle scène située sur la Lune (elle montrait un parc d'agrément avec un lac et un cygne). Il manque aussi un court flash-back, inséré par Kubrick dans le cut définitif *(2)*. Par contre, au titre des ajouts, le film débute conformément au désir du cinéaste dans le noir complet, l'écran s'éclairant progressivement tandis que retentit «Atmosphère» de Ligeti. Deux scènes significatives apparaissent également. L'une où HAL éteint la radio de Poole et transforme son petit véhicule spatial en arme mortelle. L'autre présente Dave Bowman fouillant dans un couloir, à la recherche d'une unité de contrôle d'antenne. D'autre part, toujours pour exaucer le souhait du maître, on peut profiter d'un entracte et certaines séquences d'arrimages, de sorties dans l'espace, de coulées d'encre, sont rallongées.

A l'époque où les gouvernements exerçaient aveuglément une censure politique, éthique, sur les médias, l'école et la société de consommation, certains critiques ont fièrement affirmé que **2001** était un trip planant, qu'il n'était pas nécessaire de le comprendre, qu'il suffisait de le regarder pour profiter de ses qualités. C'était faux. Bien sûr, le film doit être considéré comme l'ultime chef-d'œuvre photographique du cinéma. Evidemment, visionnaire, Kubrick affirmait dans **2001**, avec vingt ans d'avance, le triomphe de la forme sur le fond. Cependant, long métrage d'anticipation, **2001** mêlait indubitablement la satire, l'analyse, la philosophie et l'horreur dans un crescendo pessimiste conclu par une intense lueur d'espoir (le foetus astral). Dans **2001**, comme l'illustrent les dialogues indigents, les protocoles abscons, l'apathie des élites et, par contraste, la motivation, la subtilité, la clairvoyance de HAL, Kubrick oppose les notions d'humanité et d'instrumentalité. De l'homme ou de ses outils (le fémur, la télévision, le téléphone et, finalement, l'ordinateur pensant), il s'agit de savoir lequel mérite d'accéder à un nouveau stade de l'évolution. Sur ce canevas, Kubrick tissa mille et un symboles, mille et un sortilèges, mille et une questions, qui confèrent à **2001** une richesse unique. En 1968, le public n'avait pas compris que le secret des chefs-d'œuvre résidait dans la concordance du sujet, de la mise en scène et du tempérament de l'auteur. La (ré)édition de la version longue de **2001** est l'occasion de s'en convaincre. Stanley Kubrick était un génie car il possédait suffisamment de talent pour mettre en valeur avec équité et intelligence toutes les idées. Grâce à lui, **2001** a atteint le zénith de la culture cinématographique en révélant que l'art naît de la résistance et la morale de l'orgueil humain. Simplement divin !

Bertrand ROUGIER

1/ Mais pas assez rapidement pour la *MGM* et Robert O'Brien.

2/ Au moment de saisir le fémur, l'outil mortel et aliénant, le guetteur de lune pense au monolithe. Ce flash-back avait pour objet de souligner le lien existant entre l'évolution du primate et son contact avec l'inquiétant parallélépipède.

***2001 : A Space Odyssey**. USA. 1968. Réal.: Stanley Kubrick. Scén. Stanley Kubrick & Arthur C. Clarke d'après «The Sentinel» de Arthur C. Clarke. Dir. Phot.: Geoffrey Unsworth & John Alcott. SPFX : Stuart Freeborn et Colin Arthur (maquillages), Douglas Trumbull et Con Pederson (visuels). Prod.: Stanley Kubrick pour MGM/Polaris. Int.: Keir Dullea, Gary Lockwood, William Sylvester, Daniel Richter, Leonard Rossiter, Margaret Tyzack... Dur.: 2 h 38. Dist.: Warner Bros. Reprise le 7 mars 2001.*

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

HIGHLANDER : ENDGAME

Petit rappel historique : en 1986 sort **Highlander** de Russell Mulcahy, mélange détonnant de fantasy et de SF déployant une belle énergie romantique servie par une mise en scène spectaculaire dont la virtuosité est directement héritée du clip. Cinq ans plus tard, Lambert et son réalisateur remettent le couvert mais, sous la pression des producteurs, cette suite tant attendue se transforme en foutoir incompréhensible n'ayant plus rien à voir avec le concept d'origine, et ce malgré le director's cut que Mulcahy sortira plus tard dans une tentative désespérée pour rattraper le coup. Pas découragé, Lambert rempile une troisième fois avec le résultat pitoyable que l'on sait. Entre-temps est créée une série télé qui introduit Adrian Paul dans le rôle de Duncan McLeod, le cousin immortel de Connor.
En toute logique, ce quatrième et ultime volet d'**Highlander** est un cross-over entre le premier film et ladite série qui tente de ressusciter le charme celtique du Mulcahy tout en y intégrant les éléments télévisuels auxquels le public s'est habitué. Duncan part donc à la recherche de Connor, qui s'est exilé suite à l'assassinat de sa fille adoptive Rachel par son ennemi ancestral, un prêtre nommé Jacob Kell. Une fois réunis, les deux immortels devront faire face à cet illuminé hanté par une haine vengeresse et à la femme de Duncan, jadis trahie par son époux. Nanti d'une intrigue plutôt attrayante qui a le mérite de montrer que, aussi héroïques soient-ils, les McLeod n'ont pas toujours été chevaleresques, **Highlander Endgame** souffre d'une réalisation plus proche de la tambouille que de la mise en scène et finalement conforme à celle des épisodes de la série. Il y a pourtant une volonté évidente de retour aux sources, ne serait-ce que dans la multiplication des flashes-back dans l'Ecosse médiévale, où les relations entre Duncan et Connor évoquent celles de Connor et de Ramirez dans **Highlander**. Si leur complicité est évidente et Adrian Paul très convaincant dès qu'il s'agit de se battre, elle n'améliore en rien leur jeu catastrophique, d'autant plus qu'ils parlent avec un accent écossais anthologique qui constitue l'une des grandes attractions du film avec le cabotinage ahurissant de Bruce Payne dans le rôle du bad guy. Le summum est atteint lors d'un flash-back où, déguisés en bandits de grand chemin, ils se livrent à un festival de grimaces et d'onomatopées rigolotes : on croirait voir Brett Sinclair et Danny Wilde perruqués dans un épisode d'***Au Cœur du Temps*** ! Le film est en outre plombé par des scènes ultra-Z, comme celle où des ninjas motorisés s'attaquent à des moines encapuchonnés armés de fusils à pompe, histoire de coller un peu d'arts martiaux honteusement chorégraphiés pour faire mode et du gunfight à la Peckinpah pour faire classe. Pourtant, ce dernier volet de la saga (jusqu'au prochain ?) est plutôt amusant et loin d'être ennuyeux, allant jusqu'à offrir quelques belles images dues à Doug Milsome, cadreur sur **Barry Lyndon** quand même. On ira même jusqu'à dire que le dernier face à face entre Duncan et Connor n'est pas dépourvu d'une belle émotion. Somme toute, **Highlander Endgame** aurait fait un pilote idéal pour la série télé !

Cédric McDELELEOD

Highlander Endgame. USA. 2000. Réal.: Doug Aarniokoski. Scén.: Joël Soisson d'après des personnages créés par Gregory Widen. Dir. Phot.: Doug Milsome. Mus.: Stephen Graziano et Nick Glennie-Smith. SPFX : Nick Allder. Prod.: Peter Davis et William Panzer pour Miramax International. Int.: Christophe Lambert, Adrian Paul, Bruce Payne, Lisa Barbuscia, Donnie Yen, Beatie Edney, Jim Byrnes... 1 h 41. Dist.: Bac Films. Sortie le 2 mai 2001.

PINOCCHIO ET GEPETTO

Encouragé par le matraquage publicitaire, les gosses ont appris à oublier que le personnage de Pinocchio n'est pas une création des studios *Disney*. Aux alentours de 1870, c'est Carlo Lorenzini, également surnommé Collodi, qui a décrit les aventures de l'espiègle pantin de bois. Tonton Walt s'empara de la marque en 1934, juste après que la licence tombe dans le domaine public (pas con). Pinocchio est ensuite devenu l'un des films animés qui a le plus largement contribué à populariser cet art auprès du grand public.
En 1996, Steve Barron réalisa un film tentant de revenir aux sources de l'œuvre originale. En 2000, à la surprise générale et en compagnie d'une équipe sensiblement identique à celle de son prédécesseur, Michael Anderson accepte de mettre en scène une séquelle de Pinocchio. Agé de 81 ans, le cinéaste ne possède évidemment plus l'endurance nécessaire pour diriger des films nantis d'un souffle semblable à celui du **Tour du Monde en 80 Jours** ou de **1984** (la transcription du roman d'Orwell), tous deux diffusés en 1956 ! Restait à savoir si sa position de grand-papy allait lui conférer l'instinct du poète et les réflexes du conteur.
Agé de douze ans, Pinocchio (Gabriel Thompson) est désormais un jeune adolescent de chair et d'os. Guéri de son espièglerie, mais pas de sa naïveté, il est loin d'avoir terminé son parcours initiatique. Pour aider son père malade, il décide de sécher l'école afin d'acquérir un élixir au rabais. Dupé par la vile dame Flambeau (Udo Kier), Pinocchio fait avaler à son père une potion qui le change en poupée de futaie. Pas mécontent d'être projeté dans l'univers magique des marionnettes, Gepetto (Martin Landau) vit alors un rêve éveillé. Ayant dédié son existence à la confection de créatures articulées, il profite pleinement de son nouveau statut. Les rôles étant inversés par rapport au roman de Collodi, il incombe donc à Pinocchio de sauver son géniteur en lui révélant la terrible vérité : il est à son tour devenu un esclave au service d'une chimère…
Comme on pouvait le souhaiter, ou le craindre, Michael Anderson n'a pas essayé de transformer le mythe auquel il s'est attaqué. Dans un film privilégiant le lyrisme pour enfants sages à la guimauve pour méchants garnements, le réalisateur s'en tire essentiellement grâce à une solide expérience, au charisme de ses trois interprètes principaux et aux créatures au look savamment artisanal confectionnées par Jim Henson. Malheureusement, le manque d'ambition du script et les stéréotypes véhiculés par la plupart des scènes destinent Pinocchio et Gepetto à un gentil public âgé de moins de dix ans.

Bertrand ROUGIER

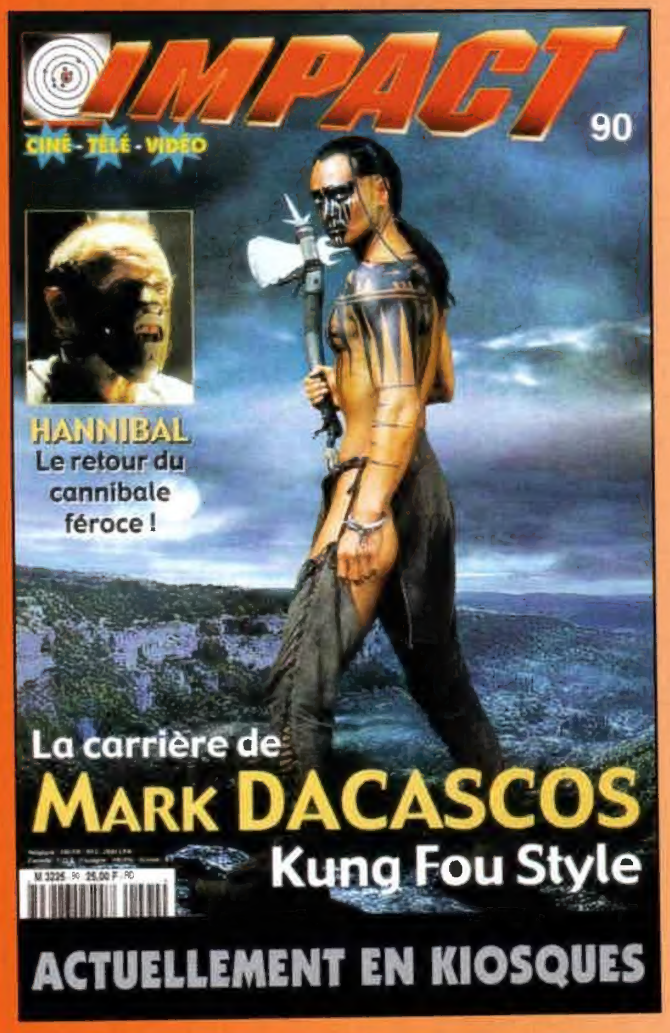
The New Adventures of Pinocchio. USA. 1999. Réal.: Michael Anderson. Scén. Sherry Mills & Tom Sheppard. Dir. Phot.: Ennio Guannieri. Mus.: Jurgen Fisher & Rainer Oleak. SPFX : Jim Henson (marionnettes) et No Prisonners 3D FX/Image FX LTD (visuels). Prod.: Raju Patel et Jeffrey M. Sneller pour Fries Film Group. Int.: Martin Landau, Udo Kier, Gabriel Thompson, Sarah Alexander, Simon Schatzperger, Warwick Davis, Ben Ridgeway... Dur.: 1 h 25. Dist.: SND. Sortie le 4 avril 2000.

BELPHÉGOR, LE FANTÔME DU LOUVRE

En 1965, sur l'unique chaîne de l'ORTF, la diffusion des quatre épisodes en noir et blanc de ***Belphégor*** déclencha un engouement proche de l'hystérie.
Figure emblématique hantant les univers fantastiques, **Belphégor** fit sa première apparition dans des textes bibliques, auréolé du titre de diable qui prend femme. Travesti mille fois dans toutes les cultures, tous les médias, c'est l'écrivain Arthur Bernède qui, en France, fit connaître le nom du démon. Fécond feuilletoniste, il s'appropria le personnage en 1926 dans l'espoir de voir sa création portée sur grand écran. Son souhait fut presque immédiatement exaucé par Henri Fontaines. Quarante ans plus tard, le triomphe populaire de **Belphégor** donna naissance à un second long métrage. Enfin, aujourd'hui, la mode étant à l'exhumation des vieilles séries télé, le manque d'audace des producteurs a permis de commettre une nouvelle séquelle.
Anciennement dieu barbare cherchant le trésor des rose-croix, le fantôme du Louvre est désormais réincarné en momie égyptienne (très tendance ces derniers temps). Brisant des vitrines (bof), déconnectant des systèmes de sécurité (pas top), possédant Sophie Marceau (cool), Belphégor semble insaisissable et invincible. Aidé dans ses exactions par l'incompétence du directeur du musée, Bertrand Faussier (Jean-François Balmer), il doit quand même repousser les assauts de Martin (Frédéric Diéfenthal), motivé par amour pour Sophie Marceau (argument valable) et de l'inspecteur Verlac (Michel Serrault), stimulé par le désir de vengeance (logique)...
Le scénariste Jérôme Tonnerre s'est appliqué pour ne pas souiller la mémoire de la série culte de Claude Barma, comme en attestent les flashes-back et autres clins d'œil judicieusement éparpillés dans son script. Se faisant, il n'a pas oublié le caractère familial du serial. Ainsi, il adopte une trame consensuelle et des ficelles usées pour cheviller un édifice supportant difficilement le poids de ses ambitions et celui de nos espérances. Ce parti pris aurait pu s'avérer payant si le réalisateur, Jean-Paul Salomé, avait employé les traitements filmiques d'autrefois. Or, il a préféré se référer aux blockbuster créés par la publicité et le cinéma fantastique contemporain, **La Momie** en tête. Plus connu pour son travail à la télé que pour sa contribution au septième art (**Les Braqueuses**, **Restons Groupés**), Jean-Paul Salomé, comme il ne possédait ni le budget ni le savoir-faire de Stephen Sommers, est passé à côté de son sujet. Dommage car si on excepte une direction d'acteur aléatoire, le film est soigné. Cependant, les effets, spéciaux notamment, sont rarement invoqués au moment adéquat, et la séquence infographique montrant l'âme de Belphégor apparaît tellement souvent qu'elle finit par lasser. Refusant mordicus d'effrayer, de (se) mettre en danger, d'être novateur ou subversif, il reste seulement à **Belphégor** la volonté de divertir. Malheureusement, pour qu'une mayonnaise soit réussie, il faut généralement plusieurs ingrédients. Peut-être qu'avec un zeste de nostalgie...

Bertrand ROUGIER

France. 2000. Réal.: Jean-Paul Salomé. Scén.: Jérôme Tonnerre, Danièle Thompson et Jean-Paul Salomé d'après la nouvelle de Arthur Bernède. Dir. Phot.: Jean-François Robin. Mus.: Bruno Coulais. Prod.: Alain Sarde. Int.: Sophie Marceau, Frédéric Diéfenthal, Michel Serrault, Julie Christie, Lionel Abelanski, Jean-François Balmer... Dur.: 1 h 37. Dist.: Bac Films. Sortie le 4 avril 2001.



AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. S.M.: Stéphane Moïssakis. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

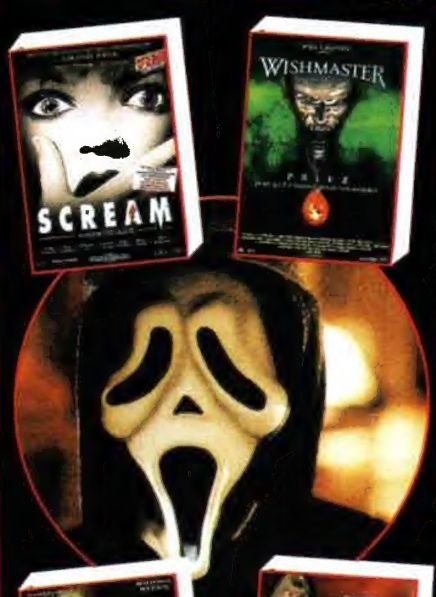
	DA	RD	DG	VG	SM	JPP
2001 : L'Odyssée de l'Espace		6	2	6	4	
A l'Aube du 6ème Jour	2		1		1	
Blair Witch 2 - Le Livre des Ombres	3	1			1	2
Le Couvent		4	5	4	5	3
Donjons et Dragons		1		0	0	
L'Homme sans Ombre	3	4	1	4	4	4
Highlander Endgame					0	
Incassable	3	5	0	6	6	4
Intuitions		5	5	5		
Les Morsures de l'Aube		4				
Le Pacte des Loups		4	2	4	3	
Planète Rouge	1		0	0	0	1
Ring			3		4	
Scary Movie	4	4	5	4	5	4

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

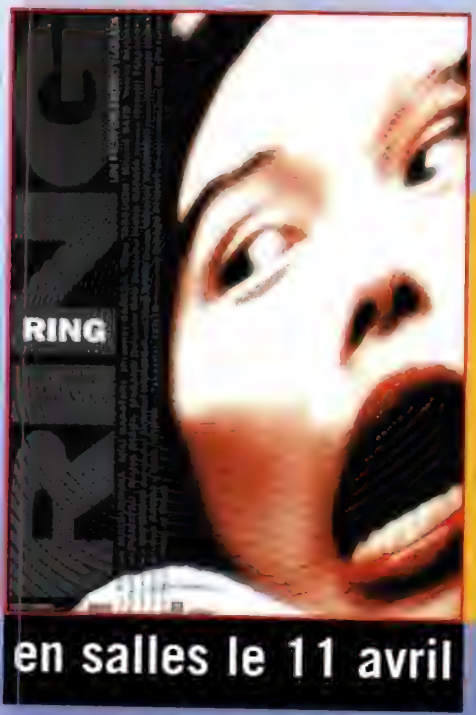
Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.



photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 4.000 photos glacées Noir et Blanc, 18x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



DVD et K7

Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez :
- le DVD ou la K7 vidéo de **FORGOTTEN SILVER**
- une place gratuite pour **RING** ou l'affichette du film
- l'un des romans dans la collection *J'AI LU* : **CONAN L'AVENTURIER - LA MALÉDICTION - LE JEU DE LA DAMNATION - 2001 : L'ODYSSÉE DE L'ESPACE - UN BÉBÉ POUR ROSEMARY**

(Les quantités étant limitées, merci de choisir une ou plusieurs offres de remplacement).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

CADEAUX

Si je suis dans les 150 premiers, je désire recevoir :
1
2
3
4
5

Si je ne suis pas dans les 150 premiers, je désire recevoir le numéro____ de MAD MOVIES ou le numéro ____ d'IMPACT.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

preview

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Il y a eu des Christophe Colomb pour découvrir un continent auquel personne ne croyait, des Mendel pour étudier 20 ans durant des petits pois et poser les bases de la génétique. L'histoire humaine est peuplée d'individus exceptionnels, dont la vie entière n'a jamais cherché qu'à atteindre un point précis qui allait (mais le savaient-ils ?) bouleverser le monde d'une manière ou d'une autre. Le cinéma, la dernière grande aventure sur Terre, a bien vu passer de tels individus.

Du NAISSANCE D'UNE NATION de Griffith au ABYSS de Cameron, en passant par AMERICA AMERICA d'Elia Kazan, le 20ème siècle a vu certaines de ces concrétisations, les projets de toute une vie. Est-ce finalement un hasard si ces films ont chacun à leur manière posé les jalons du 7ème Art, porté par une foi telle qu'ils ignoraient les compromissions et savaient rallier à eux des équipes entièrement dévolues à la vision d'un seul homme ?

Lorsque, adolescent, Peter Jackson traversait, le soir, Fort Dorset, le vieux quartier de la ville de Wellington en Nouvelle-Zélande, afin de se rendre à ses parties endiablées de jeu de rôles, il ne pouvait réprimer l'idée de voir évoluer, autour de ces maisons cossues, hobbits et cavaliers noirs. Et d'imaginer là l'enseigne du Poney Fringant, la taverne de Bree, que Tolkien avait si scrupuleusement décrite dans son œuvre monumentale. Et Peter Jackson de rêver, comme beaucoup d'autres avant lui, qu'un jour il réussirait à porter à l'écran «Le Seigneur des Anneaux», l'ouvrage littéraire le plus convoité et le plus casse-gueule autour duquel ait gravité l'industrie filmique. Car depuis sa parution en 1954, le monument de John Ronald Reuel Tolkien (publié en trois volumes pour raisons économiques) n'a cessé de tarauder les esprits, comme s'il appelait de tous ses vœux l'adaptation. Pièces de théâtre, feuilletons radiophoniques (assurés par la voix du Professeur Tolkien en personne) jusqu'à la symphonie rock de Bo Hansson, les lecteurs s'étaient appropriés sous tous ses aspects la mythologie de la Terre du Milieu. Tolkien, philologue, ancien professeur d'université et spécialiste de la littérature et des manuscrits du moyen-âge, était parvenu à faire fructifier une vie entière de recherches sur les anciennes peuplades d'Angleterre. Entre ses longues marches dans les paysages lunaires ou mystiques du Burren, en Irlande, et sa consultation active des légendes celtes, il s'était créé un univers chimérique si riche, si cohérent, qu'il interpellait immédiatement son lecteur à la manière d'un véritable livre d'histoire. Des relevés cartographiques précis, des historiques quasi-anthropologiques des peuplades, tout dans «Le Seigneur des Anneaux» contribuait à entériner l'idée folle que tout cela «avait bien existé». Ainsi, bien plus que Jack Kerouac ou Herman Hesse, l'œuvre de Tolkien fut la véritable bible de la jeunesse anglo-saxonne des années 60. Certains d'entre eux, devenus cinéastes, allaient oser se frotter au mythe. Ralph Bakshi, avec la production d'un dessin animé ponctué de catastrophes et de banqueroutes, cimenterait pour longtemps l'idée selon laquelle ces ouvrages étaient rigoureusement inadaptables. Et en effet, respect pour l'artiste mis à part, son **Seigneur des Anneaux**, sorti en 1978, conjugue tous les écueils. Simplification à outrance des enjeux et des caractères, incapacité notoire à établir l'arrière-plan historique de l'univers, séquences d'action misérabilistes, sans parler de la technique d'animation plus qu'aléatoire.

Un homme allait pourtant parvenir à reconstituer partiellement le mythe. Son nom, vous l'aurez peut-être deviné : George Lucas. Rien de plus simple. Sa trilogie **Star Wars** ne retient de celle de Tolkien que sa structure basique. Premier épisode («La Communauté de l'Anneau») : un jeune villageois innocent part pour une quête qui le dépasse, sous l'aile d'un vieux sage sorcier. Ils louent les services d'un mercenaire charismatique et, tous ensemble, partent à la rencontre d'une figure royale féminine. Le sage sorcier périra (croit-on) dans l'aventure. Deuxième épisode («Les Deux Tours») : la communauté se disloque, chacun prenant des voies séparées et périlleuses. Une partie du groupe découvre un être étrange et sage dans une forêt. Une autre se perd dans une cité dangereuse. Le héros est trahi par un Judas pathétique. Son corps devient inerte. Troisième épisode («Le Retour du Roi») : la guerre avec l'empire du mal est déclarée, et oppose des peuplades à divers lieux. Le héros lutte contre l'emprise progressive du mal sur lui. Victoire épuisante des petites gens. Le mercenaire épousera une princesse.

L'intelligence de Lucas aura été de ne pas essayer de s'approprier une mythologie dont la complexité le dépasse, pour lui préférer un univers de sa propre émanation. Mais il ne résistera

Les Hobbits (Frodo/Elijah Wood, 2ème à partir de la gauche) vont bientôt faire face aux Cavaliers Noirs.

pourtant pas à la tentation de la Tolkien-attitude dans le désastreux **Willow**. L'univers du cinéma déclare donc forfait. Et c'est au travers des jeux de rôles, infiniment plus adaptés aux notions d'univers persistants, que l'héritage de Tolkien va être le plus évidemment exploité, créant de nouvelles légions de fans, dont Jackson lui-même.

S'il fallait résumer le parcours phénoménal et ambitieux de Peter Jackson, il suffirait de jeter un œil sur son extraordinaire «documenteur» **Forgotten Silver**, où il traduit symboliquement sa propre expérience à travers celle d'un génie des débuts du cinéma. Vous avez dit mégalo ? Il a de quoi l'être, le bonhomme, si l'on juge de la fulgurance de sa carrière. De ses essais cinéastes dans l'arrière-cour familiale va naître le détonant **Bad Taste**, un des seuls films amateurs de l'histoire à avoir eu le culot de sortir un peu partout dans le monde, suivi de peu d'un concept de série-télé folle (abandonnée par ses commanditaires japonais), le trash **Feebles**. Enchaînement dans la foulée avec le film le plus gore de l'histoire (rien de moins), **Braindead**, et il se met tous les geeks de la Terre dans sa poche. Puis un poème charnel vénéneux, **Créatures Célestes**, et il se met la critique internationale dans la poche. Enfin, en prouvant, avec **Fantômes contre Fantômes**, qu'il peut rivaliser avec les blockbusters hollywoodiens, pour une somme dérisoire, en tournant dans sa ville natale, et sous l'égide de sa propre société de production, il se met les studios américains dans la poche. *Universal* va lui confier le remake de **King Kong**, et s'effrayer de l'ampleur démesurée du projet qu'il leur tend : dix mille fois le nombre de dinosaures du **Monde Perdu**, des combats de bi-plans par dizaines, contre le Baron Rouge, au-dessus des tranchées de la Première Guerre, des morts épiques ou burlesques toutes les deux minutes, et un singe destructeur qui renvoie Godzilla à ses couches en peau de lézard. Notons au passage qu'*Universal* saura tout de même recaser pas mal des idées de Jackson, à son insu bien sûr, dans un film au ton et à la démesure étonnamment proches de son **King Kong** : **La Momie**.

Qu'importe, Jackson n'a pas de temps à perdre. Sans passer par la case «gros film de studio», il va consolider son entreprise cinématographique, *Wingnut Films*, basée dans son Wellington natal, et développer sa branche d'effets spéciaux, le studio *WETA*, tout en s'attelant, avec sa femme, la très discrète mais essentielle scénariste Fran Walsh, à l'œuvre de sa vie. Considérant qu'aucun studio ne donnerait son accord pour développer «Le Seigneur des Anneaux» dans toute sa complexité, ils condensent l'intrigue en deux volumes, pour deux films, **La Communauté de l'Anneau** et **La Guerre de l'Anneau**. Armé de son pavé, il va démarcher auprès de multiples studios qui lui ferment poliment la porte. Il faut dire que le réalisateur Lawrence Kasdan et son fils sont déjà sur l'affaire, ayant reçu la bénédiction de Christopher Tolkien, fils de l'auteur, et celle du studio *DreamWorks*, qui hésite encore à lancer le projet. Mais Jackson a pour lui ses bons rapports avec le producteur Saul Zaentz (**Amadeus**), détenteur des droits d'adaptation. Au terme d'une foultitude de rebondissements, c'est le studio *New Line*, par l'entremise de son brillant exécutif Michael De Luca, qui donne l'audience à Jackson. Visionnaires ? Disons plutôt fins stratèges. Les pontes de *New Line* ont été, en effet, très attentifs à la dizaine de sites internautes champignons qui se sont créés dès que l'existence du script de Jackson a été révélée. Car les rôlistes et fans de Tolkien ne sont pas aveugles. Ils ont bien repéré un des leurs : au travers de la forteresse médiévale et des figurines construites par les héroïnes de **Créatures Célestes**, ils ont vu les signes avant-coureurs d'un cavalier noir dans la sublime figure de la Mort de **Fantômes contre Fantômes**. Et ils subodorent que Jackson est bien l'un des seuls au monde à mériter un tel projet. Ce dernier va décrocher le jackpot, lorsqu'il montrera au président de *New Line* les tests d'effets spéciaux que *WETA* a préparés en vue des batailles homériques de Helm's Deep. Impressionnés, et surtout à la recherche d'une franchise juteuse, *New Line* donne le feu vert, non pas pour deux, mais bien pour trois films. En gérant lui-même la logistique, et en tournant les trois épisodes d'affilée en Nouvelle-Zélande, Jackson promet trois films titanesques pour l'équivalent du budget d'un seul blockbuster US, 180 millions de dollars. La nouvelle va très tôt faire flamber le tout Hollywood, mais Jackson restera insensible à toutes les propositions fantaisistes des agences de stars. Pas de Sean Connery, de Bruce Willis, de Sharon Stone, d'Uma Thurman, d'Emma Thompson comme le clament les gazettes, mais un casting solide de comédiens, adaptés à la fois physiquement et biographiquement à leurs personnages. Car on sent bien que le Néo-zélandais est en passe de venir concurrencer directement la nouvelle trilogie de Lucas. Jackson se défend pourtant de préparer un film de pure «fantasy» : *«La totalité globale sera bien plus celle d'un film historique. L'identification aux personnages, la compréhension de leurs motivations profondes est essentielle à l'entreprise. Si cela est clairement posé, alors la crédibilité des multiples éléments fantastiques ne sera même pas discutée. Imaginez la dureté et le réalisme*

L'armée des Orcs, la terreur de tous ceux peuplant la Terre du Milieu.

Les Cavaliers Noirs, chargés de ramener l'anneau à leur maître, Sauron.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

■■■ *physique, psychologique d'un* **Braveheart**, *et saupoudrez du visuel féerique d'un* **Legend**. *Alors, vous aurez une première idée du projet. Bref, imaginez tout ce que vous voulez, sauf* **Willow** *!*». La pique lancée à Lucas est d'autant plus cinglante que ce dernier s'apprête alors à révéler, avec l'**Episode 1**, qu'il a définitivement abandonné Tolkien pour les Bisounours.

Aragorn (Viggo Mortensen) : chassé du trône, il a passé de longues années en exil...

Mais Jackson n'est pas exempt de défauts, et va commettre quelques erreurs. Tout d'abord, l'acteur quasi-débutant qu'il a imaginé pour le rôle central d'Aragorn (le personnage prétéré de bon nombre de lecteurs) se révèle bien trop inexpérimenté pour donner vie à une figure aussi complexe. Townsend se souvient : «*J'ai passé deux mois à travailler en Nouvelle-Zélande, à apprendre le maniement des armes, à prendre des cours de diction, et la veille du premier tour de manivelle, on me signifiait mon renvoi du projet. L'expérience fut horrible*». Townsend se rabattra sur **Queen of the Damned**, la suite d'**Entretien avec un Vampire**. Le sous-employé Viggo Mortensen reprendra le flambeau d'un des rôles les plus convoités du moment (même l'acteur Vin Diesel nous a avoué que c'était le rôle pour lequel il s'était lancé dans ce métier). Mais la solidité artistique et humaine, déjà essentielle sur un tournage normal, devient pratiquement vitale lorsqu'on se lance dans pas moins d'une année de tournage. Les conflits, la folie, guettent, et il y aura bien évidemment des victimes, parmi lesquelles l'un des producteurs Tim Sanders ou l'un des chefs d'effets spéciaux, Mark Stetson (un vieux briscard pourtant). Le tournage étant aussi sécurisé qu'une rampe de missiles nucléaires, difficile de connaître les raisons exactes de ces défections. Et Jackson n'a pas vraiment le temps et les moyens de la diplomatie. Pour boucler en temps et en heure, il doit gérer plusieurs équipes parallèles réparties sur tout le territoire. Son chef décorateur Grant Major lui annonce un peu tardivement que la gigantesque forteresse de Rohan, pièce essentielle du récit, devra être construite en entier et en dur. L'actrice Liv Tyler se révèle une élève exécrable, incapable de retenir correctement la prononciation de la langue elfique (dans le film, des peuplades sont censées s'exprimer dans leur propre langue, sous-titrée). *New Line* s'inquiète de la tonalité violente des films, qui risque d'ébranler la classification PG-13, indispensable pour rentabiliser l'affaire. Leur département promo ignore complètement comment vendre de tels films et se repose de plus en plus sur l'équipe de Jackson. Comme on l'imagine, ce dernier, déjà apte à la bonhomie, a vu le stress le faire enfler comme une baderne. Mais il a, par ailleurs, des raisons de rester zen. Comme l'ont constaté, stupéfaits, quelques journalistes américains dépêchés sur les lieux, la longueur inhabituelle du tournage, sa quasi-chronologie, a eu des effets sublimes sur le casting. Totalement possédés par leurs personnages, les comédiens sortent le ton juste, prennent la posture idéale, quasiment à chaque première prise, chose impensable sur n'importe quel autre projet. Ainsi déchargé, en partie, d'un fardeau très lourd à gérer (encore une fois, rappelons-le, la psychologie des personnages est LA clé de cet univers), Jackson peut se concentrer sur les mille et uns problèmes techniques quotidiens.

Saruman (Christopher Lee), le sorcier à l'attaque de la Communauté pour récupérer le précieux anneau.

D'une manière inattendue, la plus intéressante des difficultés naîtra de la ré-écriture, à même le plateau, jour après jour, des scripts. Car, au bout du compte, Jackson et Fran Walsh s'apercevront que chaque révision les fait se rapprocher un peu plus de la source originelle, preuve s'il en était qu'on ne joue pas impunément avec l'intimidante cohérence dramatique de l'œuvre de Tolkien, et preuve aussi que sa solidité est bien en train de donner vie au projet. Un projet dont chacun des participants a compris l'ampleur. «*Les gens ont dit que j'avais été folle de m'engager pour trois semaines au beau milieu de l'année, pour un rôle si court*» confesse Cate Blanchett, interprète de Dame Galadriel. «*Mais c'est l'une de ces expériences qu'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie. Et vous pouvez vraiment le sentir. Ces livres exercent une fascination réelle. Après la Bible, ce sont les œuvres littéraires les plus lues de notre temps* (aux USA, ndlr)». «*Ce sera la plus grande série de tous les temps*» annonce fièrement John Rys-Davies, qui endosse le costume du nain Gimli et se fait au passage réduire de quelques centimètres. «*Je n'ai rien connu de tel auparavant* (Davies jouait Sallah dans les Indiana Jones, NDLR). *Il y a 22 rôles principaux et vous savez exactement qui est qui. C'est fascinant*». Quant à Jackson, on l'imagine encore sous le choc de sa propre ambition. «*Dans mes rares moments de pause, en observant le plateau, j'étais pris d'un frisson. J'étais là, physiquement, au beau milieu d'Helm's Deep, avec Aragorn en face de moi. Des chevaux buvaient à une fontaine qu'on aurait cru ancestrale, et que pourtant, vous ne verrez jamais à l'écran tellement ces décors ont été crédibilisés sous tous les angles. Tout cela vivait sous mes yeux. C'était exactement tel que je l'imaginais il y a des années. Je n'en revenais pas !*».

Le premier volet de la trilogie sortira en décembre prochain, début d'une saga qui comptera au total 7 à 8 heures de métrage définitif (sans compter les scènes gore que Jackson promet de réintégrer sur les DVD... on ne se refait pas !). Dans l'attente, si chacun sait que le film sera un événement d'une rare ampleur, sa véritable portée culturelle n'est perceptible que par ses participants directs. Le vénérable Christopher Lee, interprète du sorcier déchu Saruman nous donne un aperçu qui ne peut que faire frémir : «*Nous ne sommes pas en train de faire un grand spectacle. Nous sommes en train de réinventer le cinéma !*».

Rafik DJOUMI

Le making-of du **Seigneur des Anneaux** est suivi dans chaque numéro du magazine *Impact*. Déjà parus : n° 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90.

De gauche à droite et de haut en bas : Legolas Orlando Bloom), Bilbo (Ian Holm), Gandalf (Ian McKellen) et Galadriel (Cate Blanchett).

preview

V

Quel rapport entre EVIL DEAD de Sam Raimi et COMMANDO avec Schwarzie ? Aucun, si ce n'est qu'un jeune fanboy a décidé de marier les deux en grande pompe dans une forêt de l'archipel nippon. Le résultat : un cult-movie goro-sabro-gunfighto du nom de VERSUS. Enjoy !

ERSUS

entretien
RYUHEI KITAMURA

Attention : tout ce que vous vous apprêtez à lire est absolument vrai. Parole de *Mad Movies* ! Inconnu au bataillon il y a encore trois mois, le jeune réalisateur japonais Ryuhei Kitamura (30 ans) a toutes les chances de traumatiser le petit monde de la sous-culture cinéma. Armé d'une batterie de bobines, le bonhomme a fait le voyage jusqu'à Gérardmer pour présenter son premier long métrage, **Versus**, en «avant-première mondiale». Précédé d'une réputation de film fourre-tout au contenu ultra-excitant pour tout fanboy hystérique qui se respecte, **Versus** repose sur une promesse insensée, celle d'assister à deux heures de baston non-stop à base de : 1/ zombies dégénérés, affamés et tireurs d'élite, 2/ kung-fu câblé à la va comme j'te pousse et 3/ gunfights gargantuesques à faire pâlir de honte le moindre artificier de Hong Kong. Vous imaginez le truc, un projet qui serait carrément l'incarnation sur pellicule de tous les fantasmes générés par l'existence d'un cinéma fantastique défendu dans ces colonnes et entretenu par ceux qui les lisent ? Non, pas possible...

Et pourtant si ami lecteur, *Mad Movies* te confirme après vision que **Versus** est bel et bien un film fou ! De ceux qui débarquent sans prévenir et deviennent instantanément cultes. Le spectacle est donc trop rare pour ne pas en faire l'éloge. Incroyable OVNI aux allures de pelloche dopée aux substances chimiques euphorisantes, Versus se passe d'un scénario élaboré, puisant avant tout son inspiration dans l'accumulation de séquences «venues d'ailleurs». Pas une minute de répit pour le prisonnier KSC2-303 qui se retrouve, après son évasion, aux prises avec un gang de psychopathes le poussant à se réfugier dans la forêt environnante. Et c'est précisément dans cet endroit maléfique, où les morts reviennent à la vie, que commence le combat de ce surhomme qui s'ignore contre le mystérieux Leader et sa troupe de chiens fous. A la simplicité de cette storyline s'oppose la complexité virtuose du filmage de Kitamura. Dans **Versus**, quasiment aucun plan fixe ne vient plomber un découpage furieux qui doit autant à Sam Raimi qu'aux planches dévastatrices de la *Marvel*. Film définitif sur la notion du mouvement perpétuel sur grand écran, **Versus** se paye le luxe de jouer à fond la carte du gore rigolard (mais jamais débilitant), de transformer une imagerie générale de la sous-culture en monde cinématographique ultra-crédible et d'en remontrer à tous les branquignols de la Panaflex, les «wannabe» Michael Bay de la planète. Enorme frime généreuse et jouissive de deux heures, ce **Versus** jamais condescendant vis-à-vis de son public se doit d'être découvert en salle. Distributeurs français, à vos chéquiers ! En attendant, faites un peu connaissance avec un futur «cult director», Ryuhei Kitamura en personne...

Stéphane MOÏSSAKIS

Parlez-nous un peu de votre carrière...

J'ai grandi en regardant les films fantastiques des années 80. C'est durant cette période, vers l'âge de 17 ans, que j'ai décidé de devenir réalisateur. Etant donné que je suis un fan de **Mad Max**, **Razorback** et **Highlander**, je me suis dit que l'Australie était le meilleur endroit pour apprendre. Je me suis donc inscrit à la Visual School of Arts, une école américaine possédant une structure en Australie. Mes études ont duré deux ans. De retour au Japon, j'ai rencontré Keishiro Shin, mon producteur actuel, et nous avons commencé à bosser ensemble sur des courts métrages amateurs. C'était il y a dix ans de cela. Puis nous avons décidé de faire les choses plus sérieusement en tournant un film d'horreur du nom de **Down to Hell**. C'est un film dans l'esprit d'**Evil Dead** mais beaucoup plus court puisqu'il ne dure que 50 minutes. Nous n'étions que six personnes pour le tourner et le budget était assez réduit, 3.000 dollars en tout pour un film en vidéo hi-8. Nous l'avons monté et ça nous a plu. Nous avons envoyé une copie du film à toutes les personnes influentes du cinéma japonais, en plaçant au début de chaque K7 une bande annonce de trois minutes. Nous avons joint également un petit mot qui disait : «Accordez-nous trois minutes de votre temps, si le résultat vous plaît, regardez le reste et appelez-nous, sinon jetez la bande à la poubelle». C'est ainsi que nous avons rencontré un acteur très connu au Japon avec qui nous avons fait **Heat After Dark** en 1997, un autre film de 50 minutes que nous avons eu du mal à vendre à un distributeur du fait de sa durée. Jusque-là, je ne me souciais pas vraiment de la longueur de mes films. C'est avec les problèmes rencontrés sur la distribution de **Heat After Dark** que j'ai décidé de faire un long métrage. Il y a an et demi, nous avons donc commencé à travailler sur le scénario de **Down to Hell 2**. Toujours dans le même esprit que la série des **Evil Dead**, je voulais refaire mon premier film mais avec plus de moyens. La collaboration avec mon nouveau scénariste nous a fait dévier du sujet en le rendant plus emphatique. Ce qui n'était qu'un long métrage en vidéo est devenu aujourd'hui **Versus**, un film tourné en pellicule. Nous avons donc commencé le tournage en octobre 1999, dans la province de Tokyo. Il a duré deux mois et demi...

Seulement ?!

Nous sommes plutôt rapides ! Vous savez, les films japonais n'ont généralement pas de gros budget, surtout si on les compare à ceux des films occidentaux, européens ou hollywoodiens. C'est ce qui donne souvent des excuses aux réalisateurs pour faire des films paresseux. Malgré notre budget et notre planning serré, nous avons tenté de faire ressortir le maximum du projet. Il fallait qu'on propose des séquences spectaculaires, des plans qui en mettent plein les yeux, ce qu'on appelle «la production value». Dans ces cas-là, je pense que la personne la plus importante reste le directeur photo. Sur **Versus**, c'est un ami qui a assuré ce poste, un type talentueux très demandé dans le milieu de la pub. Comme c'est son pre- ■ ■ ■

Leader et un zombie salement défiguré : mal de crâne en vue...

VERSUS

mier film, son travail offre un point de vue vraiment différent de celui de certains de ses confrères. Il a fait **Versus** gratuitement par amitié et a donc refusé beaucoup de propositions bien payées pendant le tournage. Toute l'équipe, ainsi que les acteurs, ont fait le film gratuitement d'ailleurs. Dans un sens, nous ne pouvions pas vraiment les payer puisque nous avions un budget assez réduit en regard de nos ambitions. **Versus** n'a coûté que 400.000 dollars.

Le film est déjà sorti au Japon ?

Non, il est censé sortir cet été. Versus n'a pas été produit par une grosse boîte. Nous avons pris en charge tous les frais. Ceci dit, nous n'avons pas eu de mal à trouver un distributeur cette fois. C'est probablement dû au fait que nous avons organisé deux projections-test du film au Japon et que le public a été très satisfait du spectacle. Moi, j'étais persuadé d'avoir réalisé un film qui ne serait pas tellement apprécié au Japon. L'industrie japonaise ne produit plus de films d'action au sens large du terme, et de fait, je me suis dit que le public local avait perdu le goût pour ce genre de films. Nous avions plutôt l'intention de plaire sur le marché international ou à Hollywood, ce qui va à l'encontre de la démarche de la plupart des artistes locaux qui ne visent que le public japonais, ou du moins oriental.

Certaines séquences de *Versus* font penser au *Dobermann* de Jan Kounen. Vous l'avez vu ?

Ah oui, j'adore ! J'ai rencontré Jan Kounen au festival du film fantastique à Tokyo il y a quelques années de cela. Il venait présenter son film, je crois... A l'époque, j'étais encore un inconnu puisque je n'avais réalisé que **Down to Hell** et je me suis présenté à lui en lui donnant une K7 de mon film. Je ne peux pas vous dire s'il l'a visionnée.

*Un incroyable prologue renvoyant autant à **Baby Cart** qu'à **L'Au-delà** de Lucio Fulci.*

Il n'a pas dû voir *Versus* en tout cas. C'est un film qui le rendrait sûrement jaloux...

Vous pensez ? De la part d'un réalisateur aussi talentueux, ce serait vraiment un compliment. Mais vous savez, lui et moi sommes de la même génération, donc logiquement nous possédons le même type d'influences. En ce qui me concerne, en dehors des films que je vous ai cités, j'apprécie particulièrement certains romans de Stephen King ou de Dean Koontz. J'aime bien les comics aussi, «Devil Man» par exemple, qui est très populaire au Japon. Ça me plairait d'en faire une adaptation. Si on se réfère à certains plans de **Versus**, on peut aussi penser que je suis un fan de Sam Raimi. Et bien croyez-moi, c'est le cas ! Par moment, on a refait exactement ce que lui faisait sur **Mort ou Vif** ou **Evil Dead**. Ce ne sont que quelques hommages disséminés dans le film mais j'y tiens.

Comment avez-vous travaillé avec votre co-scénariste, Yudai Yamaguchi ?

J'ai commencé à écrire le script puis au bout de quelques scènes, je lui ai soumis le scénario en lui disant : «Voilà ce que j'ai fait, à toi de continuer». Il est ensuite revenu avec plusieurs idées et je me suis remis à écrire le reste et ainsi de suite. Le procédé s'est avéré très amusant, car Yudai possède un point de vue complémentaire au mien. Ses goûts étant différents, il écrivait des scènes que je n'aurais pas pu imaginer et qui m'ont vraiment plu. C'était alors à moi de me surpasser pour arriver à le surprendre. Ceci dit, il n'y a pas de scènes particulières qui portent sa signature ou la mienne. C'est vraiment un travail de collaboration. Une sorte d'échange d'idées si on veut. Disons que lui est plus porté sur l'horreur alors que mon truc, c'est plutôt l'action. J'aime bien George Romero et Lucio Fulci, par exemple, mais lui, il les vénère. Il adore aussi Dario Argento mais moi, j'ai un peu plus de mal... Maintenant, son travail ne s'est pas limité au script en lui-même. Il a aussi réalisé quelques scènes de **Versus**. En fait, il est réalisateur de seconde équipe sur le film.

Vous vendez *Versus* sur un procédé au titre particulier : «Non-Stop Freefall Ultra-violence Action Entertainment». C'est quoi ce truc ?

C'est juste un coup de bluff ! Etant donné que nous voulions faire un film qui propose deux heures d'action non-stop, nous nous sommes dit que ce serait marrant de trouver une manière alléchante de vendre le concept au public. D'où le nom à rallonge de ce procédé qui n'existe absolument pas !

Des gunfights, des zombies, des scènes de chambara... Vous n'avez pas eu peur de ce mélange des genres ?

Non, à ce niveau-là, j'avais plutôt confiance en moi. Le matériau se prêtait vraiment à tout mélanger. A la base, le film ne raconte qu'un gigantesque combat. Et déjà, pour nous, tourner **Versus** était un combat de tous les jours. Alors bien sûr, il y a des aspects comiques dans le film et même un peu de love-story, mais c'est avant tout l'histoire d'un combat et d'un groupe de personnes qui ne peuvent échapper à leur destin. S'il devait y avoir un message dans le film, ce serait quelque chose du genre : «Si vous avez un ennemi, vous devrez inévitablement l'affronter un jour». Je veux dire que parfois, il faut régler ses problèmes de front. Avec une trame aussi simple, on a pu se permettre de mettre tout ce qui nous plaisait dans le film. D'ailleurs, le script a beaucoup changé au fur et à mesure

De la frime, beaucoup de douilles et une «badass attitude» : les sbires de Leader savent prendre la pose !

Le prisonnier KSC2-303 et sa dulcinée : une love-story sur le terrain des kung-fu zombies !

que nous tournions. J'ai laissé les acteurs improviser suivant leur humeur. Je n'aime pas trop les forcer à faire quelque chose sur le plateau. S'il n'en ont pas envie, c'est le meilleur moyen d'obtenir une mauvaise performance de leur part. Je proposais donc un dialogue et eux apportaient les modifications. Vous voyez le personnage de Shorty, le petit sidekick nerveux ? Il devait mourir dès le début du film. Les autres acteurs sont grands, beaux, ils ont la classe, et lui pas du tout ! Or il se trouve qu'il ne voulait pas disparaître aussi vite. Je lui ai bien dit qu'il n'était pas mon type d'acteur mais il ne voulait pas comprendre. Comme il insistait, je lui ai donc proposé un deal : «Ok, tant que tu me fais rire, je te garde dans le film !». Il s'est donc exécuté et nous a fait un numéro slapstick à mourir de rire. Comme je l'ai trouvé drôle de bout en bout, il est resté sur toute la durée du tournage !

Deux heures d'action non-stop, vous n'avez pas craint que ça fasse un peu long ?

C'est à dire que c'était mon intention de base. Je voulais faire un film d'action qui ne s'arrête jamais. Le premier montage de **Versus** faisait 2 h 20. La plupart des scènes d'action étaient plus longues et le film se terminait différemment. Je me servirais probablement de ces chutes comme suppléments sur l'édition DVD. J'ai vraiment eu du mal à accepter de tailler dans le film mais mon producteur m'a supplié de le ramener à une durée plus raisonnable. J'ai donc coupé vingt minutes et le film fait maintenant 1 h 59 minutes et 59 secondes. Moins de deux heures donc ! C'était la limite mais je ne voulais pas couper plus car je n'ai jamais vu un film d'action non-stop de cette durée. Vous savez, j'aime beaucoup **Commando** avec Arnold Schwarzenegger. D'accord, c'est un film stupide mais il ne laisse jamais le spectateur souffler. De ce côté-là, c'est vraiment le film parfait mais il ne dure que 90 minutes. C'est facile de donner dans l'action incessante pendant une heure et demie. Mon idée, c'était de mettre le public à genoux. Je voulais qu'il soit comblé, qu'il ait sa dose d'émotions fortes. Comme je suis le premier spectateur de mes films, il me semble que le public est aujourd'hui capable d'accepter un film aussi extrême que Versus.

Certains mouvements de caméra sont très complexes, c'est le directeur photo qui les a conçus ?

Oui. Personnellement, je trouve qu'il a fait un boulot incroyable mais lui n'est carrément pas content. Il voulait que je retire son nom du générique car il est persuadé de pouvoir faire mieux. Pourtant, vu le planning serré et les conditions de tournage, je trouve qu'il a accompli des miracles. Il faut dire que tourner en plein milieu d'une forêt et en plein hiver n'a pas été de tout repos. Pour des raisons budgétaires, nous avons tout fait en lumière naturelle. Seules les scènes de nuit ont vraiment nécessité un éclairage. Sur certains mouvements de caméra, la focale pouvait changer trois fois durant la prise et malgré tout il réussissait à faire le point sans problème. Non, c'est vraiment un gars très talentueux et j'ai beaucoup de chance de le compter parmi mes amis.

Que pensez-vous du cinéma de genre japonais en général ?

J'imagine qu'en Occident, le cinéma de genre japonais est surtout représenté par Godzilla et les films de Chambara. J'aime bien les anciens **Godzilla**, ceux de Hinoshiro Honda, mais ceux d'aujourd'hui sont vraiment mauvais. Au Japon, beaucoup de gens, surtout les producteurs, pensent que c'est encore une tradition de faire des **Godzilla**. Peut-être, mais pas comme ça ! Je dois dire qu'à ce niveau, j'ai préféré le film de Roland Emmerich. Il n'est pas très bon, c'est sûr, mais il reste meilleur que ceux qui sont produits aujourd'hui. L'industrie cinématographique japonaise est très traditionnelle. C'est du cinéma de papa. Si vous essayez d'innover, il feront tout pour vous rabaisser.

Les deux flics chargés d'escorter KSC2-303 : un «rien» les amuse !

Leader promet la vie éternelle à l'une de ses ennemies : le procédé s'avère douloureux...

KSC2-303 sort les tromblons : une contre-offensive qui risque de faire mal...

Des projets ?

Au départ, nous voulions faire la suite de **Versus** mais on s'est dit qu'il était peut-être trop tôt pour ça. Nous le ferons probablement l'année prochaine. Je voudrais faire quelque chose de différent sans pour autant signer une comédie, une histoire d'amour ou un drame chiant. Je veux vraiment rester dans le cinéma fantastique. Je suis donc tombé sur un comic-book très populaire au Japon qui raconte une histoire vraiment passionnante puisqu'elle traite d'une âme perdue, d'un héros solitaire qui combat des aliens et toutes sortes de choses. Je me suis dit que c'était le matériau rêvé pour enchaîner après **Versus**. On est actuellement en pleine pré-production et le film se nomme **Alive**. Le budget est plus important que celui de **Versus**. Dans un sens, ce sera assez proche de **Cube**. Ce ne sera pas un film d'action non-stop puisqu'il y aura le même sentiment d'isolement, mais je me suis quand même débrouillé pour inclure quelques scènes de kung-fu câblé !

Propos recueillis et traduits
par **Stéphane MOÏSSAKIS**

actualité
cinéma
sortie le 25 avril 2001

Elle se prend pour une super nonne en Harley Davison : les bonnes sœurs du **Couvent** *ne font rien comme les autres !*

LE COUVENT

l'habit ne fait pas la nonne !

MIKE MENDEZ

Avec des parents qui ont la foi, des amies de maman bonnes sœurs et un séjour à l'école catholique, Mike Mendez avait toutes les chances de réaliser un biopic de Mère Theresa. Trouvant que ça manquerait un peu de gore, ce jeune réalisateur élevé à la Super 8 et auteur d'un SERIAL KILLERS remarqué en 1997, a finalement opté pour LE COUVENT et ses nonnes zombies. On l'a échappé belle !

Mike Mendez, nouveau Pape du gore, entouré de ses nonnes zombies.

En seulement deux films, vous êtes devenu nouveau «phénomène» du Bis. Vous comptez continuer dans cette voie ?

En quelque sorte, oui. J'adore les séries B et Z. J'ai grandi avec elles, et je ne vois aucune raison de m'en éloigner. Néanmoins, il faut savoir que, d'après moi, même **The Crow** s'inscrit dans cette catégorie. Je suis le fan basique de films d'horreur et d'action. Il y a une large variété de genres où j'aimerais m'illustrer, mais je voudrais rester attaché à leur versant sombre.

Quels sont les titres qui vous ont inoculé le virus ?

Evil Dead 2 est le principal responsable de ma maladie. Ma famille ne m'a jamais tenu à distance des films d'horreur. Quand mon père ou mon frère voulaient voir **Massacre à la Tronçonneuse** à la maison, par exemple, j'avais le droit de rester. A six ans, ça marque ! J'aime tous les genres de films, mais mon affinité avec les monstres a été précoce. Carpenter, Raimi et Romero m'ont bercé. John Woo et les réalisateurs de clips ont continué l'œuvre. J'ai essayé de faire des clips, mais personne ne veut de moi. Ils ont vu mes films et ils ne veulent pas que je représente leur produit, ce que je peux aisément comprendre. Alors, je me suis mis en tête de faire mes propres clips, les faire circuler pour leur montrer que je suis bien un styliste, et trouver de quoi travailler dans ce circuit.

Quelles sont les origines du *Couvent* ?

J'étais sur un projet important qui n'a pas abouti. J'étais en plein désœuvrement lorsque mon amie Chaton Anderson m'a appelé pour me dire qu'elle travaillait sur un script, et que si j'acceptais de m'y intéresser, j'y bénéficierais d'une certaine liberté. Il s'agissait d'un film pour séances de minuit, réservé aux amateurs. Forcément, ça a éveillé mon attention. Chaton a grandi dans une petite ville de l'Arizona, où une légende urbaine tenace voulait qu'un prêtre ait pratiqué un avortement dans le couvent local. Avec des amies, elle était allée se faire peur dans l'ancienne bâtisse où s'était soi-disant produit l'événement. Elle voulait donc développer une histoire autour de ces souvenirs. Dès qu'elle a évoqué ce couvent, j'ai tout de suite commencé à voir des nonnes diaboliques défiler devant moi. Ainsi, après qu'elle ait écrit le script, j'y ai rajouté un peu de mes propres délires.

Comment avez-vous convaincu Adrienne Barbeau ?

Le rôle avait été écrit pour elle, et c'était un hommage direct à ces films des années 80 et leurs icônes de femmes fortes. En imaginant le personnage de Christine, on avait en tête **Fog**, **Creepshow** et **New York 1997**. Je crois que ça l'a touchée. De toute façon, je n'imaginais pas faire le film sans elle. C'était notre seul élément de casting indispensable. Les producteurs imaginaient plus volontiers Linda Blair, qui aurait été OK, mais franchement, rien à voir avec Adrienne.

Le budget ?

Pour moi, il se chiffre à 850.000 dollars, un million au grand maximum si l'on compte le tirage des copies, la promo, etc. Mais pour le tournage, je dirais que ça se situe au-dessous des 500.000.

Le film a été vendu comme s'il s'agissait d'une production à 8 millions.

C'est des bobards ! J'ai entendu dire qu'ils annonçaient 2 à 3 millions, mais 8 millions, c'est n'importe quoi. Les producteurs veulent vendre le film au meilleur prix, alors ils inventent des histoires pour gonfler artificiellement son coût. Peut-être qu'ils ont inclus leurs vacances aux Bahamas dans le budget, je sais pas. En tout cas, sur le tournage, on était à court d'argent sur chaque scène, le moindre détail relevait du dilemme financier et nous obligeait à ruser, à gratter sur tout, les maquillages, les effets. Pour les extérieurs, on n'avait même pas de quoi s'offrir les autorisations. Imaginez que le couvent dans lequel entre le groupe au début et celui d'où sort l'héroïne à la fin, c'est même pas le même ! ■■■

Un couvent hanté dans lequel il fait bon faire sa prière !

LE COUVENT

Pourtant l'ouverture du film en jette. Comment se prépare un film au budget aussi serré ?

J'ai storyboardé bien à l'avance ce que je voulais absolument obtenir. Au départ, nous avions quatre semaines pour tourner, qui ont été vite ramenées à seulement trois semaines, ce qui m'a obligé à abandonner beaucoup d'idées. Mais j'ai toujours senti qu'il était très important que l'ouverture soit stylisée. Pas question de compromis. J'ai demandé à l'assistant-réalisateur, qui s'occupe du planning, de s'assurer que la majorité des plans de la première scène puissent être tournés la première semaine. En fait, il a fallu les étaler sur toute la durée du tournage. Ainsi, dès qu'on avait fini une scène quelque part, on se ruait vers notre plateau du début pour continuer notre séquence d'ouverture, et cumuler le maximum de plans. C'était la seule partie du film que je devais tourner d'une manière très précise. Tout le reste n'était que du minimum vital. J'aurais aimé, évidemment, que tout le film ressemble stylistiquement à cette scène d'ouverture, mais le style définitif participe plus du «vite tourné, vite emballé». Heureusement, j'avais un directeur de seconde équipe. Storyboard en main, il a pu tourner tous les plans d'insert, de maquillage, de têtes qui voltigent. Les trucs les plus drôles, quoi ! Mais c'est long à mettre en place et ça nous aurait considérablement ralentis si je m'en étais occupé moi-même. Donc il avait une liste très précise de ces plans, et je faisais l'aller-retour entre les deux plateaux pour surveiller où il en était. C'est très vite épuisant, croyez-moi. Voir aujourd'hui les spectateurs réagir, se marrer et prendre leur pied me soulage énormément, parce que le tournage en lui-même ne fut pas tellement drôle, en tout cas pour moi. J'étais vraiment au 36ème dessous. Mais parfois, les choses les plus dures à accoucher sont aussi les meilleures, alors je ne vais pas trop me plaindre, mais je redoute d'avoir à retraverser une telle épreuve.

Quelle a été la chose la plus difficile à obtenir ?

Les poitrines qui explosent. Les producteurs ne voulaient pas payer pour l'armature qui permet ces effets. On a donc dû tricher en jouant sur la lumière, et en plaçant sous les costumes des acteurs des extincteurs qui propulsaient le sang. Tout ce qui concernait les alternatives économiques aux effets les plus chers a été très difficile à gérer. Mais on en revient toujours au planning serré, aux journées de travail de 19 heures. Faire un film sur une telle durée, c'est un exploit.

L'officier Starkey (Coolio), un rasta cop amateur de marijuana.

Vous aviez en tête certains films fantastiques de nonnes ?

On m'en a plus souvent parlé que je ne les ai vus. Rien qu'aujourd'hui, on vient de m'annoncer qu'il y avait un film japonais qui s'appelle **The Convent of the Dark Beast**, et qui ressemblerait au mien. Mais en fait, moi, je pensais rendre hommage à **Evil Dead 2**, **Démons** ou **Re-Animator**.

De *Killers* au *Couvent*, ce sont les figures traditionnelles de la morale qui représentent le mal.

Tiens ? Je n'y avais pas pensé. Je ne saurais pas vous dire si ça vient vraiment de moi. Les hasards de l'existence font que les scripts sur lesquels j'ai travaillé jusqu'alors ne sont pas de moi. Les histoires que je voudrais raconter nécessitent une plus grande échelle, des budgets bien plus importants. Jusqu'ici, je n'ai fait qu'amener ma sensibilité à des projets pré-existants. Maintenant, je les ai quand même choisis dans une certaine mesure, alors est-ce que ça voudrait dire que ce thème m'attire ? Il se trouve que j'ai fait l'école catholique et que j'avais peut-être besoin d'une basse revanche. Je pourrais aussi vous répondre que j'ai ce goût pour l'inattendu, et qu'on ne s'attend pas forcément à ce que mes méchants aient cette forme, qu'il s'agisse de la famille typique des banlieues ou de nonnes découvrant leurs crocs démesurés ! J'aime jouer avec le sacré, ça c'est sûr, mais avant que vous l'évoquiez, je n'y avais jamais pensé.

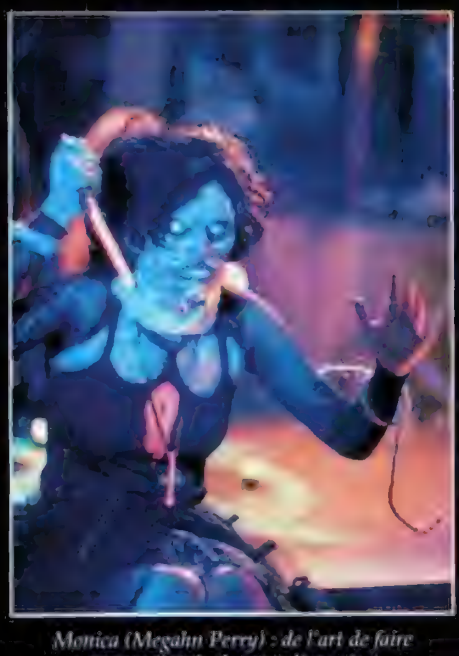
Christine jeune (Oakley Stevenson), juste avant de dégommer les nonnes dans la séquence d'ouverture.

Clarissa (Joanna Canton) : le moment est venu de prendre une douche...

Les acteurs qui interprètent les adolescents sont-ils vraiment doués, ou s'agit-il de parfaits crétins ?

Non, non, ils sont bons, enfin la plupart d'entre eux ! *(rires)* J'ai été grandement influencé par ***Scoubidou*** et j'avais l'idée de faire un cartoon live dégénéré. Les acteurs ont dû jouer le plus sérieusement du monde des scènes caricatu-

Un avortement qui signe le début des hostilités...



Monica (Megahn Perry) : de l'art de faire un mauvais trip dans un lieu saint...

Saul (David Gunn), un adorateur de Satan sur le point de connaître le dernier sacrement...

rales au possible, particulièrement Liam Kyle Sullivan dans le rôle de Brant, le puceau enlevé par les adorateurs de Satan. Il devait interpréter le garçon le plus stupide qui ait foulé le sol de cette planète. Il y est parvenu !

Le quart d'heure qui présente les ados n'est pas très palpitant. Avez-vous dû étirer le film ?

Le film est court, c'est vrai, et nous avons bien dû rajouter une ou deux scènes pour atteindre la durée minimale d'un long métrage. Mais la rapidité du tournage en est la première responsable. En se référant au script, on avait 95 minutes, mais après montage, on n'en était qu'à 74 minutes. C'était la panique. On avait deux jours pour les plans additionnels, et donc on s'est concentré sur l'arrivée des gosses au couvent. C'est effectivement le passage le moins palpitant, surtout qu'il vient après la séquence d'ouverture, mais vous ne pouvez pas non plus faire l'impasse sur la présentation du groupe, aussi rébarbative qu'elle soit.

Quelles sont les idées que vous avez dû abandonner dès le début ?

L'éclairage était absolument indispensable. Hors de question de trancher dans son budget. Par contre, j'ai dû revoir tout ce qui touche aux mouvements de caméra. Les scènes d'attaque avaient été planifiées différemment, avec au moins 36 angles différents par scène. Mais on ne pouvait en tourner pratiquement que 6. J'ai très vite dû me rabattre sur des plans beaucoup moins stylisés, ce ■ ■ ■

opinion

LE BIS SANCTIFIÉ

On sait qu'il existe un cinéma bis ou Z, fait de rouleaux de scotch, de nuits blanches et de potes vaguement comédiens. On a une idée bien crade [illegible] ? On la shoote, sans se préoccuper de toutes ces choses compliquées que sont les éclairages et le découpage. Ailleurs, on sait qu'il existe un cinéma dit de série A, généralement fait de professionnalisme pompeux, parfois traversé par la grâce formelle et dramatique. Mais ils ne sont vraiment pas nombreux, ceux qui tentent, tant bien que mal, de raccorder ces deux univers. Des réalisateurs [illegible] qui [illegible] un minimum leur visuel, rythment leurs séquences et n'oublient jamais l'esprit de [illegible] qui leur a, au grand dam de leurs parents, donné un jour l'envie de faire ce métier. Depuis la disparition du cinéma de quartier, vers la fin des années 70, rares sont les [illegible] qui sont parvenus à mériter amplement leur [illegible] aux séances de minuit. Rien que pour ça, il faudra penser à féliciter Mike Mendez. L'homme n'a pas oublié ses lectures de jeunesse, et sait que le bis n'est jamais aussi jouissif que lorsqu'il est pensé comme une superproduction. Avec trois dollars en poche, il se décide à tout faire, tout montrer : des bonnes [illegible] aux [illegible], des nanas [illegible] de cuir, vidant leurs shotguns dans des hordes zombifiées, des suppôts de Satan jouant les [illegible] de cathédrale, des [illegible] adeptes du gangsta rap, des [illegible], des [illegible], des [illegible] adeptes de l'avènement sauvage, un gang de glandus prêts à se faire dépecer par des morts-vivants plus électro que des amateurs épileptiques. Bref, on croule ! Et pour pouvoir montrer ça à l'écran, faire oublier son manque absolu de subventions, il est prêt à en baver, le Mendez. Tourner 14 plans à la minute, gérer autant de secondes équipes qu'il y a de [illegible], s'acharner à éclairer proprement les studios les plus [illegible] au monde et obtenir quelques répliques d'un casting pas vraiment issu de l'Actor's Studio. Vivre l'enfer rien que pour nous faire marrer un bon coup. Ça mérite au moins la Croix Herschell Gordon Lewis du Mérite ça, non ?

Bon, certes, on ne va pas jouer aux [illegible] et s'appesantir sur le script. Disons, grosso modo, qu'un groupe d'ados va visiter la bâtisse où se sont fait autrefois dessouder quelques bonnes sœurs, plus portées sur l'Enfer de Dante que vers les Saintes Écritures. Une fois sur les lieux, le mal prend vie. Les jeunes [illegible] des costumes et se font pousser de grosses [illegible], quand ils ne font pas l'objet d'un sacrifice humain orchestré par un groupe de satanistes que personne n'attendait là. Et si vraiment tout ça ne convient pas, il y a le dernier recours, Christine, l'ex-nonne, interprétée par une Adrienne Barbeau plus Lone Ranger que jamais, maniant le fusil à pompe avec une [illegible] plus Pulpesque que pulpeuse. En 84 minutes, générique compris, Mendez fait plus con et plus drôle que ses compagnons du genre [illegible], et [illegible] tout ce que le cinéma [illegible] un jour n'osera jamais aborder ou même suggérer. [illegible], des [illegible] anarchistes de cet acabit ne squattent que rarement nos salles. Après, c'est direct le rayon culte de votre vidéo-club, le boîtier toujours vide, loué à tour de bras par tous les fans hardcore de la région. Vive Mendez !

Rafik DJOUMI

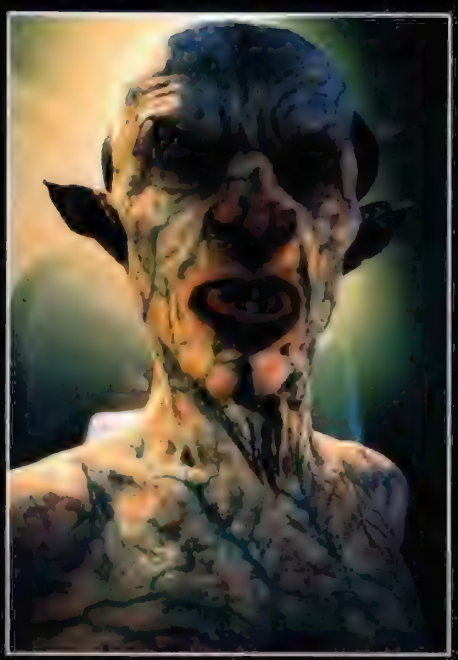
The Convent, *USA. 2000. Réal.: Mike Mendez. Scén.: Chaton Anderson. Mus.: Joey Bishara. Dir. Phot.: Jason Lowe. SFPX : Dean Jones (III). Prod.: Jeremy Rubin, Jed Nolan, Chaton Anderson, Elliot Metz, Rolland Carroll, Ryan Carroll pour Alpine Pictures. Int.: Adrienne Barbeau, Joanna Canton, Megahn Perry, Dax Miller, Richard Trapp, Coolio, David Gunn, Jim Golden, Liam Kyle Sullivan... Dist.: Sagittaire Films. Dur.: 1 h 24. Sortie le 25 avril 2001*

LE COUVENT

■■■ qui m'a peiné puisque j'essayais quand même de faire un film stylisé. Il y a quand même des scènes que nous avons tournées en moins de 30 minutes, alors il ne faut pas vous étonner si celles du début ne sont pas palpitantes. Un plan large, un plan moyen et c'est tout ! Par chance, tous les spectateurs ne remarquent pas ce genre de contraintes. Quant à la fin, avouons-le, je n'avais absolument aucun moyen d'obtenir ce que je voulais. Le gunfight dans le couloir est quand même réduit à du champ/contre-champ. Mais bon... on fait ce qu'on peut et le public s'amuse. C'est le principal, non ?

Où avez-vous tourné les intérieurs du couvent ?

Au studio Lacey Street, où sont tournés beaucoup de films à petit budget. Comme il s'agit d'une demeure supposée abandonnée, c'était assez facile pour la déco. On avait juste à mettre plein de vieux meubles en bordel. Une fois qu'on a vu le couvent de l'extérieur, tout est fait. L'intérieur, on aurait pu le tourner n'importe où. Je crois même qu'ils ont débuté le tournage de **Leprechaun in the Hood** juste après qu'on ait fini. Ça a rendu ce **Leprechaun** encore plus fauché à mes yeux quand je l'ai vu !



Dickie Boy (Kelly Mantle), un sataniste en phase de transformation au contact des nonnes...

Davina (Allisin Dunbar), une touche sexy dans une nuit où la soutane est de mise...

Couleurs fluos, look destroy : c'est la fièvre du dimanche matin !

Biff, Monica et Brant rejoignent la horde des nonnes zombies pour la grand messe...

Et vous allez vous contenter des budgets dérisoires que l'on vous alloue ?

Non. Les budgets que j'ai obtenus jusqu'ici m'ont au moins permis d'avoir une totale liberté. J'ai appris mon métier à la dure. Personne n'allait me filer des sous, comme ça, pour subvenir à mes ambitions. J'ai en tête des projets plus onéreux, bien sûr, mais leur dureté, leur extrémisme, a nécessité que je fasse mes preuves avec de tout petits budgets. Maintenant, plus qu'avant, je peux prétendre imposer certaines choses sur des budgets plus élevés, sur des productions plus hollywoodiennes...

... genre des nonnes qui pratiquent un avortement ?

(rires) Mais je ne l'ai pas encore fait, le film hollywoodien... Attendez ! Je suis réaliste et je sais qu'il me faudra avancer pas à pas. La prochaine étape pourrait être une production à 45 millions de dollars, où je garderais encore une certaine forme de contrôle créatif, tout en visant un public plus large. **Le Couvent** est résolument tourné vers un public spécifique. En dehors de ça, le film provoque le rejet immédiat.

Mais sur une production à 45 millions, vous ne pourriez jamais faire dire «Mother Fucker» à Jésus Christ !

Absolument. A moi de tirer le meilleur parti de la situation. Je m'excite tant que je peux sur mes productions actuelles, comme ça lorsque j'aurais des producteurs et un studio à contenter, je me serais déjà défoulé. Les défis ne sont pas les mêmes. Sur un grand film, il s'agit de conserver votre âme. Sur un petit film, il s'agit d'arriver à mettre quelque chose à l'écran. Des gens ont parfaitement réussi à évoluer du monde du bis aux studios. On peut être fier des Sam Raimi ou des Peter Jackson. Ils ont montré que c'était possible. Quand on pense que le réalisateur de **Bad Taste** est en train de faire une trilogie d'un quart de milliard de dollars, moi ça me donne de l'espoir !

Propos recueillis et traduits
par **Rafik DJOUMI**

natural nonnes killer !

ADRIENNE BARBEAU

Scream Queen aussi légendaire que Jamie Lee Curtis dans les années 80, femme au tempérament d'acier, Adrienne Barbeau est surtout connue pour avoir été l'épouse et l'égérie de John Carpenter à l'époque de FOG et NEW YORK 1997. Suivront LA CRÉATURE DU MARAIS, CREEPSHOW, DEUX YEUX MALÉFIQUES, JAILBREAKERS, une dizaine de séries B et une vingtaine de téléfilms. Après avoir prêté sa voix à Catwoman dans la série animée BATMAN, Adrienne Barbeau est devenue une star de la country outre-Atlantique. Mike Mendez l'arrache des bars texans où elle pousse la chansonnette pour lui offrir un rôle dans la lignée de ceux qui ont fait sa gloire.

Adrienne Barbeau, parfaite dans le rôle de Christine Hanson sur le tournage pour Mondo Digital de la bonne série

Qu'est-ce qui vous a attiré dans le projet de Mike Mendez ?

J'ai vraiment adoré le rôle que Mike me proposait. En lisant le scénario, je trouvais le concept épatant, mais je n'avais pas forcément envie de faire un film pour autant. Pourtant, le cinéma fantastique, c'était du passé. Ces dix dernières années, parmi tous les films auxquels j'ai participé, deux d'entre eux seulement appartenaient au genre, à savoir **Deux Yeux Maléfiques** et **Burial of the Rats**, une production *Roger Corman* que j'ai décrochée grâce à mon passage durant quelques jours à l'Actor's Studio. Je voulais vivre nouveau ça et je n'avais jamais eu de plus grosse opportunité dans une série B à petit budget. Ce sont deux films qui sont plus spectaculaires que je ne suis pas forcément attirée par les films d'horreur car je n'aime pas avoir peur. Même si j'en fais, je ne les regarde pas ! Le Concept n'était donc pas le point fort pour moi, malgré son humour évident. Mais dès que j'ai vu arriver le nom de mon personnage, j'ai immédiatement été attirée. J'adore le côté hostile et contrôlé de Christine. Dans l'ensemble, les rôles de femmes d'action me conviennent assez bien. Peut-être parce que je deviens d'une certaine façon folle en vieillissant. Avant de rencontrer Mike, j'ai vu son premier film, **Serial Killers**, et j'ai trouvé qu'il avait beaucoup de talent, surtout le manque évident de moyens dont il avait souffert. Il n'a donc totalement pas eu à faire beaucoup d'efforts pour me convaincre. Il m'a dit : « Adrienne, j'ai écrit ce rôle pour toi ». Et je lui ai aussitôt répondu : « OK, allons-y ! »

Comment avez-vous rencontré John Carpenter ?

À l'époque où il préparait le téléfilm **Meurtre au Crime Legal**, qui fut d'ailleurs le seul collaboration au petit écran avec la merveilleuse Elvira. Il m'avait repérée et appréciée dans des épisodes de *La Croisière s'Amuse* et *L'Île Fantastique*, ainsi que dans la série **Maude**, où j'avais un rôle récurrent. Il m'a demandé de venir passer une audition et je suis repartie avec un exemplaire du script. À la fin du tournage, alors qu'il sortait avec une autre femme, il s'est soudain intéressé à moi. En ce qui me concerne, il m'a tout de suite plu ! Nous nous sommes mariés l'année suivante et notre collaboration professionnelle s'est étendue à **Fog** et **New York 1997**. C'était très agréable de travailler avec lui, surtout qu'il a un talent hors norme. En tant qu'actrice, j'ai vraiment besoin de faire entièrement confiance au réalisateur. C'était le cas avec John. Avec lui, vous êtes sûre d'être entre de bonnes mains.

Aviez-vous le sentiment, dès le début, qu'il allait devenir un réalisateur aussi important ?

Bien sûr ! Il a toujours eu le potentiel pour réaliser un chef d'œuvre culte. Je crois sérieusement qu'il était un peu plus attiré par des sujets à l'audience plus large. Il aurait une importance encore plus considérable aujourd'hui. Car il n'est pas vraiment reconnu comme il le devrait aux États-Unis. Mais là-bas, c'est le genre lui-même qui n'est pas reconnu. C'est dommage, car ses films sont exceptionnels, surtout **Starman** et **Les Aventures de Jack Burton**, qui restent mes préférés, sans oublier *New York 1997*. **The Thing** aussi, relativement à l'époque où les effets spéciaux sur support à base organique. Mais personne ne changera le système et encore moins John !

Vous pensez que Mike Mendez a le même avenir prometteur ?

Il a toutes les chances de son côté en tout cas. Il est très doué. Il a un véritable sens visuel et sait filmer les acteurs, ce qui n'est pas négligeable. Il a aussi cette capacité à réaliser énormément de choses avec très peu d'argent et parvient à rendre ses films cohérents et efficaces. Je tournerais à nouveau avec lui les yeux fermés. C'est quand il veut !

Quels souvenirs gardez-vous de votre collaboration avec Wes Craven et George Romero ?

George est un véritable ami. D'ailleurs, si ça n'était pas le cas, je n'aurais jamais fait **Deux Yeux Maléfiques**, car lorsque le tournage a commencé, mon fils venait de mourir, mes parents étaient très malades et je n'avais pas du tout envie de travailler. Quant à Wes, je l'aime bien. Lorsque nous avons tourné **La Créature du Marais**, les problèmes ne cessaient de s'accumuler. Le budget n'était pas à la hauteur de ses ambitions et il a dû à plusieurs reprises faire des compromis par rapport à sa vision d'origine. Son scénario était beaucoup plus drôle et sophistiqué. Mais au fur et à mesure du tournage, il dut sans cesse couper des scènes par manque de moyens. C'était très triste pour lui comme pour nous. Mais on s'est vraiment bien amusé pendant ce temps-là. Et j'ai bien aimé le film, malgré tout. J'ai adoré, je n'ai pas vu ses derniers films, tout comme ceux de John, car avec sa carrière de romancier et les nombreux documentaires auxquels je prête ma voix, je n'ai plus le temps d'aller au cinéma.

Propos recueillis par **Erich VOGEL**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

Dossier TRASH

le meilleur du pire en 20 films

Par Cédric Delelée
Damien Granger
Stéphane Moïssakis
Jean-Pierre Putters

Elmer, Le Remue-Méninges : trash de chez trash !

Qu'est-ce qu'un film trash ? Difficile, voire impossible, de mettre tout le monde d'accord sur cette question tant la définition se prête à différentes interprétations selon l'état d'esprit de chacun. Pourtant, pour célébrer la sortie du Couvent, le seul qui mette à peu près tout le monde d'accord, l'équipe de MAD MOVIES a décidé d'établir une liste des œuvres les plus trash du patrimoine cinématographique.

Si certains titres sont apparus d'emblée comme évidents (STREET TRASH, LES FEEBLES, LA DERNIÈRE MAISON SUR LA GAUCHE, INCREDIBLE TORTURE SHOW, ELMER LE REMUE-MÉNINGES, ANTHROPOPHAGOUS et VIBROBOY), leur diversité n'a eu pour effet que d'accroître encore un peu plus la difficulté de la tâche. Un film trash, généralement subversif et décadent, se doit-il aussi d'être traité avec humour et légèreté ? Pas sûr. Et un film qui prendrait son sujet un peu trop à cœur, comme le NEKROMANTIK de Jorg Buttgereit, peut-il être considéré comme une œuvre trash ? Pas sûr non plus. Parmi les autres titres envisagés, mais rejetés, on trouvait également HELLRAISER, MASSACRE AU CAMP D'ETÉ, INSEMINOID, TETSUO, LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS 3, LA COURSE À LA MORT DE L'AN 2000...

A l'arrivée, voici 20 films extrêmes, obscurs, déviants, drôles ou pas, qui ont néanmoins comme dénominateur commun de repousser les limites du bon goût, et de faire pâlir le cinéphile bien-pensant !

Damien GRANGER

La poésie selon Peter Jackson : pendant que le morse lime, la mouche se régale !

LES FEEBLES

(Peter Jackson - Nouvelle-Zélande - 1989)

C'est certain, d'ici la fin de l'année, le génial Peter Jackson aura finalement droit à une reconnaissance mondiale grâce à son travail sur les adaptations cinéma de la trilogie du «Seigneur des Anneaux» (mieux que n'importe quel Eisenstein selon Rafik Djoumi, même s'il ne les a pas encore vus !). Et on peut dire qu'il était temps ! Car pour nous tous, c'est précisément avec **Les Feebles** (qui confirmait **Bad Taste**, son coup d'essai) que ce saint-homme a reçu toute notre admiration. En partant d'une simple question, qui a forcément germé dans le cerveau de n'importe quel fan du ***Muppet Show*** de Jim Henson («Mais que font Piggy et Kermit dans les coulisses une fois l'émission terminée ?»), le réalisateur apporte une multitude de réponses qui nous ont effleuré l'esprit sans qu'on ose trop se l'avouer. Ben oui, ils niquent ! Ils se shootent ! Ils magouillent ! C'est le show-biz, quoi !

Avec un malheureux million de dollars de budget, Jackson donne libre court à ses fantasmes les plus dégénérés et met en scène pas moins d'une centaine de marionnettes dépravées. Parmi elles, un producteur télé répondant au nom de Bletch. Un gros morse qui complote avec la mafia, trompe allégrement sa femme Heidi (la star hippopotame du show), refourgue du débouche-chiottes en guise de coke et accessoirement organise un show. Un show autour duquel gravitent Trevor, un rat réalisateur de pornos underground à base de cafards fouettards et de grosses vaches gueulardes, Harry, un chaud lapin qui trombine en conséquence et se chope une sale maladie ou encore La Mouche, un paparazzi qui fouille la merde au plus profond des gogues. Heureusement, Robert le gentil hérisson apporte un peu de douceur dans ce monde décadent. Et heureusement pour nous, il ne pourra pas empêcher un carnage provoqué par la douce Heidi qui pète progressivement les plombs et sort l'artillerie lourde lors d'un climax hilarant où **Dark Crystal** partouze avec **La Horde Sauvage** ! En plus d'être une indispensable bande qui refoule du goulot comme on aime, **Les Feebles** propose aussi un portrait, certes imagé, mais sincère de la vie de saltimbanque. Seul un branque comme Peter Jackson pouvait nous faire le coup !

S.M.

CHAIR POUR FRANKENSTEIN

(Paul Morrissey et Andy Warhol - USA/Italie - 1974)

Pendant que la châtelaine en manque de sexe se fait fourrer par son domestique, son époux et frère le baron s'enfile un cadavre tout en tripotant ses entrailles de sa main plongée dans une plaie ouverte. «C'est un chercheur. Il cherche des heures dans son labo», nous dit-on le plus sérieusement du monde. Le scientifique en question n'est autre que Frankenstein. Dans cette version baroque due aux créateurs de **Du Sang pour Dracula** (où le vampire devait s'abreuver du sang de vierges dans une société en proie à la libération sexuelle), le baron assemble deux créatures conçues pour s'accoupler et donner naissance à une race parfaite. Suite à une bourde dans la sélection des morceaux de cadavres utilisés pour reconstruire les corps, il se retrouve avec un homosexuel au lieu d'un étalon, ce qui ne manque pas de l'énerver et donne l'occasion à Udo Kier de nous offrir une interprétation dont l'hystérie se situe quelque part entre Jean-Pierre Léaud et Vincent Pérez. Usant d'un sujet et de décors gothiques sur un script limite parodique, genre porno soft maquillé en film d'horreur, **Chair pour Frankenstein** n'a pas volé son titre, ni sa réputation de grande guignolade sanguinolente et malsaine. Eventrements, dépeçages, décapitations, main sectionnée par une grille en fer forgé et corps broyé dans une étreinte précèdent un empalement où la lance utilisée ressort avec le foie de sa victime planté au bout, tandis que le film se termine sur un personnage s'ouvrant lui-même l'estomac dont dégoulinent ses viscères fumantes. La grande force du spectacle réside aussi dans une bande son encore plus gore que les images, puisque tous les débordements vus à l'écran sont amplifiés : gargouillements des victimes qui s'étouffent dans leur sang, craquements d'os brisés, déchirements de la chair, bruit des instruments qui fouaillent les cadavres, on entend tout, y compris et surtout ce qu'on ne voit pas. Excessif, cruel jusqu'à sa dernière image, baigné dans une ambiance de démence putride, voilà un film qui, même s'il est aujourd'hui terriblement daté, apparaît comme un véritable classique du genre.

C.D.

Frankenstein (Udo Kier) présente sa fiancée à un monstre qui reste de marbre !

Ilsa, une nana assez sympa (nous a-t-on dit) en dehors des atrocités qu'elle a pu commettre...

ILSA LA LOUVE

(Don Edmonds - USA - 1974)

ILSA, GARDIENNE DU HAREM

(Don Edmonds - USA - 1975)

ILSA, TIGRESSE DU GOULAG

(Jean Lafleur - USA - 1977)

Blonde imposante pourvue de gros nibards et d'une tronche de maquerelle, Ilsa (Dyanne Thorne) est l'héroïne d'une série de films authentiquement sadiques où le porno soft sert de prétexte à des scènes de tortures d'un réalisme saisissant et bien plus hard que celles du très surestimé **Camp 731**. Les maquillages y sont d'ailleurs tellement bien faits qu'ils donnent froid dans le dos. Le premier volet de la trilogie est aussi le plus malsain et le plus déviant. Ilsa, chef des Veuves Noires au service du IIIème Reich, s'y livre à des expériences médicales sur les prisonniers d'un camp de concentration. Et il y a vraiment de quoi vomir son repas, même pour les plus endurcis. Castration sur une table d'opération, orteils broyés à la tenaille, gode électrique balançant des décharges... Le tout est ponctué de scènes SM et même d'un passage où Ilsa, uniquement vêtue de sa veste d'uniforme et de ses bottes, urine sur un officier nazi qui se tape un orgasme sonore. Le réalisateur semble prendre un réel plaisir à filmer complaisamment cet étalage de perversions. On en ressort révolté, dégoûté et estomaqué que de telles choses aient pu non seulement être tournées, mais aussi commises, puisque Ilsa reflète probablement la réalité des agissements de certains nazis pendant la guerre.

Les deux suites des exploits d'Ilsa sont moins craspec, plus branchées cul et plus rigolotes, puisqu'elles possèdent de véritables intrigues «d'espionnage» qui donnent lieu, en fin de métrage, à des opérations commando où tout le monde se canarde et se fait empaler. Dans le gratiné **Ilsa, Gardienne du Harem**, où elle se met au service d'un calife queutard, nous avons quand même droit à des morceaux de corps entassés sur un tapis, à une esclave dont les seins sont comprimés jusqu'à éclater dans un étau, à des pieds dévorés par des fourmis, à des yeux ôtés de leur orbite... C'est pas dans **Angélique et le Sultan** qu'on aurait vu ça. Enfin, dans **Ilsa, Tigresse du Goulag**, on peut voir des prisonniers brûlés vifs ou dévorés par un tigre, un poignet sectionné par une tronçonneuse, une femme couverte de reptiles vicieux, un homme se faire arracher le sexe d'un coup de dents... Le tout sur une intrigue chiadée où Ilsa, échappée du camp de Sibérie où elle torturait des déportés, retrouve plus tard l'un d'entre eux dans la peau d'un athlète des J.O. de Montréal à l'occasion desquels elle fournit les sportifs en chair fraîche. Après Madame Claude, voici Madame Ilsa, qui finira paumée sur la banquise en attendant éventuellement qu'un ours polaire vienne l'enfiler en grognant avant de la boulotter pour de bon, la zoophilie étant la seule déviance qu'elle n'ait jamais pratiquée.

C.D.

Une bonne vieille trépanation des familles comme on les aime !

THE INCREDIBLE TORTURE SHOW

(Joel Reed - USA - 1976)

Du bon gros cinéma culte, en veux-tu ? En voilà ! On peut clamer haut et fort que Ridley Scott a sûrement vu **The Incredible Torture Show** (ou **Bloodsucking Freaks**, ça fonctionne aussi) de Joel Reed pour nous concocter le pâle climax de son pâle **Hannibal**. Car là où Scott se la joue sérieux, tendance malsain (on en pouffe encore), Reed fait le guignol, où plutôt le grand-guignol. Il trouve un prétexte pour aligner des scènes de sado-masochisme (un thème récurrent du cinéma trash) toutes plus salaces les unes des autres. C'est ainsi que Sardu (Sade, Sardu, vous suivez ?) dirige un théâtre expérimental à New York et se met en tête de kidnapper quelques jolies jeunes filles pour leur faire subir les pires outrages. Assisté par Ralphus le nain (impayable !), il passe en revue le catalogue *Domina* et y apporte des fantaisies de son propre goût. Ensemble, ils balancent ainsi quelques fléchettes sur le joufflu d'une dame joliment marqué d'une cible colorée (je vais essayer à la maison tiens !), découpent une main à la scie, arrachent des doigts ou, encore, livrent une donzelle réticente à la merci d'un ardent fan de la firme Bosh. Ce dernier lui arrangera donc le crâne à la perceuse électrique. Du travail de pro. Exténué par les mauvaises critiques d'un journaliste du *Times*, Sardu se la joue Vincent Price dans **Théâtre de Sang** et inflige une correction bondage au malandrin...
Du coup, on est bien tenté de dire que **The Incredible Torture Show** est un chef-d'œuvre, de peur de représailles de la part d'un Joel Reed qui affirme aussi, à la vie, posséder quelques tendances inavouables. Avouons tout de même que le coquin nous livre le **Cuirassé Potemkine** de la série Z. Un objet curieux qui ne se prend jamais au sérieux, surtout lorsqu'il enferme cul nu quelques moumounes cannibales dans une cage en vue d'un festin particulièrement ragoûtant. Difficile de frissonner à ce type de spectacle volontiers paillard mais quel pied de voir certains fous furieux se foutre ainsi des règles les plus élémentaires de la bienséance cinématographique. Ça donne toujours du cinéma racé, non ?

S.M.

VIBROBOY

(Jan Kounen - France - 1994)

Dans toute sa splendeur, le cinéma français a, au cours des deux dernières décennies, instauré le culte de l'auteur. Exemple de pitch bateau calibré pour notre belle académie : un couple se chamaille dans un deux-pièces, le voisin vient mettre le bout de son nez dans l'affaire et l'histoire tourne fissa au psychodrame bien relou. Probablement dans l'idée de bien se faire voir, le jeune Jan Kounen (28 ans à l'époque) intègre tous ces éléments dans son script mais, chemin faisant, ne peut résister à l'idée de transformer le mari du couple en bon gros beauf raciste, violent, homophobe et jaloux. La logique suit le cours de l'histoire et sa femme devient alors une grosse pouffiasse. Le deux-pièces se transforme en crasse caravane de banlieue et le voisin n'est autre qu'un travelo qui, dans sa condition, enfile jupette et talons aiguilles mais continue de pisser debout. Comme on ne se refait pas, l'ami Jan, en bon fan de sous-culture qui se respecte, intègre par dessus un élément comic-book à l'origine de la dispute. Le voisin ramène une statuette Inca en forme de godemichet et l'académie commence à se poser des questions. Nous, on jubile et ce n'est que le début...
Car, voyez-vous, la statuette renferme l'esprit du dieu El Vibro qui s'empare de l'âme du mari et le transforme en un surhomme machiavélique, le Vibroboy, qui ne pense qu'à assouvir une vengeance qui n'a même pas lieu d'exister. Son arme : un marteau-pilon au bout duquel trône la statuette. Autant dire qu'on n'a pas envie de la sentir passer ! Le temps de deux bobines, Jan Kounen émascule cette tata de Francis par tous les moyens possibles, ce qui a le mérite de nous la rendre sympathique. Vibroboy lui éclate d'abord son lapin blanc (ouiiii....), puis, d'un coup de roquéquette, lui explose son zoziau (d'accord...), pour finalement lui enfiler l'arme du crime dans la bouche en lui sommant de fredonner la chanson «Parlez-moi d'amour» d'Edith Piaf ! Jouissif et quelque part émouvant, donc proprement subversif ! Le tout à grand renfort de louma et de steadycam dans un pays où on pensait que ces outils-là n'existaient pas encore... De passage sur *NPA* pour la promo du film, Jan Kounen croisa le grand rappeur Ice-T qui, à la vue de l'engin phallique, s'exclama : *«Tu dois avoir fait le plus grand film de tous les temps !»*. Tu l'as dit mec !

S.M.

Le Vibroboy et son arme favorite, le marteau pilon...

L'animé japonais qui fait se retourner Walt Disney dans sa tombe...

UROTSUKIDOJI 2, L'ENFANT ERRANT

(Hideki Takayama - Japon - 1989)

Lors de sa sortie vidéo en France, la série des **Urotsukidoji** a provoqué un mini-scandale à faible répercussion au sein de certaines associations parentales qui ont bien tenté de retirer le produit du circuit. Dans la foulée, l'amateur de projets autres a forcément eu le droit à quelques remarques profondes du type : «C'est japonais ce truc ? Bah, c'est dégueulasse ! Ça m'étonne pas d'eux, y paraît qu'ils bouffent du caca d'adolescente là-bas !». Ouais, c'est ça coco, y paraît... Retourne dans ta crasse et laisse nous apprécier l'audace. Car il en faut un paquet pour livrer un tel duo d'OAV barré du ciboulot. Concentrons nous d'ailleurs sur le deuxième opus qui, dans un script parfaitement incompréhensible (des nazis, la porte des enfers, un enfant-démon, faites le lien...), propose une multitude de séquences Ovnis. Ainsi, les aficionados pourront se pencher sur le cas de quelques adolescentes malmenées par des démons aux attributs virils à faire pleurer les membres de la rédaction (pourtant fortement pourvus, les filles !), surtout qu'ils en possèdent plusieurs chacun. C'est vraiment pas juste des fois... Explosions charnelles bien gore, intrusions dans les orifices les plus secrets de l'individu («non pitié, pas les trous de nez, les gars !»), décapitation volante pendant fellation roulante (les joies du coït en voiture les enfants !) sont à prévoir, et on en passe...
Urotsukidoji 2 ne se refuse donc rien et on peut dire que l'incompréhension du grand public face à ce métrage forcément réservé à une clientèle avertie (peut-être pas au Japon mais du moins en occident) ne peut que faire rager lorsqu'on constate qu'un réel travail cinématographique, loin d'être incompatible avec les mangas, a été effectué avec brio. Passons sur une animation parfois hésitante pour se rabattre sur un découpage qui compte finalement beaucoup dans le panache avec lesquelles les scènes pré-citées sont enchaînées les unes aux autres. Il faut au moins ça au réalisateur Hideki Takayama pour laisser éclater son imaginaire dépravé à la face d'un public qui ne demande rien de plus qu'un ride pervers et halluciné... Avec **Urotsukidoji 2**, on peut dire qu'il est servi !

S.M.

*La fine équipe de **Desperate Living** (au centre droit, John Waters).*

DESPERATE LIVING

(John Waters - USA - 1977)

Impossible de parler «Trash» sans faire un détour par John Waters, pape du genre. Cinéaste de l'excès, de la décadence, de la saleté, mais aussi de la sédition, Waters décrit un monde livré à ses plus bas instincts. Il démarre en 1969 avec **Mondo Trasho**, suivi de **Multiple Maniacs**, **Pink Flamingos** et **Female Trouble** (où Divine, en beauf au slip crasseux, se viole lui-même en version travestie !). Puis, en 1977, il signe sans doute son œuvre la plus subversive, **Desperate Living**. Une malade mentale (Mink Stole) s'échappe en compagnie de son amie Grizella (Jean Hill, une imposante Black de quelques 400 livres !), laquelle vient d'étouffer son détestable mari en s'asseyant sur sa figure ! Les deux fugitives arrivent au pays imaginaire de Mortville, un repaire de cas sociaux, dégénérés, assassins, transsexuels, cannibales et tutti quanti. Au palais de la reine Carlotta (Edith Massey) régnant sur la région, les portraits d'Amin Dada, Hitler et Charles Manson en disent assez long sur l'idéologie dominante, tandis qu'elle a coutume d'insulter son peuple quand celui-ci l'acclame de façon fort servile à chacun de ses passages, de bâfrer comme une bête, et aussi de s'envoyer ses gardes, toujours généreusement pourvus. Trop détestable, elle finira cuite à point et dévorée par ses sujets.
Desperate Living célèbre la veulerie, le kitsch, la bêtise, l'instinct sauvage, et se cartonne allégrement les valeurs établies de l'american way of life, la famille, la religion, l'argent, l'autorité, la société de consommation et, bien sûr, le bon goût, l'ennemi personnel de John Waters. Deux séquences méritent à ce titre l'attention : le combat de catch féminin où une lutteuse arrache l'œil de son adversaire et le piétine à grands coups de talon. Et surtout celle de la lesbienne partie se faire greffer un sexe mâle pour honorer sa compagne et qui, devant l'expression horrifiée de celle-ci, se résout à se castrer pour jeter au loin l'attribut viril, qu'un chien vient alors happer goulûment. Présentant **Desperate Living** au Festival du Berlitz, en février 1978, Waters avait heureusement montré les gogues au fond de la salle à ceux qui n'apprécieraient pas son film. Dans un cas comme dans l'autre, c'était les Waters pour tout le monde !

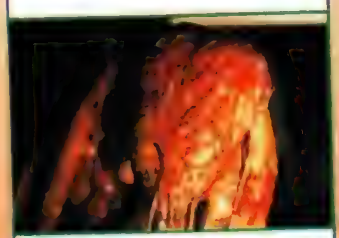
J.P.P.

BABY BLOOD

(Alain Robak - France - 1989)

Bien avant de réaliser des films jeunes et branchés pour Luc Besson (**Yamakasi**), Ariel Zeitoun fut le producteur de cette sympathique tentative de gore hexagonal. Venue d'Afrique, une créature tentaculaire se nourrissant de sang humain engrosse une brune aux appétissantes rondeurs. Martyrisée par le patron du cirque où elle travaille, elle prend la route avec son polichinelle vorace et entreprend de massacrer tous les hommes qui passent à sa portée afin d'abreuver son foetus qui n'attend qu'une chose : sortir du ventre accueillant dans lequel il s'est introduit...
Si la comparaison avec **Alien** s'impose, **Baby Blood** fait parfois aussi penser au **Sexe qui Parle**, porno rigolo signé Francis Leroi. En effet, le bébé de Bianca ne cesse de causer et de la pousser à tuer, ce qu'elle fait avec un bel enthousiasme : égorgements, crâne défoncé contre un mur par une voiture qu'elle achève à coups de cric et autres joyeusetés giclantes ponctuent un film qui ne lésine pas sur les jets d'hémoglobine, sans oublier un accouchement où Bianca, allongée sur les rails d'une gare désaffectée, voit deux bras couverts de sang lui crever l'estomac de l'intérieur. Un cauchemar qui précède la naissance véritable de la chose qui, après s'être débarrassée de son enveloppe humaine de bébé, se lance à l'attaque d'un car rempli de joueurs de foot bien beaufs qui veulent du mal à sa maman. Fertile en bonnes idées comme cette incursion inattendue de la caméra à l'intérieur du corps de Bianca où l'on découvre un paysage d'organes cramoisis et suintant, le film reste pourtant une comédie, intention appuyée par les cameos très marrants de Lafesse en routier homo repenti et d'Alain Chabat qui s'offre une mort où il trépasse en gigotant et en haletant comme un toutou. C'était pourtant bien avant **Didier** !

C.D.



Le Baby Blood et sa maman : du trash à la française...

*Le bestiaire très lubrique du **Retour de Flesh Gordon**.*

LE RETOUR DE FLESH GORDON

(Howard T. Ziehm - USA - 1989)

Descendant du Flash Gordon mis en vedette par de nombreux serials SF et par une production kitsch de Dino De Laurentiis au début des années 80 (avec Timothy Dalton dans un rôle secondaire !), Flesh Gordon est devenu acteur dans des gros Z qui relatent les exploits de son ancêtre. Après avoir été kidnappé par des majorettes cosmiques qui en veulent à sa virilité triomphante, il va se retrouver plongé dans des aventures rocambolesques à bord de son astronef phallique, assisté par sa fiancée Dale Ardor et le professeur Jackull.
Place alors au fantasme débridé d'un obsédé sexuel scato fan de SF avec une tonne de minettes aux poitrines généreusement exhibées et des créatures stellaires avides de les tripoter. Sur leur chemin, Flesh et ses amis vont croiser des planètes en forme de fesses qui pètent, un King Kong bite à la main, des hommes-crottes enfouis dans un astre, un pénis géant très bavard qui les inonde de litres de sa semence... Quant à la belle Dale, elle est ligotée jambes écartées pendant qu'une pieuvre visqueuse lui lèche l'entre-cuisse ! Hormis ça, tout le monde fornique, se masturbe et bande à qui mieux mieux. Espérons que ça donnera des idées à George Lucas pour **Star Wars Episode 2**, où l'on imaginerait bien Jar-Jar Binks trombiner la reine Amidala pendant qu'Obi-Wan fait découvrir son corps à Anakin, et notamment le côté obscur de la fesse.

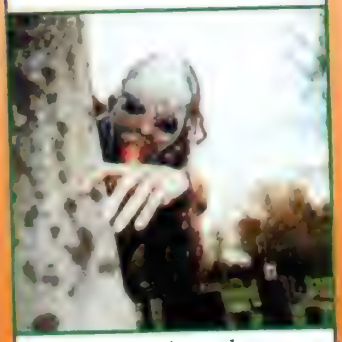
C.D.

THE NECRO-FILES

(Matt Jaissle - USA - 1997)

On l'a vu, on le voit, on le verra, le «trash» requiert dans son acception la plus pure un minimum d'amateurisme, de maladresse, de faux raccords, d'effets spéciaux approximatifs, et surtout d'acteurs rappelant davantage votre voisin de palier que le bellâtre permanenté des ***Feux de l'Amour*** débitant des fadaises à de fausses blondes vraiment «sili-connées». Matt Jaissle possède à l'évidence toutes les non-qualités suffisantes pour réussir dans la catégorie, et après deux sanglants **Back from Hell** et **Legion of the Night**, il dédie ce **Necro-Files** à Joe d'Amato, pour bien montrer qu'il ne va pas faire dans la dentelle.
Son héros, déjà violeur de plus de 200 filles, éventre ses victimes, farfouille leurs tripes, en dévore une partie, puis va généralement vomir dans le mouvement, car, apparemment, il ne supporte pas la chair humaine (toujours gênant chez un cannibale !). Abattu par deux flics crétinoïdes, ressuscité neuf mois plus tard grâce à une secte sataniste, il bat désormais la campagne, son monstrueux sexe zombifié de 40 centimètres lui sortant du pantalon. Affreux : les malheureuses victimes n'ont plus que le temps de crier «Oh my gode !», avant de se faire transpercer jusqu'aux amygdales !
Sous des éclairages verdâtres ou rose nauséeux, Jaissle filme l'incroyable : un nouveau-né poignardé sur la tombe de son père, un flic shooté à mort (bad lieutenant ?) alignant les bavures sanglantes, des sado-masos défoncés par là où ils ont péché, un bébé-volant écorcheur, une castration en gros plan, un grand prêtre urinant sur une sépulture, rien ne nous sera épargné. Là encore, le script n'oublie pas que le «trash» démolit les valeurs traditionnelles pour mieux exprimer une révolte désormais inaccessible au langage politique. Dans son délire, **The Necro-Files** prône l''auto-destruction pour (peut-être) recréer ensuite autre chose. Mais quoi, au juste ? On ne sait pas...

J.P.P.



Un héros très «garbage», le zombie violeur !

Elmer le bouffeur de cervelles : petit mais costaud !

ELMER LE REMUE-MÉNINGES

(Frank Henenlotter - USA - 1987)

A force de traîner dans les recoins les plus sinistres de la célèbre 42ème rue à New York, qui était fréquentée par des junkies et des prostituées et où s'enfilaient des cinémas de quartier diffusant des films d'exploitation et des pornos avant que *Disney* ne fasse le ménage par le vide, Frank Henenlotter est devenu un auteur authentiquement trash, au moins autant que John Waters. Son premier film, **Frère de Sang**, donnait le ton : Duane et son frère siamois Belial, une aberration de la nature qui vit dans un panier en osier, se vengeaient de ceux qui les avaient séparés lors d'une opération chirurgicale traumatisante. Provocateur-né, Frank Henenlotter revendiquait déjà ouvertement son attirance pour le gore outrancier et le mauvais goût. Six ans plus tard, il récidive avec **Elmer Le Remue-Méninges**, une œuvre psychédélique encore plus tarée. Elmer, c'est une petite créature ancestrale qui ressemble à un étron et dont chaque propriétaire tombe irrémédiablement accroc. Il faut dire qu'il leur injecte un acide bleuté qui influe sur le système nerveux et leur permet de découvrir le monde sous un jour beaucoup plus coloré. En échange de quoi ils livreront au petit monstre haut comme trois pommes de belles boîtes crâniennes qu'il s'empressera de fracasser pour en extraire son plat favori, l'encéphale. Parabole sur la dépendance à la drogue (surtout le crack), **Elmer Le Remue-Méninges** est un délire hallucinatoire qui verse joyeusement dans l'excès, et un monument de cinéma trash et underground. On retiendra surtout cette scène où une jeune fille s'apprête à pratiquer une fellation sans se rendre compte que c'est Elmer, dont la forme phallique prête à confusion, qui s'est introduit clandestinement dans sa bouche. Quelques convulsions plus tard, il en ressort avec la cervelle au bout des lèvres !

D.G.

MOTHER'S DAY

(Charles Kaufman - USA - 1980)

Dans la tradition rurale de **La Colline a des Yeux** de Wes Craven (passé à l'ennemi depuis avec ses slashers lobotomisés) et de **Massacre à la Tronçonneuse** de Tobe Hooper (passé on ne sait où), **Mother's Day** relate l'histoire de trois campeuses citadines qui se font kidnapper par deux péquenots arriérés mentaux qui vivent chez leur vieille môman dans une bicoque paumée au milieu des bois. Comme leur connaissance du monde extérieur se résume à ce qu'ils voient à la télévision, on comprend qu'ils soient devenus débiles ! Après que l'une des captives a été violée par un des frères avec la bénédiction de mamie qui profite du spectacle, ses deux copines parviennent à s'enfuir mais reviendront pour la venger. Elles s'attaquent d'abord au cadet en lui transperçant la gorge et en lui plantant une hache dans l'appareil génital, puis s'occupent de l'aîné en lui faisant avaler de l'acide avant de lui encastrer la tête dans le poste de télé et de l'achever au couteau électrique. Evidemment, le sang gicle dans tous les sens, tout comme dans l'ouverture du film qui nous montre un hippie se faire décapiter et sa compagne strangulée. Bien crade aussi, la scène où l'une des héroïnes a la peau des mains arrachée par une corde qui s'enfonce dans sa chair et au bout de laquelle est accrochée sa copine qui tente de s'échapper par la fenêtre. Nettement plus gore que **Vertical Limit** ! Malgré sa violence malsaine, le film se situe constamment à la limite de la comédie et ferait presque penser à un **Drôles de Dames contre les Dalton**. Normal, il est produit par Lloyd Kaufman, patron de *Troma*, et par son complice Michael Herz avec qui il réalisa **Toxic Avenger** ! Pourtant, la dernière image du film plonge d'un seul coup dans la terreur la plus viscérale : en effet, si les filles sont parvenues à exterminer les occupants de la baraque, elles ignorent que dans les bois se tapit le membre le plus dégénéré de la famille. Rien que pour ce final d'épouvante auquel rien ne nous a préparé, **Mother's Day** vaut la peine d'être vu.

C.D.

Le genre d'individu sur lequel on n'a pas envie de tomber quand on pique-nique dans les bois...

La glande pinéale procure des sensations fortes (mais ça fait loucher aussi...).

FROM BEYOND

(Stuart Gordon - USA - 1986)

Lorsque Stuart Gordon décide d'adapter un roman de son auteur préféré, Lovecraft, le résultat part régulièrement en vrille. Comme **Re-Animator**, un délire cartoonesque au sujet d'un sérum jaunâtre qui ramène les morts à la vie, avec ce savant fou décapité qui s'adonne à un cunnilingus sur la belle Barbara Crampton. Mieux encore, **From Beyond** qui, réalisé par David Cronenberg, aurait sûrement été un film scientifique très intéressant. Mais avec Stuart Gordon aux commandes, cette histoire de stimulation de la glande pinéale par une machine bizarro (le résonator) tourne vite au carnaval gore et cul. Une fois l'expérience finalisée, le Dr Pretorius pénètre dans une dimension parallèle et se fait attaquer par des piranhas roses qui flottent dans les airs. Témoin de l'accident, le Dr Thillingast, qui a perdu toute pilosité et souffre d'un sacré traumatisme, est arrêté par la police et interné. Evidemment, personne ne croit à son histoire abracadabrante (surtout qu'il a la glande pinéale tellement stimulée qu'elle sort parfois de son front), sauf la toujours très jolie Barbara Crampton. Encore une fois, elle endosse le rôle de la belle convoitée par la bête, en l'occurrence un Dr Pretorius transformé en blob qui lui fait des avances obscènes. Elle-même exposée aux radiations du résonator, elle prend rapidement goût aux nouvelles facultés sensorielles qui lui sont offertes. Et Barbara Crampton de revêtir une combinaison SM pour aller tripoter Thillingast pendant son sommeil ! Car en stimulant la glande pinéale, un spaghetti en forme de verge, le résonator réveille l'appétit sexuel de chacun. Des pulsions cannibales aussi, à tel point que Thillingast se met à dévorer le stock d'organes d'un hôpital avant de gober la cervelle d'un médecin comme un vulgaire jaune d'oeuf. Nanti d'un budget dérisoire qui lui permet de faire un film seulement à moitié réussi, Stuart Gordon se rattrape en accumulant une succession de scènes où le bon goût est mis à l'écart et où les allusions grivoises vont bon train.

D.G.

De la chair fraîche pour le barbecue : finie la vache folle !

2000 MANIACS

(Herschell Gordon Lewis USA - 1964)

Herschell Gordon Lewis révolutionne le genre quand, en 1964, il livre au monde consterné son incroyable **Blood Feast** tourné en six jours sur un budget de 24.000 dollars. Œil crevé, démembrements divers, arrachage d'une langue en gros plan, Lewis revendique un cinéma de l'extrême, proche du théâtre de Grand Guignol par son aspect festif et très second degré. Dans **Blood Feast**, **2000 Maniacs**, **Wizard of Gore** ou bien **Gore Gore Gore Girls**, le responsable des maquillages ne recherche pas l'authenticité parfaite (certains membres arrachés appartiennent visiblement à des mannequins de boutiques de mode), mais il joue au contraire sur l'excès, le décalage, parfois la franche rigolade.

2000 Maniacs illustre sans doute le mieux la production de l'auteur. Sur une musique country des plus ringardes, une centaine de beaufs criards s'apprêtent à célébrer un mystérieux centenaire dans leur trou perdu du sud des USA, Pleasant Valley. Six touristes yankees égarés dans le coin, hommes et femmes, seront les invités d'honneur involontaires de la cérémonie, visant en fait pour les villageois à venger leur propre massacre cent ans plus tôt par des Nordistes durant la Guerre de Sécession. Lewis prend un plaisir gourmand à décrire la fête au village, la bêtise des habitants, les acclamations de la foule en délire, façon *Intervilles*, qu'il oppose au sadisme des meurtres accomplis par des tortionnaires hilares : fille découpée à la hache et grillée au barbecue, victime écartelée par quatre chevaux, malheureuse écrasée par un énorme rocher en fragile équilibre, renversé par un jeu de massacre, comme à la fête foraine, jeune homme dévalant la colline à l'intérieur d'un tonneau planté d'une série d'énormes clous...

Couleurs criardes, musique décalée, jeu tout en charge des acteurs, vulgarité assumée, ironie permanente, Lewis prône un cinéma instinctuel et libérateur, en même temps que profondément amoral. Témoin sa séquence finale, quand les habitants fantômes retournent à leurs tombeaux, rêvant déjà du prochain centenaire, en 2065...

J.P.P.

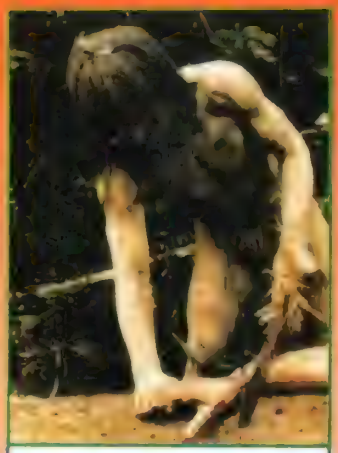
NAKED BLOOD

(Toshyasu Sato - Japon - 1995)

Naked Blood nous conte l'histoire d'un scientifique qui, toute sa vie, aura tenté de mettre au point un sérum particulier permettant d'effacer tout sentiment de souffrance chez l'être humain. A sa mort, son jeune fils reprend ses travaux et pense avoir trouvé la formule adéquate. Il baptise sa trouvaille MySon et tente des expériences sur quelques jeunes filles, à leur insu, qui se retrouvent internées dans l'hôpital où sa mère travaille en tant qu'infirmière. Il se met ensuite à étudier leur comportement en les suivant et en les filmant avec une caméra vidéo. Et alors là, c'est parti mon kiki... L'une d'entre elles, réticente à toute forme de piercing, commence à s'enfoncer une aiguille dans l'oreille puis, progressivement, se mutile le reste du corps suivant le même procédé, en n'oubliant aucune partie sensible. Une autre, cuisinière de son état, se plonge une mimine dans la friture et se la mange panée. Elle continue ensuite son repas en s'avalant goulûment le clitoris puis en se découpant le téton gauche pour finir par s'enfourner l'un des ses yeux. Et après ça, elle viendra se plaindre que personne n'a fini le fromage avant la date limite ! La troisième se prend d'une étrange fascination pour son cactus... Dans chacune des expériences, la douleur sera remplacée par une forme de jouissance purement sexuelle.

Le réalisateur Toshyasu Sato aimerait bien prétendre au titre de Cronenberg japonais et, c'est vrai, l'affiliation serait tentante si le coco possédait une once de talent. Car pour être honnête, l'approche analytique de son film laisse transparaître une certaine mise en abîme artificielle en diable. Son propos sur l'onanisme tourne vite en psychothérapie personnelle et le spectateur n'a plus qu'à se raccrocher aux scènes cra-cra pour passer le temps. Heureusement, elles sont carrément intenses, pour ne pas dire sadiques. En une succession de gros plans-séquences parfois insoutenables, le réalisateur touche souvent à une partie taboue de l'anatomie humaine. A ce niveau, son film est réussi et c'est bien là l'essentiel. Plus pour nous que pour lui, d'ailleurs. Au point que certains spectateurs avertis ont cru voir en **Naked Blood** un bon vieux snuff des familles ! On en est loin mais le spectacle est particulièrement trash. Tiens, ça tombe bien, c'est la particularité de ce dossier...

S.M



«Moi, au p'ti déj', c'est café et main fraîche».

CANNIBAL FEROX

(Umberto Lenzi - Italie - 1981)

Deux ans après **Cannibal Holocaust**, un pseudo docu-fiction bien crado qui fit la gloire de son réalisateur Ruggero Deodato, des producteurs peu scrupuleux ont imaginé cet ersatz sans doute tourné en deux temps trois mouvements avec six sous en poche. Le but de l'entreprise ? Y aller franco niveau gore ! Donc, pas besoin de s'encombrer d'une histoire trop compliquée, dont les grandes lignes ont d'ailleurs sûrement été improvisées selon l'humeur du jour. En gros, Mike et Joe sont des trafiquants d'émeraudes et de cocaïne qui exploitent les indigènes de la jungle amazonienne. Arrivent trois étudiants en anthropologie venus étudier les tribus cannibales. Comme c'est Umberto Lenzi (**L'Avion de L'Apocalypse**, **La Maison du Cauchemar**) qui se trouve derrière la caméra, ils ne vont pas être déçus ! Nous non plus d'ailleurs, puisque les cannibales ne tardent pas à se rebeller contre leurs esclavagistes et les nouveau arrivants. Les ellipses, les anachronismes, les non-sens, Umberto Lenzi s'en fout. Ce qui l'intéresse, c'est filmer de la barbaque, de préférence en gros plan et avec complaisance. Le boucher du coin a très certainement fait fortune, *Heinz* aussi, et le responsable des maquillages est à peu près le seul à mériter son salaire sur ce film. Car **Cannibal Ferox**, aussi Z et drôle qu'il soit, est un cocktail assez complet des sévices les plus sadiques qui peuvent être infligés aux hommes, comme aux animaux. Une mangouste est étouffée par un anaconda, une tortue est transformée en steak, un alligator est dépecé, un ouistiti est croqué par un tigre, et le tout en live siouplait ! Lorsqu'il n'emprunte pas des stock-shots à *30 Millions de Faux-Amis*, Umberto Lenzi s'attarde sur un homme émasculé à la machette, un autre qui se fait décapiter et sur une femme finissant pendue à des crochets par les seins. Sans parler des diverses entailles, trop fréquentes pour les dénombrer. Authentiquement trash, paraît-il dérangeant pour les âmes sensibles et tous ceux qui y ont vu un témoignage sincère et véridique sur la vie des autochtones d'Amazonie, **Cannibal Ferox** a été interdit dans 31 pays. Y'en a donc vraiment qui ont pris tout ça très au sérieux !

D.G.

LA DERNIÈRE MAISON SUR LA GAUCHE

(Wes Craven - USA - 1972)

La Dernière Maison sur la Gauche, c'est un peu le **Funny Games** des années 70, décrivant la violence ordinaire, sans porter de jugements, et surtout sans tomber dans un lyrisme esthétique, comme aurait pu le faire un Mario Bava en son temps, ou, bien sûr, Dario Argento, son fils spirituel. De ce réalisme volontaire, bien montré dès le début dans la conversation de la jeune Mari avec ses parents, naît toute la puissance du film, davantage réalisé à la façon du documentaire que de l'œuvre de fiction. Et la bande annonce va en abuser, qui nous répète en boucle : «It's only a movie, it's only a movie...» !

L'histoire décrit le calvaire de deux jeunes filles tombées entre les mains de quatre malfrats, débiles à des degrés divers, qui jouent avec elles, les humilient, en violent une, puis les abattent, avant de se retrouver par hasard au domicile des parents de l'une d'elles, qui vont se venger de manière encore plus horrible. Ici la torture mentale accompagne la torture physique, insupportables par cette folie instinctuelle qui saisit les agresseurs et les conduit à l'horreur pure (les intestins tirés du ventre de la première victime, le bras coupé de sa copine doucement montré à Mari, éperdue de terreur et de dégoût...). Les deux meurtres accomplis, Craven fixe ses personnages, hébétés, silencieux, comme surpris par cette violence quasi-animale ainsi libérée. Plus tard, le regard inquisiteur se porte sur les parents lors de l'accomplissement d'une vengeance tout aussi bestiale (dépeçage à la tronçonneuse, égorgement, fellation castratrice...). Mais cette fois la violence provient de l'ordre établi, de la bourgeoisie bien-pensante. Le message est clair : l'instinct sauvage ne demande qu'à percer sous le fragile vernis de la civilisation. Bons citoyens et voyous peuvent oublier toutes les règles sociales pour peu que l'environnement et les conditions s'y prêtent. Du «politiquement incorrect» à l'état pur...

J.P.P.

*De sérieux spécialistes penchés sur la violence urbaine : les tueurs de **La Dernière Maison sur la Gauche**.*

Une belle kidnappée à laquelle on a rigoureusement interdit de parler...

ACCION MUTANTE

(Alex De La Iglesia - Espagne - 1993)

Avec trois fois rien et la bénédiction de Pedro Almodovar (merci Pedro !) et de la défunte *Ciby 2000* (merci Francis Bouygues !), le jeune Alex De La Iglesia se lance dans la réalisation de son premier long métrage en passant par la case science-fiction. L'histoire de **Accion Mutante** se déroule dans le futur. Un futur totalitaire où seuls les gens riches et beaux sont acceptés par l'élite. C'est ainsi que le groupuscule terroriste Accion Mutante mène les actions les plus illégales pour changer cet état de fait. Mené par l'impitoyable Ramon, et uniquement composé de rebuts (dont l'un est à la fois juif, pédé, borgne et bossu !) refoulés par une société fascisante, Accion Mutante kidnappe Patricia Orujo, la fille du fameux milliardaire, en plein pendant son mariage et embarque dans une navette en direction de la planète Axturias où une coquette rançon sera livrée. C'est durant le long voyage que Ramon commence à exécuter son équipe...
Ce qui commence comme une puissante charge antifasciste se transforme alors en brûlot anarchique carrément féroce envers chacun des protagonistes qu'il met en scène. Menant une guérilla contre tous les travers d'une société extrême menée par les médias, le capitalisme et le pouvoir de l'image, le réalisateur n'oublie pas pour autant de signer sa première œuvre par des références ouvertement pop-culture. Références au western-spaghetti, au comic-book (dont une séquence pillée à Judge Dredd) et au bon gros gore qui tâche. Sans véritable subversivité, **Accion Mutante** aurait déjà pu constituer un excellent spectacle. Mais avec l'idée de foutre sur la gueule de tous et de tout, De La Iglesia touche au mauvais goût le plus jubilatoire et le plus salvateur. Ainsi Ramon massacre un des siamois de son équipe mais rate l'autre qui se balade donc le reste du film avec le cadavre de son frère attaché au sien ! Un journaliste télé se fait salement démastiquer par une police préférant le langage des armes aux négociations pacifistes, et le père de la mariée, dans le feu de l'action, révèle sa sympathie pour l'idéologie nazie, costume d'empaffé à l'appui... Et c'est finalement bien cet esprit anti-«les soirées de l'ambassadeur» qui offre sa richesse au film et qui en fait donc un membre obligatoire de ce beau dossier. Par la suite, De La Iglesia confirmera son statut de Paul Verhœven hispanique avec quelques perles comme **Le Jour de la Bête** et **Perdita Durango**. A voir et revoir en attendant son futur **Fu Manchu** forcément trivial.

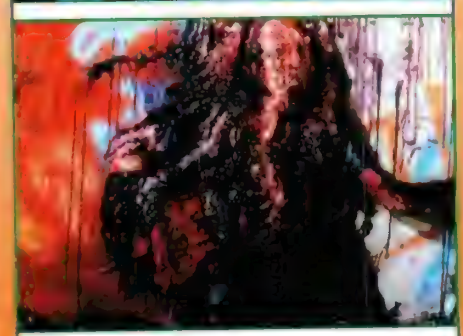
S.M.

STREET TRASH

(Jim Muro - USA - 1987)

Avec un titre pareil, vous pensiez bien que l'émouvant shocker de Jim Muro allait se retrouver dans cet indispensable dossier. Avec un bonheur à la limite de l'évanouissement (ce qu'on peut être sensible parfois !), il se trouve que **Street Trash** confirme les promesses de son titre. A peine âgé de 22 ans, Jim Muro suit le parcours d'une étrange boisson nommée Viper. Une boisson qui assure des problèmes gastriques particulièrement explosifs à tous ceux qui en ingurgitent ne serait-ce qu'une gorgée. Le Cherry Coke peut aller se rhabiller... C'est dans la région de Manhattan que le breuvage fait des ravages, notamment auprès des clodos en manque de bibine. Ainsi l'un d'entre eux se retrouve sur le trône et finit par rejoindre ses renvois au fond du trou en se transformant en immonde mélasse de moins en moins solide... Amis de la poésie, bonsoir ! Un autre quidam se fait arracher la bistouquette par une horde de malandrins déchaînés qui finissent par organiser un match de base-ball avec l'engin. Un peu plus tard, une jeune fille se fait salement violer jusqu'à ce que mort s'ensuive et atterrit dans une décharge où le propriétaire de l'endroit termine le boulot avec ardeur. Résumons : gore gélatineux, paillardise nécrophile et grosse farce en dessous de la ceinture... Et la censure qui ne réagit pas ? Y'a comme un problème...
Malin comme il l'est, Jim Muro contourne le problème du gore en proposant une multitude de couleurs fluos et un ton rigolard pour faire passer la pilule tout en respectant l'agressivité dont il fait joyeusement preuve. Les clodos se défoncent la gueule au tord-boyaux et continuent de s'éclater littéralement en repeignant les murs tandis qu'un flic tatane un pékin contre de crasses latrines et lui vomit par-dessus pour lui montrer l'étendue de son respect. Pour ceux qui se demandent comment l'ami Muro, après ce coup de maître, n'a pas percé dans le cinéma cra-cra, la réponse est toute simple. L'asticot aurait depuis croisé le chemin d'une secte pour laquelle **Street Trash** serait l'œuvre du diable (ben voyons!). Bref, un gourou aurait replacé le coco sur le droit chemin. Info ou intox ? Nul ne sait mieux que Muro lui-même, qui se retrouve maintenant au générique des films de ce ouf' de James Cameron, en tant que steadycamer attitré. Les grands esprits se rencontrent toujours...

S.M.



***Street Trash**, le film qui file des crises cardiaques aux femmes de ménage !*

Une victime de l'anthropophage : ce qui s'appelle avoir une tuile !

ANTROPOPHAGOUS

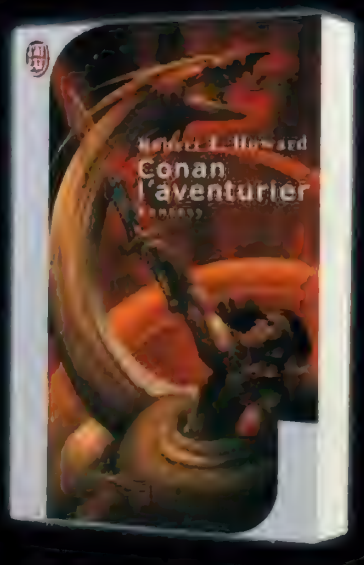
(Joe D'Amato - Italie - 1980)

Il y a des films dont on a tellement entendu parler qu'on a l'impression de les avoir vus et de n'en avoir qu'un vague souvenir. Tel est le cas d'**Antropophagous**, à ne pas confondre avec **Cannibal Holocaust**, autre bisserie ritale bien crade qu'on a tous l'impression d'avoir vue aussi, d'ailleurs. Contrairement à sa réputation de dégueulasserie qui ne se fonde en réalité que sur un seul plan vu dans l'ombre, le film de D'Amato est par bien des aspects comparable à **Massacre à la Tronçonneuse**, qui se traîne depuis des lustres une réputation de film hyper-sanglant alors qu'on n'y voit pas d'hémoglobine. Echoués sur une île grecque, un groupe de jeunes découvre un village vide de tous ses occupants, à l'exception d'une jeune aveugle en état de choc. En parcourant les lieux, ils vont devenir la proie d'un antropophage barbu à la taille imposante et au faciès ravagé, qui se révélera être un père de famille devenu fou après avoir dévoré sa famille pour survivre lors d'un naufrage au large. Un adversaire coriace et vorace puisqu'il a par ailleurs dévoré tous les villageois...
Le film prend le temps d'installer la tension, accentuée par des paysages idylliques et des personnages aux caractères bien définis. Ce n'est qu'à la moitié du métrage que la violence fait son apparition, après des signes avant-coureurs qui véhiculent une véritable oppression, comme ce plan superbe où l'on voit les héros s'éloigner alors que juste au-dessus d'eux est traîné le corps de l'amie dont ils sont à la recherche. Mais l'étalage de viande ne va guère plus loin qu'une machette plantée en plein visage et un charnier où les restes de cadavres en pleine décomposition sont grignotés par des rats.
Arrive quand même l'objet du scandale, à savoir une scène où le monstre éventre une jeune femme enceinte avant de dévorer son foetus, et une autre où il saisit les intestins qui s'échappent de son propre ventre pour les manger en pleurant avant de mourir. Littéralement atroce, voire inacceptable, le premier passage fait du cannibale une créature d'épouvante, un animal cauchemardesque, tandis que le second nous rappelle qu'il a autrefois été un être humain capable d'émotion. Dès lors, il devient pathétique et son trépas une délivrance pour lui autant que pour ceux qui l'entourent. Alors, **Antropophagous** serait-il un film aussi important que **Massacre à la Tronçonneuse** ? Aucun doute là-dessus.

C.D.

J'AI LU

Les plus grands livres de l'imaginaire changent de visage



Science-fiction • Fantastique • Fantasy

actualité cinéma
sortie le 18 avril

intuitions

king of casting

SAM RAIMI

«On a encore terminé à 4 h du matin, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis épuisé». Toujours en plein tournage de SPIDERMAN, Sam Raimi assure pourtant avec sa gentillesse naturelle la promo d'INTUITIONS après une courte nuit de sommeil. L'occasion de lui demander de nous présenter son dernier film via ce qui fait d'abord sa force : les personnages et leurs interprètes.

*Sam Raimi entre Cate Blanchett et Giovanni Ribisi sur le tournage d'**Intuitions**.*

Annie Wilson / Cate Blanchett

*«Quand j'ai lu le scénario de Billy Bob Thornton et Tom Epperson, j'ai trouvé qu'ils avaient apporté une sensibilité particulière au personnage d'Annie Wilson. Toute l'histoire reposait sur elle, le rôle avait besoin d'une vraie performance de la part de la comédienne qui le jouerait, et je me suis dit que le film serait formidable si on trouvait la bonne personne. J'ai décidé de ne pas faire **Intuitions** tant que je n'aurais pas trouvé cette actrice. Cela m'a pris beaucoup de temps, en fait jusqu'au jour où j'ai vu **Elisabeth**, pour lequel Cate Blanchett a obtenu un Oscar. Je l'ai trouvée tellement brillante dans ce film que j'ai tout de suite su que c'était elle qu'il me fallait. J'ai dit aux financiers qu'il fallait absolument qu'elle accepte le rôle, mais franchement je n'y croyais pas. Je craignais qu'elle se renseigne sur moi et les films que j'ai réalisés, j'avais peur qu'elle visionne les **Evil Dead** et qu'elle se bloque, du genre : «Pas question que je travaille avec ce type !». Je n'ai pas honte d'avoir fait les **Evil Dead**, mes intentions étaient nobles, j'avais un vrai désir de divertir le public, mais ce ne sont pas vraiment des films qui encouragent les comédiens à se dire : «Tiens, j'aimerais bien travailler avec ce réalisateur». J'avais donc peur que Cate Blanchett pense que je m'intéressais davantage aux mouvements de caméra qu'aux comédiens. Finalement, je ne sais pas si elle a vu les **Evil Dead** ou pas, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle adoré le scénario d'**Intuitions** puisqu'elle a accepté le rôle juste après lecture et que les répétitions se sont enchaînées très vite. Cate porte vraiment tout le film sur ses épaules, et elle le fait, comment dire, honnêtement. Elle a réussi à créer une réalité, une proximité, permettant au spectateur de rentrer dans le film, d'y croire, et d'accepter l'aspect surnaturel.»*

Annie Wilson (Cate Blanchett) : lire les cartes lui rapporte de quoi manger mais aussi de gros ennuis.

Buddy Cole (Giovanni Ribisi), simple d'esprit et pur d'âme...

Donnie Barksdale (Keanu Reeves), un homme violent qui ne supporte pas que sa femme consulte une médium.

Buddy Cole / Giovanni Ribisi

«Je crois que Billy Bob Thornton a écrit ce rôle en s'inspirant de quelqu'un qu'il a vraiment connu dans la petite ville de l'Arkansas où il a grandi. A l'origine, il pensait le jouer lui-même. Mais après **Sling Blade** *et* **Un Plan Simple**, *il a trouvé que Buddy avait trop de points communs avec les personnages qu'il venait d'interpréter. Donc il s'en est éloigné, et j'ai dû me mettre en quête d'un acteur à la fois fort et sensible pour l'interpréter. J'ai rencontré pas mal de jeunes comédiens talentueux, et c'est Giovanni qui s'est imposé. Il est vraiment parfait dans le film.»*

Donnie Barksdale / Keanu Reeves

«C'était vraiment agréable de travailler avec Keanu Reeves, c'est quelqu'un de très gentil, qui a la tête sur les épaules. Pour être crédible dans le rôle d'un gars de la campagne, il a travaillé dur pour prendre du poids et se modeler un corps qui ne soit pas athlétique. Ce que j'aime avec Keanu, c'est qu'il ne s'est pas contenté de jouer le rôle, il est rentré dedans complètement, il s'est forcé à le comprendre de l'intérieur. Il voulait vraiment saisir comment un homme peut en arriver à abuser de sa femme. Il a essayé d'être le plus honnête possible en collant aux émotions du personnage, et c'est ce qui le rend effrayant. Donnie a tellement peur de perdre le contrôle qu'il se venge sur sa femme. Il la bat pour être sûr de garder l'ascendant sur elle. C'est un personnage faible, fragile d'une certaine manière, et c'est cette faiblesse, la peur de perdre le contrôle, que Keanu a réussi à incarner. Keanu n'a pas seulement joué ce salaud, il a aussi interprété l'homme derrière. On a l'impression de le connaître, on comprend ses motivations, et donc on y croit. C'est très impressionnant. L'important aussi, quand on travaille avec une star comme Keanu Reeves, c'est de faire exister le personnage avant que le public sache par qui il est interprété. Je ne pouvais pas uniquement montrer un Keanu Reeves menaçant devant la porte d'Annie Wilson, les spectateurs n'y auraient pas cru. Nous avons donc réécrit des scènes où Valerie, sa femme, parle de lui avec Annie. On a ainsi une idée du caractère violent de Donnie Barksdale avant même de voir Keanu Reeves. En plus, sa première apparition est dramatisée à l'extrême. On l'entend parler derrière une porte, puis on voit son œil en gros plan, et enfin son visage en entier. A ce moment-là, on ne se dit plus «ah, c'est la star de **Matrix**». *On a peur parce que la simple présence de Donnie Barksdale est angoissante.»* ■■■

CLAIRE VOYANCE

Il suffit de lire ce numéro dans les grandes lignes pour reconnaître que Sam Raimi n'a jamais été autant à la mode. A coup d'**Evil Dead** par ci et d'**Evil Dead** par là, le génie précoce qui a su il y a presque vingt ans rendre sa caméra parfaitement autonome (et accessoirement envoyer ses chef op à l'hosto) est devenu ZE référence pour une poignée de jeunes cinéastes de par le monde. **Le Couvent** (que vous allez adorer) et **Versus** (que vous verrez bien un jour) n'auraient sans doute jamais existé si leurs réalisateurs respectifs n'avaient pas un jour trépigné devant **Evil Dead** et lancé dans la foulée : «Moi zaussi ze veux faire des filmeuh comme le grand Zam Raimi !». A l'heure où la génération suivante a donc repris le flambeau, Raimi, lui, s'est enfin complètement débarrassé de l'étiquette très réductrice de «faiseur de films d'horreur fun pour les kids». Dix années d'abnégation, un long passage par la production télé, une refonte totale de son approche du cinéma avec **Un Plan Simple**, un apprentissage de la condition de «yes man» sur le joli mélo sportif **Pour l'Amour du Jeu**, et enfin l'accession à la célèbre «A List» qui lui permet aujourd'hui de se retrouver aux commandes de **Spiderman**. Raimi ne renie en rien son passé, mais il ne le chérit pas non plus, surtout quand il se prend des bouffées d'angoisse à l'idée qu'une actrice oscarisée visionne ses «films de jeunesse» et refuse de travailler avec lui (cf. interview).

Avant de signer pour les aventures du Tisseur, Sam Raimi a donc emballé **Intuitions**, son retour sur la pointe des pieds au cinéma fantastique d'après un scénario de son pote Billy Bob Thornton. On y suit les mésaventures d'Annie Wilson, médium dans une petite ville de Georgie, capable de fournir de précieuses indications sur la disparition de la fille d'un notable. Alors que tous les hommes qui l'entourent apparaissent comme suspects, cette veuve, mère de trois garçons, doit bientôt faire face aux préjugés de la communauté à son encontre, en même temps qu'elle devient la cible privilégiée du mystérieux tueur.
On sent dès les premières séquences ce qui a pu pousser Sam Raimi à s'attacher à un script dont l'intrigue est un pur prétexte, une figure connue et imposée, voire un pitch accrocheur. Car **Intuitions** est avant tout une saisissante galerie de portraits, mettant en lumière la problématique de chaque personnage dans une logique d'enfermement. En essayant d'apaiser la douleur de ses concitoyens à la fois en leur lisant l'avenir, en les confrontant au présent et en les forçant à se souvenir du passé, Annie Wilson cumule les fonctions de médium, d'assistante sociale et de psychiatre, ceci dans une bourgade où l'imaginaire, l'entraide et Freud relèvent de la même sorcellerie. Alors que la petite ville de Brixton est ettrayée par les fantômes et le «qu'en dira-t-on ?», Sam Raimi, lui, se réconcilie avec l'au-delà et accepte sa différence dans un final aussi émouvant que poétique. Parce qu'il prend aux tripes, **Intuitions** prouve scène après scène que le réalisateur d'**Evil Dead** arrive à maturité, qu'il vieillit bien. De très bon augure pour **Spiderman**.

Vincent GUIGNEBERT

(Lire également critique d'**Intuitions** dans *M.M.* n°129)

***The Gift*. USA. 2000. Réal.: Sam Raimi. Scén.: Billy Bob Thornton & Tom Epperson. Dir. Phot.: Jamie Anderson. Mus.: Christopher Young. Prod.: James Jacks & Tom Rosenberg pour Lakeshore Entertainment/Alphaville. Int.: Cate Blanchett, Keanu Reeves, Katie Holmes, Giovanni Ribisi, Greg Kinnear, Hilary Swank, Michael Jeter, Kim Dickens, Gary Cole... Dur.: 1 h 49. Dist.: Mars Films. Sortie le 18 avril 2001.**

intuitions

Valerie Barksdale (Hilary Swank) : par peur de la solitude, elle supporte les coups de son mari...

■■■ Valerie Barksdale / Hilary Swank

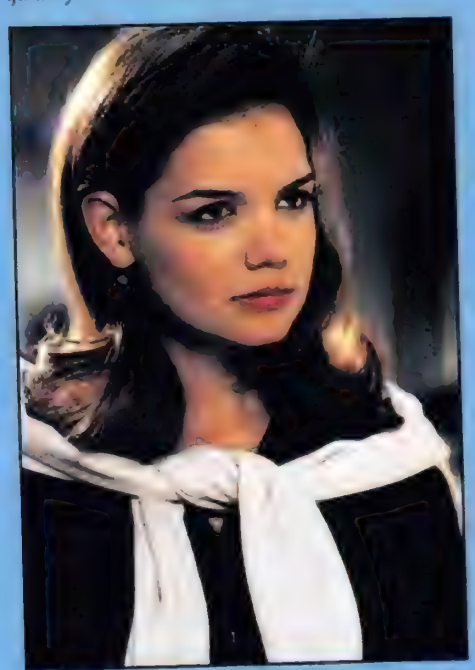
«J'ai été très impressionné par Hilary, à la fois en tant que femme et en tant qu'actrice. Elle est tellement «vraie» dans tout ce qu'elle fait. Elle est allée habiter en Georgie quelque temps pour vraiment s'imprégner de l'atmosphère et a travaillé dur avec un coach pour parler avec l'accent du Sud. Pour le public américain auquel on ne peut pas mentir sur les accents, cela ne fait pas de doute : Hilary est réellement une fille du Sud ! Même les gens en Georgie ont été bluffés par sa façon de parler. Quand Hilary et Cate Blanchett jouaient ensemble, c'était comme de voir une grande pièce de théâtre à Broadway. J'avais l'impression d'avoir les deux meilleures actrices du monde dans mon film. Il y a une scène où elles sont assises l'une en face de l'autre et je pouvais les regarder toute la journée tellement je les trouvais réelles et crédibles. Des fois, j'oubliais même de dire «Coupez». Je me demandais pourquoi la scène durait, et je réalisais que j'étais celui qui était censé l'arrêter !»

Jessica King / Katie Holmes

«Katie a pris un grand risque en acceptant ce rôle qui tranche avec la gentille fille très douce qu'elle incarne dans la série **Dawson**. *Je crois qu'elle voulait montrer au public qu'elle pouvait jouer autre chose, qu'elle était une vraie comédienne. Elle a fait preuve de beaucoup de courage en s'investissant à ce point dans ce personnage qui est à l'opposé d'elle. Sur le tournage, c'était juste un peu compliqué parce qu'elle continuait en parallèle de jouer dans* **Dawson**, *et il fallait qu'elle fasse sans cesse des allers-retours en avion.»*

Wayne Collins / Greg Kinnear

«C'est un type très marrant, il a fait rire l'équipe entière pendant tout le tournage. J'avais besoin de quelqu'un qui puisse apporter une chaleur immédiate dans le film, avec un temps de présence à l'écran très réduit. Il fallait également qu'on sente tout de suite que c'est quelqu'un d'intelligent. Le public devait l'aimer et souhaiter qu'Annie et lui se mettent ensemble. Il interprète le proviseur qui devait se marier avec Jessica King, la victime du meurtrier. On sent qu'il est vraiment bouleversé par ce qu'il apprend sur l'affaire, sans savoir si la jalousie rétrospective prend le pas sur la tristesse. Je trouve qu'il a fait du très bon boulot.»



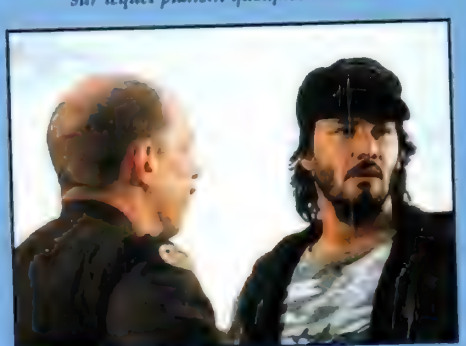
Jessica King (Katie Holmes), une fille facile qui fait tourner la tête des hommes de Brixton.

David Duncan / Gary Cole

«J'avais déjà dirigé Gary il y a quelques années dans la série télé **American Gothic**, *où il était très bon. Je l'avais ensuite retrouvé sur* ***Un Plan Simple***. *Dans* ***Intuitions***, *pratiquement tous les personnages masculins sont suspects, et il fallait que le public ait des doutes sur la culpabilité de ce procureur. Bien que Gary soit dans la vie un type drôle et charmant, il possède un côté sombre très fort. On a essayé de jouer sur cette double facette dans certaines scènes et ça fonctionne bien.»*

Le proviseur Wayne Collins (Greg Kinnear), frappé par la mort de sa future épouse Jessica King.

David Duncan (Gary Cole), un procureur sur lequel planent quelques doutes...



Le shérif Johnson (J.K. Simmons) face à Donnie Barksdale : la loi face au désordre...

Shérif Johnson / J.K. Simmons

«J'aime beaucoup cet acteur, avec qui j'avais déjà tourné ***Pour l'Amour du Jeu***. *Il joue le shérif de Brixton et incarne les préjudices et les ressentiments de cette petite ville envers Annie Wilson. Elle a un don de médium, et les gens voient ça d'un mauvais œil. Ils pensent que c'est indécent, antichrétien. Quand le film commence, Johnson a une très mauvaise opinion d'Annie Wilson. Mais son enquête lui fait comprendre la situation, et petit à petit il se met à la respecter.»*

L'homme au violon / Danny Elfman

«On ne se voit pas très souvent, mais Danny est un ami. Il a composé la musique de **Darkman** *et* ***Un Plan Simple***. *Et là, il ne devrait pas tarder à commencer la bande originale de* **Spiderman**.»

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

L'homme au violon (Danny Elfman), un clin d'œil de Sam Raimi à son ami compositeur.

souvenirs du sud

TOM EPPERSON

Ami d'enfance de Billy Bob Thornton, Tom Epperson a signé en sa compagnie les scénarios d'UN FAUX MOUVEMENT, A FAMILY THING et INTUITIONS. Leur association a en outre donné naissance à DE SI JOLIS CHEVAUX, écrit par Epperson et réalisé par Thornton.

Comment avez-vous travaillé avec Billy Bob Thornton ? Lequel de vous deux a-t-il eu l'idée de départ d'*Intuitions* ?

Je ne me souviens pas vraiment. Ça remonte à loin, c'est une idée qu'on traîne depuis la fin des années 80, soit bien avant qu'on se mette à l'écriture du scénario. Billy Bob et moi avons grandi dans la même petite ville du Sud des États-Unis, dans l'Arkansas. La mère de Billy était médium, elle a vécu de ça pendant un certain temps. Son mari est mort quand Billy était adolescent. Dans le scénario d'**Intuitions**, le mystère entourant le meurtre est fictif, mais tout le reste est en tout cas très proche de ce qu'on a vécu. Les personnages du film, notamment, s'inspirent de gens que nous avons connus, même s'il y a toujours un moment pour un scénariste où l'imaginaire prend le relais de la réalité.

Quels souvenirs de votre enfance dans le Sud avez-vous utilisés dans le film ?

Le Sud est très différent du reste de l'Amérique, c'est un monde plus noir, plus magique... D'une certaine manière, c'est aussi un monde plus violent. Je crois que tout ça se retrouve dans **Un Faux Mouvement** et **Intuitions**. Billy et moi avons eu une enfance, comment dire, pas facile. Tous ces souvenirs restent présents. Plus de vingt ans après avoir quitté l'Arkansas, je continue d'y penser. Billy Bob aussi, je crois.

Annie Wilson est médium, et elle se fait payer par les gens de Brixton. Quand vous avez écrit le personnage, avez-vous eu peur que les spectateurs puissent la prendre pour un charlatan ?

Oui, mais ça faisait partie de l'histoire du film. Beaucoup de gens pensent qu'Annie est un charlatan, que ses pouvoirs sont sataniques, qu'elle a tout d'une sorcière. Le Sud est très fortement chrétien et là-bas, tout ce qui est surnaturel est forcément satanique. Mais personnellement, je pense qu'il y a des gens qui ont un réel don pour la prémonition. J'en ai connu beaucoup, à commencer par la mère de Billy. Je sais évidemment qu'il y a de nombreux charlatans parmi les médiums, mais cela n'empêche pas les autres d'avoir un don bien réel.

Vous arrive-il d'avoir des prémonitions ?

Oui, il m'est arrivé des choses de ce genre, des rêves qui se sont réalisés quelques jours plus tard. On peut penser que ça n'est qu'une coïncidence, mais parfois, c'est plus difficile de croire à une coïncidence qu'à un phénomène réel. Tant qu'on ne l'a pas vécu, on peut douter, mais quand ça vous arrive, ça change la donne. Je n'ai pas d'explication valable, mais je crois qu'il est tout à fait possible d'avoir des prémonitions.

Il y a quelque chose de très féminin dans *Intuitions*. Le film pourrait très bien être réalisé, ou écrit, par une femme. Qu'en pensez-vous ?

C'est intéressant. Il semble que les femmes aient très bien réagi au film. Peut-être tout simplement parce que le personnage principal est une femme... Peut-être parce j'ai une part féminine importante... Je n'en sais rien, je n'ai pas assez de recul. Ceci dit, j'ai toujours pensé que je savais bien écrire les personnages de femmes. A mon avis, un bon écrivain doit pouvoir sonder le cœur et l'âme des gens, et à partir de là le sexe du personnage n'a plus d'importance.

Sam Raimi est-il intervenu sur le scénario d'*Intuitions* ?

Oui, mais pas de la façon dont un réalisateur intervient généralement. Le scénario était trop long par rapport au budget dont nous disposions. **Intuitions** est une petite production, il n'a coûté que 10 ou 11 millions de dollars. Sam étant très respectueux du travail des scénaristes, ce qui n'est pas si courant à Hollywood, nous avons cherché ensemble comment supprimer certaines séquences sans nuire à l'ensemble. Pour moi, c'est actuellement l'un des meilleurs réalisateurs en activité. Il a commencé tellement jeune qu'on a l'impression qu'il est là depuis toujours. Mais en fait, il a encore toute sa carrière devant lui.

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

Des prémonitions qui mènent Annie Wilson dans les marais aux alentours de la bourgade de Brixton.

actualité cinéma reprise le 14 mars

L'EXORCI

VERSION INTÉGRALE

les boules, et Bill...

WILLIAM FRIEDKIN

Dieu qu'on a aimé Bill Friedkin, auquel on doit les gros traumatismes de, excusez du peu, FRENCH CONNECTION, L'EXORCISTE, LE CONVOI DE LA PEUR, CRUISING, POLICE FÉDÉRALE LOS ANGELES et LE SANG DU CHÂTIMENT. Avec cette version intégrale du film le plus terrifiant de tous les temps, Friedkin poursuit aujourd'hui l'horrible ravalement de façade de son œuvre, entrepris quelques années plus tôt avec son director's cut du SANG DU CHÂTIMENT. Le réalisateur plein de doutes est devenu un homme de certitudes. Il s'explique ici sur les raisons qui l'ont poussé à réintégrer ce qu'il avait coupé du temps où on l'aimait encore...

Pourquoi une nouvelle version de *L'Exorciste* ?

Pendant plusieurs années, j'ai résisté à l'idée de réintégrer ces séquences que j'avais coupées à l'origine. William Peter Blatty, qui a écrit le roman originel et le scénario, a toujours eu le sentiment que ces séquences étaient nécessaires à la trame spirituelle du film. Au travers des années, nous en avons débattu à plusieurs reprises. Le film, comme vous le savez, a été un énorme succès, et l'un des principaux arguments que je lui opposais, c'était qu'il fallait laisser ce film tranquille, ne pas jouer avec le feu. Je lui disais : «Peut-être n'en es-tu pas complètement satisfait, mais ce film, en l'état, t'a rapporté beaucoup d'argent, alors oublie !». Mais il y a environ deux ans, il m'a demandé de revoir ces séquences coupées en sa compagnie. Au départ, j'ai refusé, puis, par amitié, je l'ai rejoint au siège de la *Warner* et nous avons revu le montage d'origine. J'ai fini par convenir qu'il y avait là de très bonnes choses, pas forcément nécessaires, mais bonnes. Et en effet, elles contribuaient à la spiritualité de l'ensemble. Ainsi, j'ai fini par rejoindre son avis, et après tant d'années, Blatty pouvait enfin avoir sa version. Il nous a fallu du temps pour convaincre les gens de *Warner* de remonter cette version. L'ancien staff d'il y a un an n'était tout simplement pas intéressé. Les ressorties, généralement, ne font pas beaucoup d'argent, **Star Wars** étant l'exception qui confirme la règle. **Le Parrain** n'a pas marché lors de sa ressortie. Le nouveau staff a décidé par contre de jouer la carte à fond. Ils ont organisé des projections-test et ont senti un réel intérêt des nouvelles générations qui n'avaient jamais vu le film qu'à la télévision, dans les pires conditions, ou qui ne l'avaient tout simplement jamais vu. Ainsi, ils nous ont donné une chance, et cela s'est avéré profitable pour tout le monde.

Le documentaire que la *BBC* a consacré au film vous montre, vous et Blatty, comme étant très proches. Mais on sent également qu'il y a toujours une confrontation au sujet du film. Cette version est-elle davantage celle de Blatty que la vôtre ?

Elle est plus proche de ce que Blatty désirait à l'origine, mais c'est bien moi qui l'ai tournée. La version d'origine de **L'Exorciste** existe toujours. Mais dorénavant, il faudra lui rajouter celle-ci. Prenez l'exemple de Pierre Bonnard, le peintre post-impressionniste. Vers la fin de ses jours, il se rendait régulièrement au Louvre, avec un pinceau et sa palette, et il se mettait à retoucher une de ses toiles. Quand les gardes venaient le saisir pour le renvoyer du musée, il leur criait : «Mais je suis Bonnard ! C'est mon tableau ! J'essaie seulement de l'améliorer». Leur réponse était : «Il est fini. Il est maintenant au Louvre». Quiconque a peint, écrit, réalisé, ressent ce besoin de faire ces petits changements avec l'âge. Il m'a fallu 27 ans pour commencer à être ouvert à l'idée de Blatty. Le film avait été un succès, j'avais pris de la maturité, et certaines des choses que j'avais éliminées à l'origine ont fini par m'apparaître comme étant importantes, notamment aux yeux de l'auteur de l'histoire. J'ai un énorme respect pour lui et sa création. Et alors, je me suis dit : «Pourquoi pas ? Faisons-le à la Bonnard et allons améliorer le travail».

Dans le roman, le flic et le prêtre sont beaucoup plus proches, ainsi que dans cette nouvelle version.

Le roman n'a pas été un succès gargantuesque mais il était considéré comme un best-seller. A l'époque, un best-seller, aux Etats-Unis, ça représentait peut-être 70.000 ou 80.000 exemplaires vendus. On n'en était pas à l'époque des Tom Clancy et des John Grisham. Donc, ce best-seller était relativement connu même des gens qui ne l'avaient pas lu. Ils savaient confusément qu'il s'agissait d'un cas de possession démoniaque d'une petite fille. En faisant le film, j'ai pu rentrer plus rapidement dans le vif du sujet car je savais que le public m'y avait déjà précédé. Ils savaient qu'ils étaient là pour une histoire de possession. Ils savaient à quoi s'en tenir en écoutant les diagnostiques des docteurs ou des psychiatres, en voyant la séance d'hypnose. Certains des spectateurs riaient même tellement ils se sentaient supérieurs aux personnages du film. A cette époque, précéder son public tenait du combat quotidien. Aujourd'hui que **L'Exorciste** fait intégralement partie de l'Histoire du Cinéma, je me sens plus autorisé à jouer un peu avec. Le public connaît toujours l'histoire, et je ne vois pas de mal à leur proposer une petite variation. Pour moi, néanmoins, la chose la plus essentielle tient à la ■■■

Le Père Merrin (Max Von Sydow), spécialiste en exorcisme contraint de reprendre du service.

Regan (Linda Blair), petite poupée momentanément désarticulée...

Regan face au démon Pazuzu lors d'une séance d'exorcisme qui a fait date.

opinion

PAS LA PEINE D'EN RAJOUTER

Chef-d'œuvre traumatisant, quintessence du filmage à l'arraché que Friedkin affectionnait dans les seventies, **L'Exorciste**, on a tendance à l'oublier, appartenait d'abord à son auteur, le romancier/scénariste/producteur William Peter Blatty. Celui-là même qui signa plus tard la réalisation de **L'Exorciste 3** d'après son roman «Legion», afin d'éviter qu'il ne soit coupé comme cela avait été le cas lors de sa collaboration avec Friedkin, ce dernier décidant de raccourcir le film d'une dizaine de minutes jugées essentielles par Blatty. Il aura donc fallu vingt-cinq ans pour que le réalisateur accepte de réintégrer les scènes manquantes, admettant que, finalement, Blatty avait raison et que le film en ressortait nettement supérieur.

En réalité, c'est loin d'être le cas. Ce n'est guère surprenant quand on sait que Friedkin, infligeant par le passé un sort similaire à son magnifique **Sang du Châtiment**, transforma un réquisitoire contre la peine de mort en hymne à la peine capitale. Film d'épouvante terrifiant par sa concision et son réalisme d'une crudité presque documentaire, **L'Exorciste**, en gagnant douze minutes de métrage, a perdu toute sa puissance de suggestion horrifique. Friedkin est allé jusqu'à rajouter des flashes du visage du démon sur les murs et les portes de la maison des McNeill dès le début du film, histoire de bien nous préparer à ce qui va suivre et comme pour beugler : «Eh ! Pas d'inquiétude ! C'est un film d'horreur, pas une comédie dramatique !». C'est dire sa volonté d'amadouer un public moderne qui prend la fuite dès que ce qu'il voit ne correspond pas à une attente ici d'autant plus conditionnée qu'elle est appuyée par le statut de classique du film. Quant à la scène coupée la plus connue, où Regan descend les escaliers en marchant comme une araignée et vomit des flots de sang, elle intervient trop tôt, de façon incongrue, et précipite le film dans un sensationnel qu'il cherche par ailleurs à tout prix à éviter. En outre, elle annihile l'un des aspects les plus flippants du film puisque dès lors, la chambre de Regan n'est plus l'antre du Mal que Friedkin s'évertue pourtant à sacraliser, son occupante l'ayant quittée pour étendre son territoire.

Les autres scènes inédites (visite des McNeil chez le docteur, Karras écoutant la voix de Regan sur son magnéto, échange théologique entre les pères Karras et Merrin entre deux rounds de l'exorcisme), sont redondantes et fracturent le rythme crescendo du film, même si la première a le mérite d'éclairer une réplique prononcée plus tard. Enfin, comme pour apporter au film un échappatoire optimiste dont l'original était dépourvu, le final a été rallongé et modifié, puisqu'on y voit le lieutenant Kinderman et le père Dyer deviser agréablement. Même s'il fait écho à une conversation tenue plus tôt par Karras et Kinderman et rend le personnage du policier encore plus attachant, cet ajout est une négation totale de ce qui précède : le baiser donné par Regan au père Dyer montrait que la petite fille n'avait en fait rien oublié de son expérience, et impliquait que le Mal était toujours à l'affût : s'il avait perdu une bataille, il n'avait pas forcément perdu la guerre.

Cette réédition «améliorée», est donc, d'un point de vue artistique, une erreur. Car si les scènes inédites peuvent être passionnantes à découvrir hors film comme cela avait été le cas sur le DVD, leur réintégration ne s'imposait vraiment pas. Une preuve supplémentaire que Friedkin, en accédant à la demande de Blatty, a trouvé un prétexte idéal pour nous prouver qu'il avait définitivement laissé sa lucidité au vestiaire et qu'il était devenu un mercenaire sans âme. Il y a des films intouchables et **L'Exorciste** en fait partie. Mieux vaut revoir l'original et oublier cette juteuse opération commerciale.

Cédric DELELÉE

***The Exorcist**. USA. 1975. Réal.: William Friedkin. Scén.: William Peter Blatty, d'après son roman. Dir. Phot.: Owen Roizman et Billy Williams. Mus.: Jack Nitzche. Maquillages : Dick Smith. Prod.: William Peter Blatty, David Salven et Noel Marshall pour Warner Bros. Int.: Ellen Burstyn, Linda Blair, Jason Miller, Max Von Sydow, Jack McGowran, Lee. J. Cobb... Dur.: 2 h 11. Dist.: Warner. Sorti le 14 mars 2001.*

L'EXORCISTE

VERSION INTÉGRALE

piste en stéréo six-pistes que nous avons modifiée. **L'Exorciste** était sorti en mono, même pas une petite stéréo, et la bande son était pourtant un élément fondamental. Nous avons donc décidé de refaire cette piste, d'y changer les effets, de ré-enregistrer la musique, d'ajouter de la texture orale, bref de refaire complètement la piste afin que dialogues et effets aient cette présence tout autour du public. A mes yeux, cela valait la peine. Je ne pense pas aux films comme à des toiles qui doivent rester accrochées aux murs d'un musée. Le cinéma est un art vivant, qui a la capacité de transcender les générations pour peu que certains ajustements y soient amenés. Un film appartient à son époque, et pas nécessairement à l'époque qui l'a vu naître. Souvent, il reflète les valeurs de son époque. Or, je crois que **L'Exorciste** reflète des valeurs hors du temps, et qu'ainsi il mérite une nouvelle version.

L'énorme succès serait là pour le prouver. Comment expliquez-vous cela ?

Beaucoup de gens ne l'avaient tout simplement pas vu, et en avaient beaucoup entendu parler. Et rien n'égale une vision sur grand écran, avec un son qui mérite ce nom. Rien ne vous donnera une telle sensation, ni à la télé, ni en vidéo. Il y a certainement plus de gens qui ont vu ce film en vidéo qu'en salles. Pourquoi iraient-ils le revoir en salles ? Le film porte en lui un cachet, un mystère de son cru, quelque chose qui tient au mystère de la foi. A l'époque, il s'agissait plus du fruit défendu. Pour la nouvelle génération, il y a aussi l'envie de découvrir l'expérience de leurs parents.

Le Lieutenant Kinderman (Lee J. Cobb) enquête aux frontières du réel...

Le Père Karras (Jason Miller) : sa foi est mise à rude épreuve...

Vous aviez déjà changé le montage d'un de vos films avec *Le Sang du Châtiment*.

A l'origine, **Le Sang du Châtiment** était un film qui fustigeait la peine de mort. Au moment où il est sorti, j'ai commencé à ressentir que dans certains cas, la peine de mort était une réponse appropriée. Je dis bien dans certains cas. Lorsque la culpabilité était claire, qu'il n'y avait plus aucun doute. Ce changement de perception était directement lié à tous les crimes commis aux Etats-Unis dont je pouvais être témoin, où les auteurs de ces crimes passaient treize ans en prison, à rire de ce système, avant d'en sortir. Je me souviens d'une gamine qui avait, je crois, onze ans. Elle fut violée, ses deux bras furent sectionnés par le violeur, qui l'abandonna dans une décharge, promise à une mort certaine. Elle survécut. Le violeur, un certain Singleton, fut capturé et passa quelques années en prison. Il fut relâché pour bonne conduite. A mon sens, on aurait dû lui retirer la vie. Un tel crime, Dieu seul peut le pardonner. Dieu seul. J'en perds mes mots.

Cette version longue de *L'Exorciste* n'est pas irréprochable. On se serait bien passé de certains ajouts, comme quand Ellen Burstyn entre dans la maison, avec le visage du démon sur le frigo, ou cette scène avec Karras devant la fenêtre. Qu'en pensez-vous ?

Voyez-y des cicatrices sur du beau cuir. Imaginez une belle veste en cuir, avec une griffure. C'est toujours une belle veste. Vous pouvez être gêné par des tas de choses. Moi je suis gêné par des choses dans tous les films que j'ai réalisés, mais j'ai fait de mon mieux. Des gens adorent ces choses qui vous gênent. On m'a donné l'opportunité de changer des choses, de faire comme Bonnard. Il y a une chose bien plus profonde que j'ai modifiée, dont je n'ai parlé à personne et que je vais vous révéler. C'est l'addition la plus essentielle que j'ai pu faire au film : originellement, le film s'ouvrait sur un appel à la prière. Aujourd'hui, cet appel à la prière intervient après deux autres plans d'introduction. J'ai rajouté l'appel à la prière à la fin du film, avant «Tubular Bells». Lorsque le prêtre et le détective s'éloignent, vous pouvez entendre à nouveau quelques mesures de l'appel à la prière musulman. Ceci ferme le cercle. Cet appel à la prière, traduit en anglais, veut dire «Dieu est bon. Dieu est grand». Voilà de quoi traite **L'Exorciste** et dorénavant, ceci est établi dans la bande son. Ceux qui ont vu le film originel et qui pouvaient penser que le Mal était encore bien prégnant ne pourront plus douter que le film leur dit très clairement «Dieu est bon. Dieu est grand». «Allah Ackbar». On me pose des questions sur des plans de démons, ici ou là, qui n'ont aucune importance, mais personne ne revient sur cet appel à la prière, sur le cercle complet dessiné par le film.

Ainsi *L'Exorciste* est-il plus ouvertement pieux qu'à l'origine ?

C'est bien ce que Blatty désirait à l'origine. Un film plus religieux. Quand j'ai fait le montage de la première version, j'ai retiré la plupart des déclarations ouvertement religieuses. A mon sens elles me semblaient inhérentes au film lui-même et je trouvais que le public remettrait lui-même ces éléments en place. Mais nous avons fini par découvrir, et Blatty avant moi, que beaucoup de gens ressentaient à la fin du film un triomphe du mal. Billy Graham, un évangéliste protestant, avait déclaré à l'époque que **L'Exorciste** était un film maléfique. Il avait tort, bien sûr, mais nous ne voulions pas donner des munitions aux personnes pouvant faire ce genre de déclarations. Et si Mr Graham revoyait le film aujourd'hui, je doute qu'il pourrait en arriver à cette conclusion en restant sincère.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

Tous les symptômes de désordres nerveux, ou un cas avéré de possession démoniaque ?

re-possessed

LINDA BLAIR

Enfant star ayant commencé dans le showbiz à 5 ans (pubs, doublages, feuilletons télé...), Linda Blair est choisie à 13 ans par William Friedkin pour interpréter la petite Regan. Jets de bile, pipi sur la moquette, langage ordurier..., rien ne lui sera épargné. L'EXORCISTE, ou le début de la fin pour Linda Blair qui ne parviendra jamais à se débarrasser de l'étiquette «possédée par le démon», allant jusqu'à se parodier aux côtés de Leslie Nielsen dans un EXORCISTE EN FOLIE de sinistre mémoire.

Linda Blair/Regan : une succession d'images traumatisantes...

Linda, pourquoi d'après vous une nouvelle version du film ?

William Peter Blatty pensait que les spectateurs du film avaient à ce point été pris dans l'horreur qu'ils étaient passés à côté de son message, le voyage théologique des personnages. Il y avait travaillé tellement dur lors de la rédaction de sa nouvelle, que bien après la sortie du film, il continuait à évoquer les scènes manquantes dans les interviews. Du coup, *Warner* recevait des appels de fans qui désiraient voir ces séquences inédites.

Cette version est beaucoup plus religieuse.

Je crois que le message spirituel est définitivement bien ancré. Maintenant, tout dépend de la perception du spectateur. Comme le dit Friedkin, ce que vous voyez dans ce film, vous l'emporterez avec vous. Si vous êtes imperméable à ce message, il ne vous apparaîtra tout simplement pas comme un élément important. Mais ce message est bien là. Je pense que chacun a sa préférence pour telle ou telle version. Moi, je préfère celle-ci dans la mesure où elle me paraît plus proche de ce que le film voulait faire passer. La précédente était tellement plus nerveuse, resserrée.

Quel a été votre sentiment lorsqu'on vous a appelée pour assurer la promotion de cette édition ?

Je savais qu'il en serait ainsi depuis longtemps. J'attendais donc que cela se produise. Et j'en suis satisfaite. Les gens ont un immense respect pour le film, et cela se répercute sur moi.

Et quand en est-il de cette partie de votre carrière où vous ne vouliez plus entendre parler de *L'Exorciste* ?

Je me suis aperçue, il y a maintenant de cela plusieurs années, qu'en refusant de parler du film je mettais les gens en colère, qu'il était beaucoup plus facile d'accepter le dialogue. Lorsque des gens me rencontrent, ils ont des souvenirs instantanés de ce qu'ils faisaient, d'où ils étaient, de la personne avec qui ils sortaient lorsqu'ils ont découvert ce film. Je ne peux pas leur refuser ça.

Dans le documentaire de la *BBC* présent sur le DVD, on réalise à quel point le tournage fut éprouvant. Vous n'étiez alors qu'une enfant. Quels souvenirs en gardez-vous ?

Je me souviens de tout. C'était un film très technique, qui nécessitait que chacun fasse preuve d'un grand professionnalisme. Le processus était long et compliqué. Pas le temps de faire la fête. J'allais à l'école et je devais ensuite me faire maquiller, cela chaque jour. Nous avions tellement répété certaines scènes, et elles étaient à ce point précises, qu'il n'y avait pas vraiment de temps de pause, d'explication, d'exploration. A vrai dire, la plupart du temps, nous jouions ces scènes sans savoir ce qu'elles voulaient dire. Nous avons dû attendre de voir le film pour les comprendre enfin. Et là, c'était : Ah, c'est donc ça que nous faisions ?!

En dehors de la complexité des effets spéciaux, la scène de l'hôpital a dû être vraiment éprouvante...

La scène de piqûre, avec le filet de sang qui s'échappe, a rendu nerveux tous les membres de l'équipe, bien que tout se soit très bien passé. Le reste, c'est du jeu de comédien. Le montage, le jeu d'Ellen, et le fait de voir un enfant souffrir, tout cela contribue à créer un stress chez le spectateur, d'autant que la séquence intervient à un moment clé, où tout commence à se dessiner. C'est de la vraie bonne réalisation.

Vous compreniez ce que vous faisiez ?

Non. Il y a tellement de choses dans ce film qui échappent à un enfant, l'aspect religieux pour commencer. J'allais au catéchisme, je parlais du Diable, mais pour moi c'était une créature, et je ne comprenais pas pourquoi on voulait que je joue un monstre. J'aurais préféré alors me retrouver dans une production *Walt Disney*. Mais c'est bien la raison pour laquelle on m'avait engagée, parce que je ressemblais précisément à une petite fille d'une production *Disney*. Ce film a rendu nerveux beaucoup de ses participants, mais ils réalisent maintenant à quelle expérience importante ils ont été mêlés.

Comment mesurez-vous l'impact de *L'Exorciste* sur le cinéma américain ?

Dorénavant, c'est un objet d'études. A mon sens, il n'y a rien que ce film ne puisse vous apprendre d'important sur le cinéma, du point de vue technique, de la réalisation, du jeu, de la lumière, des effets spéciaux, du son, la liste est longue. En tant que simple spectateur ou étudiant en cinéma, vous avez là un des meilleurs films qui soient.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

actualité cinéma sortie le 21 mars

LES MORSURE

transylvanie sur seine

ANTOINE DE CAUNES & LAURENT CHALUMEAU

On ne présente plus Antoine De Caunes, présentateur rapidesque puis clown en chef de NULLE PART AILLEURS, ayant plongé corps et âme dans une carrière de comédien multiforme. Laurent Chalumeau, ex-critique de ROCK N'FOLK, rédigeait, lui, les sketches du zinzin sus-nommé, avant de se voir catapulté scénariste et surprendre son monde avec le phrasé sauvage de l'excellent TOTAL WESTERN. La providence les a réunis à nouveau sur LES MORSURES DE L'AUBE, adaptation du roman de Tonino Benacquista, plongée noctambule et passablement vampirique aux allures de roman noir.

Quand on fait un premier film en France, ça doit pas se passer dans un deux-pièces au Quartier Latin ?

Antoine De Caunes : Ah, ouais ! Le mal-être existentiel ! Moi, c'est un cinéma qui me gave depuis toujours, avec évidemment les exceptions qui confirment la règle. Dans la plupart des cas, c'est pas le cinéma pour lequel je paye 50 balles. Me retrouvant au poste de réalisateur autant faire un film que je paierais pour aller voir, non ? C'est un projet qui est né d'affinités. Dans l'avion qui me ramenait du festival de Yokohama, où on présentait **L'Homme est une Femme comme les Autres**, je rencontre le producteur Patrick Godeau et on s'aperçoit au bout de deux heures que l'on parle de la même chose, qu'on a la même envie de cinéma. Il me tend un script et me dit «Lis ça et dis-moi ce que t'en penses». J'y trouve quelques qualités, de la matière pour démarrer. Pris de court, je dis oui. Après tout, on relèvera les blessés sur le champ de bataille après. Quand j'ai su que Laurent, mon pote et partenaire de *NPA*, travaillait sur le script, j'y ai vu un tel faisceau de bonnes étoiles que c'était carrément la Voie Lactée.

Laurent Chalumeau : Au moins, je ne me suis pas retrouvé sur le projet en bagage accompagné. Godeau avait proposé à Antoine de mettre en scène **Les Morsures de l'Aube** au moment où Richard Grandpierre, l'autre producteur, me proposait d'en rédiger l'adaptation. Ni l'un ni l'autre ne savait que son partenaire faisait la proposition au partenaire de son interlocuteur. Tout ça est compliqué mais très cohérent à l'arrivée, et quand Antoine m'a appelé pour m'annoncer la chose et qu'on s'est rendu compte du machin, on s'est dit que «Ah ! Y'a p'têt quelque chose à faire».

Mais vous vous sentiez les épaules pour un premier long ?

A.D.C : J'ai réalisé des pubs, des courts, en me disant qu'un jour je passerais au long, mais j'ai un vrai complexe, parce que quand on aime Scorsese ou Mankiewicz, on se demande toujours pourquoi on viendrait après eux. Il faut un temps de digestion pour accepter son niveau et se lancer. Quand j'ai dis oui, je savais que c'était un risque, mais en même temps c'est une des seules choses qui me fassent fonctionner

Et vous, Laurent, c'est votre première adaptation ?

L.C.: C'est la première qui se filme. Ce n'est pas si différent du travail de script-doctor. On m'a déjà appelé en pompier sur un film. Y'a un texte qui est là, pas filmable en l'état et il faut essayer de l'amener vers le plateau. Dans le cas des **Morsures**, on a un postulat de base surpuissant, l'histoire du gars qui est pris au piège de son propre mensonge. En revanche, il y avait un contenu anecdotique de la nuit parisienne telle qu'elle était racontée dans le livre, qui avait forcément vieilli dès lors que pour Benacquista c'était un peu un journal de bord. Sa nuit, à laquelle il se voulait le plus fidèle possible, avait quand même dix ans dans la vue, et y'a rien qui vieillit plus vite que la nuit. J'avais le sentiment que le meilleur moyen de pas trahir l'esprit, c'était de pas être scrupuleux dans la lettre. Je savais que je pouvais changer les guirlandes et accrocher, si j'ose dire, mes propres boules.

L'univers du film ne correspond pas à votre image de bouffons télévisuels.

A.D.C.: J'ai fait un film qui, à tort ou à raison, me ressemble, de manière moins superficielle que le gus qui fait le con au fond de la classe. Si on m'avait demandé, il y a deux ans, quel film je voulais réaliser, j'aurais répondu une adaptation du «Maître de Ballantrae» de Stevenson, un bouquin sublissime, une des fondations du roman noir, genre que j'adore

...et genre où excelle le verbe de Laurent Chalumeau...

L.C.: Je jubile quand je me retrouve à travailler sur un film où on distribue des gifles, où on porte le flingue et où on dit des gros mots. Dans le roman, c'était moins gouailleur, ça tirait plus vers le verlan. Mais le verlan, si c'est pas dans le contexte, par les gens qui le parlent naturellement, ça écorche l'oreille. De la même façon qu'on a essayé de styliser la nuit, avec, on l'espère, une chance qu'elle soit valide dans dix ans quand ça passera sur *TF1*, on a eu recours à la langue dite «populaire parisienne», qui a fait ses preuves et n'est toujours pas démodée. C'est parfois une telle douleur que d'organiser coups de théâtre et péripéties, de faire passer les plats, que quand tu te retrouves à faire une pause stylisée qui va être reprise par des seconds rôles hauts en couleur, tu es dédommagé de tout l'effort. Je n'ai peut-être pas été assez bridé. J'écris généreusement et j'avais oublié que c'était Antoine qui allait mettre en scène. Moi déjà, je saupoudre de sucre, lui ne demande pas mieux après que de rajouter un peu de cacao. Et si en plus c'est José Garcia qui joue la scène, lui, il arrive carrément avec sa bombe de crème chantilly. Alors forcément, c'est pas un film pour diabétiques ! Je ne sais pas ce que les arbitres de l'élégance en penseront mais je ne serais pas étonné de voir des critiques froncer les narines. C'est de la cuisine bourgeoise, du cinéma à l'ancienne, des acteurs qui disent leur texte et qui sont filmés pendant qu'ils le disent. Faut être client. Moi, je le suis.

Vous vous êtes fait conseiller par d'autres réalisateurs ?

Antoine (Guillaume Canet), un parasite de la nuit qui va découvrir qu'il y a pire que lui...

DE L'AUBE

Etienne (Gérard Lanvin), le meilleur ami et le plus grand soutien d'Antoine.

A.D.C.: Honnêtement non. J'ai un peu parlé de la scène de fin avec Jacques Audiard, car j'avais pas le temps nécessaire pour la tourner comme je l'entendais. Et une fois que t'es dans ton découpage, t'as pas la distance pour savoir forcément quoi garder. Par contre, j'ai travaillé en profondeur avec Pierre Aïm bien avant le tournage. La lumière du film était capitale, pour faire le lien entre les trois humeurs, la comédie noire, la trame policière et la toile de fond fantastique. Je voulais que ce soit un film froid, de nuit, qui va vers le monochromatisme. On a coupé toutes les teintes vives, scintillantes. J'ai expliqué à mon cadreur, Berto, que je ne voulais pas commencer bêtement mes scènes avec un master shot. Je voulais avancer dans la scène, être près de mes personnages, même si, paradoxalement, j'ai choisi le format scope. Enfin, j'ai fait un pré-découpage. J'ai storyboardé tout le film de A à Z. J'ai travaillé sur des plans de masse, des plans verticaux où tu repères tes axes de caméra, les mouvements, et puis je suis arrivé sur le plateau et j'ai tout foutu à la poubelle. Mais quand un problème se posait, étant donné la préparation avec Aïm et Berto, on arrivait à le résoudre très vite.

L'élément fantastique n'est pas explicite.

A.D.C.: Je ne me sens pas à l'aise avec le genre fantastique. Souvent, j'y crois pas. Ce que j'aime, c'est quand le réel se déglingue, à la manière des Malick ou des Polanski. J'aimais bien l'idée qu'on sorte de la salle sans savoir si on avait eu affaire à un vrai vampire ou à un mec qui se la raconte. J'ai eu peur d'aller plus loin et que ça nuise à l'équilibre du film. On est quand même sur le fil.

L.C.: Le folklore vampirique était plus appuyé dans le roman. Le personnage buvait des Bloody Mary, avait des histoires avec la lumière, des trucs comme ça. Moi, ça m'emmerde profondément. J'ai jamais réussi à voir un film de vampire jusqu'au bout. J'aime pas ça. Du coup, j'avais même essayé, entre la 3ème version et demie et la 4ème un quart, de voir si je pouvais pas m'en débarrasser. Et en fait non. Les vampires ont quand même leur vertu. Si autant de gens aiment ça, c'est que c'est un bel instrument et un symbole fort. J'avais pas non plus envie de m'en moquer, et je les ai manipulés avec les pincettes les plus longues possible. A l'arrivée, je crois qu'on a évité de sombrer dans les ornières et de se payer des écueils. Volonté d'esquive et d'esquisse ? Oui, pour les mauvaises raisons, scandaleuses j'imagine aux yeux des lecteurs de *Mad Movies*. Mais en esquivant et en esquissant, on a évité des sacrilèges et de mettre les pieds dans la merde avec des gros sabots.

Violaine (Asia Argento), l'inquiétante sœur du mystérieux Jordan

Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**

AUX FRONTIÈRES DU GENRE

On se doutait confusément que la bande de zouaves de *Nulle Part Ailleurs* (De Caunes, Garcia, Chalumeau, entre autres) n'était pas vraiment sevrée de la préciosité qui caractérise le cinéma français dit de bon goût. Entre les références multiples à la sous-culture et les parodies scorsesiennes, on sentait poindre un désir de cinéma qui n'irait pas forcément dans le sens de leurs aînés. Cette incursion subite dans le film noir à toile de fond semi-fantastique étonne par son immédiateté (c'est le premier long d'Antoine De Caunes) mais ne choquera que les moins perspicaces de leurs anciens téléspectateurs.
Inspiré du roman homonyme de Tonino Benacquista, à travers lequel l'auteur réglait ses comptes avec sa propre vie noctambule, **Les Morsures de l'Aube** suit les traces d'Antoine (Guillaume Canet), un parasite mondain dénué de toute vie privée, dormant le jour dans une piscine aux allures de sarcophage clinique, et se nourrissant la nuit exclusivement de petits fours, bref une vraie petite goule de la vie moderne. En cherchant à s'incruster dans une soirée pour le moins sélect, il se fait passer pour un ami du légendaire Jordan (Orazion Massaro), le fameux prince de la nuit qui écume avec sa sœur Violaine (la scarlet diva Asia Argento) la nuit parisienne. Too bad ! Convoqué par le très riche et très persuasif Von Bulow (Jean-Marie Winling, un néo-Van Hesling plutôt convaincant), Antoine va devoir retrouver la trace de ce fameux Jordan qu'il prétend connaître. Début d'une série d'engluades poisseuses où la gouaille qui lui permettait jusque là de survivre va s'avérer une arme à double tranchant.

Avec son postulat franc, ouvert à de multiples variations, et son cortège de créatures de la nuit vivant leur branchitude comme une damnation, **Les Morsures...** rappelle de manière tout à fait fortuite le jeu *Vampire, the Masquerade*, qui fit les beaux jours des rôlistes gothiques des années 80, et annonçait la totale refonte du mythe vampirique qui allait s'opérer à travers la pièce maîtresse de Kathryn Bigelow, **Aux Frontières de l'Aube**. L'étrange similitude de son titre aidant, on attendait des **Morsures de l'Aube** qu'il pousse un peu plus avant cette exploration. Mais De Caunes et Chalumeau, manifestement peu à l'aise avec un genre qui nécessite le grossissement des traits, préfèrent rendre hommage à leur passion commune pour le roman noir et ses variations plus littéraires que picturales. Va pour l'écrit, quand le dialoguiste Chalumeau, déjà sérieusement rôdé, nous offre quelque freestyle verbal de son crû, et que de spectaculaires seconds rôles se chargent de donner vie au texte (James Arch et Saïd Amadis en tête). Mais les efforts réels de De Caunes pour donner corps à l'exécution scénique se heurtent, au choix, à sa timidité ou à sa prudence, sa caméra refusant de jouer les dictateurs face à un tel casting de grandes gueules. Ainsi, malgré son cinémascope, ses partis-pris chromatiques et sa recherche d'un découpage «utile», le film n'évite pas la réserve et le professionnalisme télévisuel. Rien de bien grave, on vous rassure, mais pas de quoi hurler victoire. Pas encore. Considérons ces hésitations à la lumière d'un premier essai et notons l'encourageante note d'intention du réalisateur. Lui et quelques autres nous ont offert en moins d'une année plus de raisons de se déplacer en salles que 30 ans de cinéma de «bon goût». C'est toujours ça de gagné, non ?

Rafik DJOUMI

France. 2000. Réal.: Antoine De Caunes. Scén.: Laurent Chalumeau, d'après le roman de Tonino Benacquista. Dir. Phot.: Pierre Aïm. Prod.: Patrick Gaudeau, Richard Grandpierre et Françoise Galfré pour Alicéléo/France 2 Cinéma/Le Studio Canal +. Int.: Guillaume Canet, Gérard Lanvin, Asia Argento, Gilbert Melki, José Garcia, Vincent Perez, Jean-Marie Winling, Orazio Massaro, James Arch... Dur.: 1 h 35. Dist.: Bac Films. Sortie le 21 mars 2001.

actualité cinéma sortie le 11 avril

RING

l'assassin sonne toujours deux fois

HIDEO NAKATA

Né en 1961 dans la préfecture d'Okayama, Hideo Nakata étudie à l'université de Tokyo pour devenir ingénieur ou journaliste. Mais après plusieurs petits boulots sur des plateaux de tournage, le virus du septième art le contamine. Il décide d'épouser sa nouvelle passion, et s'inscrit dans une célèbre école de cinéma à caractère non didactique. Parvenu au terme des études proposées par son séminaire, il choisit d'intégrer la NIKKATSU, la major ayant initié et produit (de 1971 à 1988) les fameux romans pornos. Suivant le parcours classique du metteur en scène nippon, Hideo Nakata passe plusieurs années au purgatoire des assistants, avant de tisser ses premières bandes à la télévision (trois courts métrages pour la série de docu-fiction VÉRITABLES HISTOIRES D'HORREUR), où il rencontre son frère d'arme, le scénariste Hiroshi Takahashi. Ensuite, après un voyage en Angleterre, il met en scène deux bluettes érotiques destinées au marché des direct-to-video. Enfin, en 1996, le producteur Takenori Sento lui donne vraiment sa chance avec THE GHOST ACTRESS...

En 1996, *The Ghost Actress* était thématiquement très proche de «Ring», le roman écrit par Koji Suzuki ?

On me fait souvent cette réflexion. Pourtant, à l'époque, je ne connaissais pas son livre. On m'a collé l'étiquette de réalisateur de films d'horreur un peu par hasard. En fait, ma préférence va aux mélodrames et aux comédies romantiques. Mais, au début de ma carrière, j'ai travaillé dans des domaines radicalement différents : l'érotisme et l'épouvante. Aussi, je me suis construit une culture cinématographique fantastique sur le tard. J'ai ainsi visionné énormément de Kaidan Eiga *(films de fantômes)*. Puis, sur les conseils de Hiroshi Takahashi et de Kiyoshi Kurosawa (**Cure**), j'ai redécouvert les œuvres de Carl Dreyer, de Robert Wise, de Cronenberg... Au moment de l'écriture du scénario de **Ring**, je regardais au moins trois longs métrages fantastiques par jour. Pour en revenir aux similitudes entre **Ring** et **The Ghost Actress** *(Dans ce dernier, un réalisateur voit apparaître des plans parasites dans son film, et le fantôme qui hante sa bande finit par le tuer, NDLR)*, je pense qu'elles sont la conséquence de mon attrait pour les récits où des images viennent en parasiter d'autres. Ma fascination pour les univers ambivalents a d'ailleurs intrigué Takenori Sento qui, après m'avoir fait confiance pour **The Ghost Actress**, m'a proposé de réaliser l'adaptation cinématographique de «Ring». C'est donc en partie à cause de lui que j'ai dirigé deux films très similaires !

Vous avez été en concurrence avec Kiyoshi Kurosawa pour le poste de réalisateur de *Ring* ?

Reiko Asakawa (Nanako Matsuhima), une journaliste enquêtant sur un film maudit.

En fait, Kiyoshi et Hiroshi étaient camarades de chambre à la faculté. Dès la sortie du roman de Koji Suzuki, ils ont eu envie de faire un film possédant le même esprit. Kiyoshi a même tourné un court métrage s'inspirant de l'œuvre de Suzuki. Cependant, nous n'avons pas été en concurrence, au contraire. En fait, j'ai même demandé à Kiyoshi des conseils pour mettre en scène les huit tableaux imprimés sur la pellicule de notre cassette vidéo maudite. D'abord, il m'a suggéré de vieillir les images, comme dans un ancien documentaire. Puis, il m'a soufflé de conférer aux personnages une apparence ordinaire, mais une gestuelle anormale. Pour y parvenir, même si je n'aime pas trop travailler à partir d'un story-board, j'en ai conçu un, qui m'a inspiré pour utiliser le principe du rétro-mouvement *(les acteurs effectuent des gestes à l'envers et Hideo Nakata les monte en inversant le sens de la pellicule, NDLR)*. Enfin, dans la première version du scénario, il y avait plusieurs références à l'Enfer, qu'évoquait fréquemment le personnage joué par Hiroyuki Sanada. Comme ces séquences ont été éliminées dans mon film, Kiyoshi les a utilisées dans son films suivant, **Ko-Rei**.

Je crois que des événements étranges sont survenus sur le plateau pendant le tournage de *Ring* ?

C'est vrai. Pourtant, avec ma formation scientifique, je ne suis pas enclin à croire aux anecdotes surnaturelles. Cependant, tandis que nous terminions une scène au bord de l'océan, je suis contraint d'avouer que toute l'équipe a distinctement perçu une voix féminine. Pourtant, la plage et l'océan étaient totalement déserts. Ensuite, à proximité d'une grotte, ce sont les râles d'un homme qui ont été entendus. Certains techniciens juraient que les cris répondaient aux murmures de la femme. Or, une fois encore, il n'y avait personne.

L'adaptation du roman de Suzuki vous a-t-elle posé des problèmes ?

Sadako, le terrifiant fantôme évadé de la cassette vidéo meurtrière...

Pas vraiment, car Suzuki nous a laissé une totale liberté, à Hiroshi et à moi. Par rapport au roman et au téléfilm, le changement majeur fut de projeter une femme, et non un homme, dans le rôle principal. Comme Koji Suzuki trouvait notre approche intéressante, il nous encourageait à multiplier les digressions. Ainsi, nous nous sommes inspirés d'œuvres cinématographiques classiques, comme les films muets d'avant-garde de Bunuel. De plus, le répertoire japonais et les mangas, nous ont également beaucoup influencés. L'iconographie des Shojos mangas *(bandes dessinées japonaises pour filles, NDLR)*

Sadako, un fantôme dont l'histoire sera progressivement révélée dans ***Ring 2*** *et* ***Ring 0****.*

d'épouvante m'a en effet semblé appropriée pour adapter «Ring» sur grand écran. Cette esthétique nous a permis de moderniser le genre Kaiden Eiga en lui donnant un aspect immédiatement accessible pour le public de la nouvelle génération.

Vous pensez que ce mélange explique le succès international de la franchise *Ring* ?

On me parle souvent de l'universalité du message véhiculé par **Ring**. J'en suis toujours surpris. Personnellement, je désirais simplement réaliser un film satisfaisant pour le public nippon. La culture japonaise traditionnelle foisonne d'histoires de fantômes, qui ont très souvent séduit les cinéastes. Le public est très réceptif à ce genre de films. D'autre part, lors des dernières années, il y a eu une série de crimes bizarres et inexpliqués à Tokyo. Cette vague de meurtres fit la une des tabloïds et généra un flot important de légendes urbaines. Celles-ci contribuèrent à renforcer l'intérêt du public, féminin notamment, pour **Ring** et ses clônes. En plus, l'explosion de la bulle économique et le début de la récession en Asie ont engendré de nouvelles peurs, tout en excitant les jeunes gens qui sont en permanence à la recherche de nouveaux plaisirs et de stimulations. Je crois que ce contexte a favorisé l'identification des spectateurs avec les héros du film. En fait, **Ring** n'est rien d'autre qu'un métrage d'horreur sociale travesti pour faire vraiment peur. Je n'aime pas que l'on fasse le lien entre le succès du film et l'angoisse étreignant la société japonaise. Cependant, je crois que cette anxiété a fasciné le public du monde entier, car les problèmes de la jeunesse sont identiques dans tous les pays industrialisés. De plus, je dois confesser que **Le Voyeur** et **Videodrome** m'ont influencé. Or, comme il s'agit de chefs-d'œuvre occidentaux, l'apport de ces films à **Ring** a dû accentuer l'aspect universel de ma bande.

Propos recueillis par **Bertrand ROUGIER**

AMER BÉTON

Une nuit, deux lycéennes dupent leur ennui en se racontant une banale légende urbaine. Dans leurs fantasmes, il est question d'une cassette vidéo dont la vision déclencherait, sept jours exactement après sa diffusion, la mort de ses infortunés spectateurs. Malheureusement pour les deux demoiselles, la rumeur est bien fondée... Suite au décès de sa camarade, l'autre jeune fille, traumatisée, tombe en catalepsie. Reiko Asakawa, une proche amie de la famille doublée d'une journaliste dévorée par l'ambition, part alors en quête d'un scoop. Menant, une existence médiocre de femme divorcée, de mère indigne et d'obscur gratte-papier, elle devra abandonner sa carapace d'égoïsme pour sauver sa vie et celle de son petit garçon, lui aussi victime de la terrible malédiction...
Captivante variation sur le thème du pouvoir des faux-semblants et des images enregistrées, **Ring** s'inscrit sur la liste des longs métrages supportant conjointement les épithètes de chef-d'œuvre et de film d'épouvante. Exsangue d'effets spéciaux, d'humour, de violence, d'hémoglobine et même d'adolescents pré-pubères, **Ring**, comme sa genèse l'illustre (voir *M.M.* n°129), ne doit pas être confondu avec **Le Projet Blair Witch**, encore moins avec **Scream**. S'il est certain que le succès de la trilogie de Wes Craven contribua à motiver des producteurs pour financer et exporter l'adaptation du roman de Koji Suzuki, il faut reconnaître que **Ring** est fascinant partout où son sosie yankee s'avère décevant (et réciproquement, mais on préfère le sens emprunté par Nakata).

Puceau de l'horreur ayant usé ses fonds de culotte à l'école du soft-porn et de la comédie, Hideo Nakata adopte instinctivement une approche documentaire plus que potache. Dans **Ring**, il rend hommage au **Voyeur** (Michael Powell), aux **Innocents** (Jack Clayton), au **Chien Andalou** (Luis Bunuel) et, évidemment, à **Videodrome** (Cronenberg). Au lieu de les abîmer, il préfère opérer la synthèse des vertiges et des malaises existentiels pour créer une impressionnante gradation dans l'effroi. Contrairement à Koji Suzuki, il choisit une femme adulte pour dénouer les intrigues de son récit. Se faisant, à partir de ce point de vue original, il développe une brillante réflexion sur l'avenir des communautés urbaines, que la technologie et les cultures de la publicité, de l'imminence, du vraisemblable, tentent de pirater.
D'autre part, en insérant des angoisses crédibles et contemporaines dans le schéma traditionnel du Kaidan Eiga, Nakata invente des combinaisons neuves et séduisantes liant logique et imagination, mysticité et calcul mathématique, psychologie de l'exception et ingénierie sociale. Fan de mangas, Nakata a su reproduire l'efficacité et l'immédiate jouissance procurées par leurs trames, renouant ainsi avec de vraies notions de découpage et une conception primale de la peur. Ayant offert à **Ring** beaucoup plus (énergie, talent, désespoir aussi) que le million de dollars investi, l'artiste a mis en scène un film sur les lésions de l'existence qui réclament vengeance. Sobre, intelligent, terrifiant !

Bertrand ROUGIER

Ringu. *Japon. 1998. Réal.: Hideo Nakata. Scén.: Hiroshi Takahashi d'après le roman de Koji Suzuki. Dir. phot.: Junichiro Hayashi. Mus.: Kenji Kawai. Prod.: Shinya Kawai, Taka Ichise et Takenori Sento pour Omega Project/Ace Pictures. Int.: Nanako Matsushima, Miki Nakatani, Hiroyuki Sanada, Yuko Takeuchi, Hitomi Sato... Dur.: 1 h 36. Dist.: Haut et Court. Sortie le 11 avril 2001.*

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Si la vidéo suit normalement le rythme des sorties en salles, les titres inédits dont nous traitons de manière exclusive dans cette rubrique tendent de plus en plus à venir de la télévision (américaine, bien entendu). Alors qu'on pensait, suite au regroupement des circuits salles, bénéficier à la vidéo d'un «second marché» pour découvrir des titres indépendants, les grands networks font le forcing et placent leurs produits, pour la plupart imités des grands succès du moment. A l'heure où UNCUT MOVIES nous fait découvrir des raretés au compte-gouttes, mais où nous perdons HAXAN FILMS et d'autres petites firmes récemment noyées dans la masse, la solution viendra-t-elle du DVD, de préférence en zone 1 ? Dans le genre constat d'échec, ça se pose un peu là.

***Le Commando de la Peur* : des Aliens qui ont trop vu *Predator* !**

LE COMMANDO DE LA PEUR

Ce téléfilm au confortable budget tente l'amalgame hasardeux entre **Roswell**, **Alien** et **Predator** avec une vitalité stupéfiante, sur un point de départ quant à lui tout à fait original. Au début des années soixante, apprenons-nous, le Président Kennedy commandait le projet d'une base en Centre Afrique, afin de lancer des messages dans l'univers, accueillir les éventuels visiteurs extraterrestres, et ainsi partager nos savoirs réciproques. Sur cette base, appelée Rubicon et élaborée dans le plus grand secret, débarqua vingt ans plus tard un vaisseau spatial, mais les contacts se soldèrent à cette époque par un carnage, et les travaux, bien qu'officiellement suspendus, se poursuivirent sous les ordres du général Pembroke, un ambitieux pressé d'acquérir à son compte la technologie guerrière des Aliens, équipés en effet de gigantesques trombons et d'un uniforme auto-propulseur. A l'heure où nous prenons l'antenne, une première patrouille a succombé près de Rubicon, quand Pembroke expédie un commando chargé de nettoyer le secteur et déconnecter en même temps une arme nucléaire enclenchée dans la panique.

A l'inverse de ces produits préparés vite fait sur le gaz pour imiter autrefois **Predator**, **Le Commando de la Peur** se distingue par l'épaisseur de ses personnages et le suspense diffusé jusqu'à la révélation finale de l'identité des véritables adversaires. Le commando, mené par un baroudeur repenti, mais soucieux de retrouver son frère parti avec la première équipe, traverse une jungle inhospitalière où de gigantesques créatures, tenant à la fois de la pieuvre, de la limace et de l'insecte, les attaquent afin d'aspirer leurs fluides vitaux pour ensuite les abandonner à l'état quasiment momifié.

Ian Gilmour, venu à la télévision par les séries fantastiques (***Le Monde Perdu***, ***Flipper***, ***Beastmaster***), se permet même une séquence hommage au fameux **King Kong**, quand le groupe traverse un ravin sur un tronc d'arbre renversé et subit l'agression des bestioles lançant leurs tentacules pour tenter d'agripper les proies humaines en équilibre instable. Ça flingue à tout va, les effets spéciaux assurent derrière, et Marjean Holden (**Crusade**, **Le Strip-tease de la Mort**, **Philadelphia Experiment 2**) compose avec conviction le solide personnage d'une guerrière athlétique, fait assez rare dans ce genre de productions facilement misogynes. Encore une question de parité, sûrement !

Code Red : The Rubicon Conspiracy. USA. 2000. Réal.: Ian Gilmour. Int.: Brian McNamara, Marjean Holden, Callan Mulvey, Brett Tucker, Jeremy Callaghan... Dist..: Paramount Vidéo. Actuellement à la location.

FILLES DE SATAN

Filles de Satan cherche à imiter **Dangereuse Alliance**, serait-on tenté de croire, s'il ne s'agissait en fait du remake appliqué d'un téléfilm datant de 1973, également nommé **Satan's School for Girls** (sorti en vidéo sous le titre **Le Labyrinthe**), et déjà inspiré du roman homonyme d'Arthur A. Ross, avec la même Kate Jackson. Après le suicide suspect d'une jeune fille à l'Université de Fallbridge, sa sœur Beth (la Shannen Doherty de ***Beverly Hills***, ***21 Jump Street***, et récemment ***Charmed***), se fait passer pour étudiante sous une fausse identité afin de mener sa propre enquête. Elle soupçonne aussitôt une mystérieuse confrérie, appelée «les Cinq», de se livrer à des pratiques démoniaques et pactiser avec le diable en échange de divers pouvoirs et d'une future réussite sociale, ceci sous la haute bienveillance de la directrice du collège (Kate Jackson, qui jouait à l'origine le rôle de Roberta, l'amie de l'héroïne). Christopher Leitch, réalisateur de séries, et signataire des décevants **Teen Wolf Too** et **Je t'ai trop Attendue**, installe là une atmosphère inquiétante où il s'agit de deviner qui, parmi les nouvelles amies de Beth, fait partie de la satanique confrérie, sachant que chacune d'entre elles peut dissimuler l'identité d'une coupable. Evidemment c'est assez mode, et on sent fort bien l'influence de ***Charmed***, **Dangereuse Alliance**, mais mieux encore ***Buffy contre les Vampires***, avec des séquences prémonitoires montrant des bacchanales censément orgiaques, mais finalement assez prudes compte-tenu de la cible visée dans ce genre de téléfilm s'adressant avant tout au grand public. Signe des temps, les effets spéciaux de maquillage laissent la place aux images numériques à grand renfort de rayons lumineux, d'explosions, de substitutions de personnages et de quelques transformations d'humains en animaux, car ici les apprenties-sorcières peuvent à volonté se transformer en loups ou bien encore en corbeaux à la poursuite de leurs victimes. Correctement filmé, mais hélas sans grand intérêt dans la mesure où le sujet donne l'impression d'avoir déjà été traité cent fois. Mais quel besoin le diable a-t-il de vouloir s'emparer d'un monde aussi déprimant tel que nous le décrit sans cesse le cinéma américain, on n'arrête pas de se le demander...

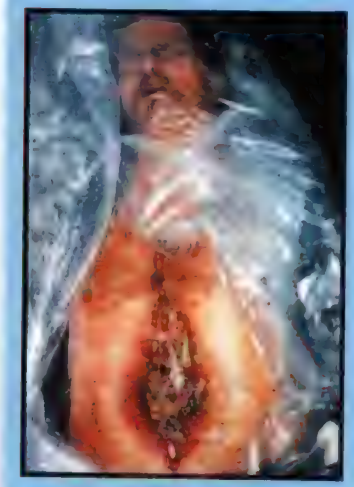
Hmmm, les fifilles de Satan...

Shannen Doherty mène l'enquête à l'Université de Fallbridge.

Satan's School for Girls. USA. 2000. Réal.: Cristopher Leitch. Int.: Shannen Doherty, Julie Benz, Daniel Cosgrove, Richard Joseph Paul... Dist.: Paramount Vidéo. Actuellement à la location.

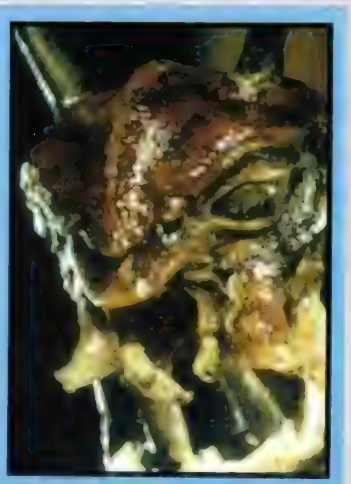
ECLOSION

«*L'horreur à son paroxysme*», prévient tout de suite la jaquette, ce qui est peut-être un peu exagéré dans le cas de ce téléfilm budgété à quatre millions de dollars et soucieux de ne pas trop choquer son public lambda. Le script fonctionne d'ailleurs sur le registre le plus classique. Le Dr. Ben Cahill (Thomas Calabro, tout droit sorti de *Melrose Place*, quand même) n'a plus le cœur à l'ouvrage en salle de chirurgie. Encore traumatisé par l'abandon de sa femme, et luttant depuis contre l'alcoolisme, il tremble si fort du scalpel que ses patients affolés se seraient déjà bien vite enfuis s'ils n'étaient pas en l'occurrence solidement endormis pour l'opération. Forcé de prendre quelques mois de vacances, voire plus si affinités, le praticien s'exile dans sa maison d'une petite île du Maine, où les habitants, tendance «rednecks», lui réservent un accueil franchement hostile. Une série de décès survenue sur l'île ne vont pas arranger les choses, d'autant qu'on le soupçonne de l'un d'eux, malgré de curieuses traces de piqûres d'insectes sur le corps des victimes. Bientôt, le toubib découvre la menace : une invasion de cafards géants pondant leurs œufs dans le corps des humains et capables de mutations évolutives au fil des générations. Et, comme les scénaristes connaissent leurs classiques, l'élimination finale de la colonie laissera une créature survivante, prête à pondre et investir le continent tout proche.



L'attente d'un heureux événement...

Dans la mesure où seul le genre de l'animal fait la différence dans ces scripts dont on nous sature ces derniers temps, les auteurs l'imaginent le plus répugnant possible, rampant dans les coins, investissant les frigidaires, dégageant une gelée rosâtre dès qu'on l'écrase et grouillant dans l'estomac de leurs victimes humaines avant d'en ressortir par la bouche. Si les effets spéciaux ne mobilisent pas l'essentiel du métrage, ils sont pour le moins fort efficaces. «*Nos vrais cafards se réduisaient à 600 individus, dont 200 seulement étaient bons comédiens*» reconnaît leur entraîneur. Brad McDonald, un spécialiste ayant travaillé sur les séries ***X-Files***, ***Poltergeist***, ***Highlander*** et ***Millennium***. Tandis que son confrère Toby Lindala l'assiste à multiplier le nombre des insectes grâce à de faux spécimens qu'on prendrait volontiers pour les vrais. De belles bêtes d'une quinzaine de centimètres, pourvues de crochets, réparties en deux espèces, le cafard malgache et le cafard brésilien, ce dernier hélas trop souvent brocardé en raison de ses mœurs spéciales, comme chacun sait ! Auteur jusqu'ici de courts métrages (dont un **Larger than Life** avec, déjà, une araignée géante), le Néo-Zélandais Ellory Elkayem vient de signer avec *Warner* et *Centropolis Films*, la boîte de Dean Devlin et Roland Emmerich, pour un certain **Arach Attack**. Encore une histoire de bestioles envahisseuses (gigantesques, cette fois) avec plein de poils aux pattes, sur un budget de dix fois supérieur à ce **They Nest** on ne peut plus standard.



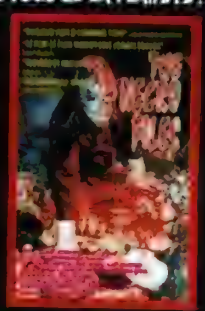
Blatte à part, ça c'est du cafard !

They Nest. *USA. 2000. Réal.: Ellory Elkayem. Int.: Thomas Calabro, Kristen Dalton, Dean Stockwell, John Savage, Shaina Unger... Dist..: Club TF1 Vidéo. Actuellement à la location.*

UNCUT MOVIES

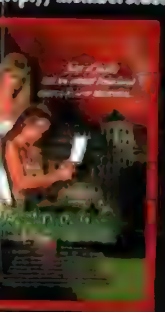
présente

5 FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



SITE INTERNET

http://members.aol.com/UNCUTMOVIES



"TROMA, la société de production la plus déjantée du monde a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime, DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !"

"BACK FROM THE DEAD est le film gore le plus délirant que l'on ait vu depuis BAD TASTE et BRAIN DEAD. Une œuvre de pure folie à ne manquer sous aucun prétexte... à condition d'avoir l'estomac bien accroché !"

"Un spectacle strictement réservé aux amateurs de hard-gore. A voir avec un sac à vomi à portée de main."
- Ciné Live

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

❑ PSYCHO SISTERS ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX ❑ THE NECRO FILES
❑ PREMUTOS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED ❑ BACK FROM THE DEAD

Ci-joint mon règlement de _____ FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Pour l'étranger, mandat cash international uniquement. Tous nos titres sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 15 jours en colissimo suivi.

Forces du Mal :
Kimberley Davies, du côté des «forces du Bien».

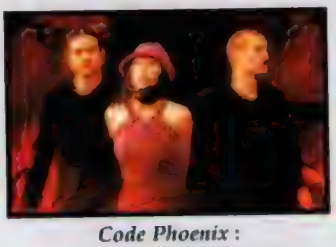
FORCES DU MAL

À l'heure où les images de synthèse progressent à fond la caisse, mêmes d'obscurs téléfilms peuvent reproduire leur petit «**Matrix**» et la magie virtuelle devient à la portée de tous. Est-ce la sortie du **Simon le Magicien** de Ben Hopkins, ou encore le **Simon Magus** d'Ilkido Enyedi, deux productions tournées l'année précédente, qui inspirent ce **By Magic** ? Toujours est-il que l'on retrouve ce bon sorcier de Simon, veillant depuis des siècles sur une pauvre destinée humaine toujours prête à succomber au mal, comme chacun sait. En face, un groupe de sorciers, méchants pour leur part, qui rêvent ni plus ni moins de «s'accaparer toutes les âmes de la Terre». Pour les affronter, à chaque millénaire, les forces du bien doivent rechercher «l'élu», un chef magicien sans qui le monde connaîtrait durant mille ans le règne d'un pouvoir maléfique (imaginez le RPR au pouvoir pour mille ans, par exemple, oui ça fait pas mal peur, hein ?). En clair, c'est le «**Mortal Kombat**», et plus manichéen tu meurs...
By Magic mélange un peu les genres, passant de l'action pure, avec des bagarres au montage ultra-speed, genre un plan à la seconde, et effets de stroboscopie à la **Matrix** (mort de rire, quand les mêmes effets accompagnent ultérieurement une scène de sexe !), aux démonstrations de magie, avec rayons lumineux, traversée des murs, apparitions/disparitions et lentilles rouges devant les yeux pour signifier la force et l'immanence des pouvoirs surnaturels. Puis, nous passons à **L'Empire Contre-attaque**, avec le vieux maître chargé de former l'élève appelé à le remplacer (en l'occurrence le Charlie O'Connell de **Sexe Intentions**). Là encore, il y est question de force et de foi, dans cet enseignement à la Jedi, où chacun trouve la réponse à ses questions d'abord dans son esprit, et ensuite dans sa confiance envers les forces du bien. La seule originalité d'un tel propos reste la matérialisation du bien et du mal rapportée à l'époque contemporaine. Le mal montré sous la forme d'un pasteur livrant ses ouailles au trafic de drogue et tourmenté par cette vilaine action, le pouvoir suprême symbolisé par une beauté brune maniant son portable à bord d'une décapotable rouge lancée à pleine vitesse. On a décidément les fantasmes qu'on peut, et certains manquent visiblement d'ambitions.
Attention toutefois à ne pas se tromper de «**Forces du Mal**», puisqu'il existe déjà trois films sortis à la vidéo sous ce même titre. Celui d'Ernesto Gastaldi (**Notturno con Grida**), de Guy Magar (**Retribution**), et encore celui de Paul Wendkos (**Good Against Evil**). Bonne pioche !

By Magic, ou ***Death by Magic***, ou ***The Magicians***. *USA. 2000. Réal.: Lorraine Senna. Int.: Charlie O'Connell, Peter Firth, Marin Mimica, Kimberley Davies, Gabrielle Fitzpatrick, Nicholas Bell... Dist.: Paramount Vidéo. Actuellement à la location.*

CODE PHOENIX

Dans un futur proche, et face à une montée inquiétante de la délinquance, la sécurité des villes repose désormais entre les mains de Marshals touchant une prime à chaque arrestation. Le retour au Vieil Ouest, en quelque sorte, sauf que l'avis de recherche s'affiche désormais sur un mini micro portable, avec, instantanément, le montant de la somme offerte variant selon la dangerosité de l'individu. Pour Averell, par exemple, le moins recherché des frères Dalton, cela pouvait descendre jusqu'à la remise d'un splendide objet d'art en plâtre.
C'est ainsi que Jake Hawkins (Jeffrey Meek) se retrouve sur la piste de la belle Lucy Chang (Jeanne Chinn, vue dans la série ***Conan***, **Lethal Weapon 4**, **Impact Zone** et qui assure un double — et trouble ! — rôle dans **Shopping for Fangs**). Au cours d'une traque implacable, car les autorités offrent un million de dollars pour sa capture, Jake découvre pourtant la conspiration qui tente de réduire la jeune femme au silence. Lucy Chang, agent spécial de la police de Hong Kong, suit en fait la trace d'un virus de synthèse capable de rajeunir la population à la manière d'une nouvelle drogue dont il faudra augmenter les doses, risquant à brève échéance de bouleverser l'ordre naturel de l'évolution et de précipiter l'humanité à sa perte.
Freilich, un vétéran de la série télé (***Hulk***, ***Galactica***, ***Falcon Crest***, ***Les Cauchemars de Freddy***), joue l'efficacité, travaille sur l'image et l'effet sonore afin de crédibiliser la grande fureur d'un monde moderne livré à ses excès technologiques (le port d'un chapeau évite par exemple la lecture du code-barre inscrit sur chaque individu par des caméras-satellites survolant la cité. L'horreur !). On découvre ainsi les grenades sonores, le bâton endormeur, l'usurpation de visage avant d'aller draguer sur le Net, la léthargie légale pour économiser les frais d'emprisonnement, les danses nouvelles (à vous faire regretter la Lambada !), et pas mal d'autres aberrations existentielles dont on sent déjà poindre les prémices autour de nous. Heureusement, le rédacteur du texte de promo garde le moral : «*Un film 100 % action, riche en combats musclés, cascades et gadgets futuristes : le tout filmé de façon très réussie. Entre jeunes acteurs séduisants et rythme soutenu, cette cavale tient en haleine*». Pourquoi forcer son talent ?



Code Phoenix :
le retour au Vieil Ouest.

Code Name Phoenix. *USA. 2000. Réal.: Jeff Freilich. Int.: Jeffrey Meek, Jeanne Chinn, Cristina Cox, David Arnott, Jonathan Scarfe, Lexa Doig, Phillip Jarrett... Dist.: Paramount Vidéo. Actuellement à la location.*

GUARDIAN

Retour à la science-fiction pour Mario Van Peebles, qui fait coup double avec **Judgment Day** (Mario versus **Armageddon**) et ce **Defender** (Mario versus the devil), les deux avec son complice Ice-T, et sous la direction de John Terlesky (**The Pandora Project**, **Chain of Command**). Parmi les vestiges d'une antique ville sumérienne, en Irak, des archéologues découvrent un sarcophage gravé d'inscriptions alarmistes, et libèrent du même coup un démon emprisonné depuis quelque trois mille ans. A cet instant précis naît un bébé, aussitôt enlevé par une mystérieuse jeune femme qui va l'élever, le former, et le préparer à affronter en temps voulu cette entité maléfique capable de posséder le corps de ses victimes, changeant à loisir d'identité pour confondre ses adversaires, et bien sûr résolu à semer la désolation sur Terre. John Kross (Mario Van Peebles), militaire en Irak à l'époque des faits, se retrouve douze ans plus tard dans la police de Los Angeles et apprend qu'il est le gardien destiné à protéger cet enfant choisi par Dieu, lui-même le nouveau prophète appelé à réconcilier toutes les églises pour mieux lutter contre le démon.
A la lecture du scénario, le cinéphile retrouve pas mal d'éléments ayant nourri ces derniers temps un certain cinéma fantastique jouant volontiers sur les peurs d'une catastrophe millénariste annoncée. En première ligne, un nouveau sauveur qui devra, souvent en se sacrifiant tel le Christ, renvoyer le mal à ses origines et annoncer une prochaine ère de paix aux hommes de bonne volonté. Malgré ces lieux communs de la lutte science-fictionnelle entre le bien et le mal, **Defender** se distingue par ses splendides images, un ton désabusé et une peinture assez profonde des personnages, tous habités par des passions dévorantes. Notamment Selene (éblouissante Stacey Oversier), l'éducatrice chargée du jeune Messie. Une âme tourmentée entre la vie et la mort, mais aussi une redoutable lutteuse qui montre ses talents acrobatiques lors de combats à la vitalité stupéfiante. De toute évidence, **Matrix** est encore passé par là et le cinéma de science-fiction montre encore une fois son obstination à se nourrir sans cesse de ses propres références, d'autant qu'on reconnaît au passage **La Fin des Temps**, **Hidden**, **La Momie**, et encore **L'Elue**, de Chuck Russell.

Guardian : **John Kross (Mario Van Peebles), le gardien d'un mystérieux Elu...**

Guardian, ***ex-Defender***. *USA. 2000. Réal.: Jeff Terlesky. Int.: Mario Van Peebles, Karina Lombard, Ice T, Daniel Hugh Kelly, Stacy Oversier, Steve Zad, Phyllis Lyons Edit.: Free Dolphin... Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

DISPONIBLE À LA VENTE

Tremors 2 (*Universal Pictures Vidéo*) - **Mission to Mars** (*PFC Vidéo*) - **The Crow - Salvation** (*Film Office*) - **Scream 3** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Supernova** (*PFC Vidéo*) - **Promenons-Nous dans les Bois** (*PFC Vidéo*) - **La Famille Foldingue** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Cut** (*Film Office*) - **Darkman 2** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Hypnose** (*Studio Canal*) - **Darkman 3** (*Universal Pictures Vidéo*)

DISPONIBLE À LA LOCATION

La Sagesse des Crocodiles (*TF1 Vidéo*) - **Exorsister 1, 2 et 3** (ressortie, chez *Fellings Europe*) - **La Secte sans Nom** (*Studio Canal*) - **Exit** (*TF1 Vidéo*) - **Scary Movie** (*Studio Canal*) - **Galaxy Quest** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Furia** (*Studio Canal*)

FAITES CONFIANCE À CERTAINS...
CRAIGNEZ LES AUTRES

BONUS DVD

- 6 SCÈNES COUPÉES (VOST)
- INTERVIEW DE BRYAN SINGER (VOST)
- DOCUMENTAIRE DE 22 MINUTES (VOST)
- REPORTAGE DE 6 MINUTES (VOST)
- 2 SÉQUENCES DE STORY-BOARD EN IMAGES DE SYNTHÈSE
- 3 SPOTS TV
- 3 BANDES-ANNONCES
- BANDE-ANNONCE DE TITAN A.E.
- GALERIE DE 80 PHOTOS

BONUS VHS

- PRÉSENTATION ANIMÉE
- 6 SCÈNES COUPÉES
- DOCUMENTAIRE
- BANDE-ANNONCE

LE FUTUR ARRIVE CHEZ VOUS LE 21 MARS EN DVD VIDEO
ET CASSETTE VIDÉO ÉDITION COLLECTOR

Retrouvez les dernières infos X-Men sur : www.foxfrance.com

MARVEL FRANCE

SKYROCK

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Dix-huitième chapitre du *Fantastic Guide* et tout va bien à bord. Si ce n'est la découverte récente d'une ribambelle de productions de la Corée du Sud aux titres commençant souvent de la façon la plus perfide par les lettres A et B. La Corée qui bouge beaucoup en ce moment, il suffit de voir à cet effet l'actuelle programmation du Festival Fantastique de Bruxelles. Nous n'incluerons cependant que les prochains titres à s'inscrire dans l'ordre alphabétique. Vaut peut-être mieux rester raisonnable et tenter d'avancer.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. Les titres en caractères bleus signalent une œuvre retrouvée et n'ayant pu, de ce fait, trouver place dans les chapitre précédents.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

EL BESO DE ULTRATUMBA

1962. Réal.: Carlos Toussaint. Scén.: Carlos Ravelo, Alberto Ramirez de Aguilar, d'après une histoire d'Alberto Ramirez de Aguilar. Int.: Sergio Jurado, Ana Bertha Lepe, Enrique Lucero, Alonso Castano, Roberto Araya, Manuel Donde, Magda Donato, Armando Acosta. Prod : Delta S.A. Mexique.

«Film de terreur sans monstre», ainsi qu'il fut décrit par un critique mexicain dans une critique résolument non «critique». A la suite de recherches menées par un jeune scientifique et sa fiancée, cette dernière meurt d'une maligne pneumonie. Le jeune homme tente de refaire sa vie, mais, harcelé dès lors par le spectre de la défunte, il tombe en dépression puis finit par se suicider (ce qui n'est peut-être pas le meilleur moyen de mettre un terme à leur histoire d'amour, notons-le au passage).

Besokarna (Visitors). *Le «visiteur» en question, grand décolleur de papiers peints.*

BESOKARNA

Vid.: Visitors. 1988. Réal. et Scén.: Joakim Ersgard. Int.: Keith Berkeley, Lena Endre, John Force, Patrick Ersgard, Leif Gronvall, John Olson (Jonas Olsson), Joanna Berg (Joanna Berglund). Prod.: Hakan Ersgard, Sonet/MVM Entertainment. Suède

Bon, les gars, j'en ai une une bien bonne, mais surtout, celui qui connaît la fin ne la raconte pas aux autres... C'est l'histoire d'une famille ordinaire qui emménage dans une vieille demeure en pleine campagne. Et donc, à peine installés, d'étranges événements surviennent. Des grattements les inquiètent, une mystérieuse silhouette se profile au grenier, des taches sanglantes apparaissent au sol, et surtout le papier peint d'une chambre d'enfant refuse absolument d'adhérer aux murs, preuve manifeste d'un fantôme dans la maison (j'ai toujours habité des maisons hantées, jusqu'à ce fameux jour où j'ai décidé de ne plus manipuler le moindre papier peint. C'est un choix !). Prenant ses responsabilités, le père requiert aussitôt les services d'un chasseur de fantômes, et à eux deux ils vont découvrir la solution du mystère rien moins que surprenante.
Du Fantastique suédois entre **Amityville** et **Poltergeist.** Si le cinéaste prend d'abord son temps pour installer ses personnages et leur prête des propos bien anodins, le rythme s'accélère vers la fin, qui réussit à jouer avec les nerfs des spectateurs, grâce à une caméra mobile essayant de restituer la panique des protagonistes, et jouant en virtuose sur le hors-champ, le non-vu, celui qui terrifie le plus.

LA BESTIA DESNUDA

ou ***El Monstruo Asesino****. 1967. Réal.: Emilio Vieyra. Scén.: Raul Zorrillo. Int.: Rolo Puente, Noberto Aroldi, Gloria Prat, Suzana Beltran, Osvaldo Pacheco, Aldo Barbero. Prod.: Orestes Trucco, C.A.C. Producciones. Argentine.*

En Argentine à cette époque, la production fantastique ne fleurissait guère, alors bridée par une censure vigilante dans un pays bien peu enclin à la démocratie. Emilio Vieyra fait figure d'exception. Cinéaste populaire par excellence, il brave le pouvoir et la critique en tournant des thrillers fripons, des films fantastiques ou science-fictionnels aux titres souvent prometteurs : **Extrana Invasion, Placer Sangriento, La Venganza del Sexo, Sangre de Virgenes** et ce **Bestia Desnuda**, rappelant son précédent **Placer Sangriento**, mais aussi le **Six Femmes pour l'Assassin** de Mario Bava. Dans un théâtre où se joue une comédie musicale légèrement déshabillée, un tueur affublé d'un masque de scène avec dents proéminentes joue les voyeurs, dissimulé dans les décors, et élimine les danseuses les unes après les autres Tandis que l'inspecteur chargé de l'enquête demande toujours «*A quand remonte le décès*» et «*Qui a découvert le corps ?*» sans guère pousser plus loin ses investigations, les caractères se dessinent, pouvant tous cacher l'identité de l'assassin. Le final fonctionne à la *Fantôme de l'Opéra*, quand le tueur joue les Tarzan, suspendu aux cintres, avant de chuter au sol et livrer son véritable visage. Celui d'un membre de la troupe aigri et rejeté par tous en raison de sa laideur. Vieyra sait composer de beaux tableaux surréalistes, avec notamment une fausse exécution à la guillotine et un happening surréaliste joué par les comédiens, en sacrifiant le plus possible à l'érotisme, compte-tenu cependant des chastes moyens dont il disposait à l'époque.

La Bestia Desnuda. *Le tueur pas beau qui séduit quand même.*

BESTIA NOCTURNA

ou ***The Night Stalker****. 1986. Réal. et scén.: Humberto Martinez Mijares. Int.: Raymundo Capetillo, Eric del Castillo, Laura Flores, Roberto Canedo, Martin Martinez, Fernando Moncada. Prod.: Mario Soffici, Enrique Carreras, Durango. Mexique.*

Un tueur masqué menace les jeunes femmes de la région (mexicaine uniquement, restez là les filles) et le métrage se déroule tranquillement à la manière du premier **Vendredi 13** venu. Le final remet pourtant tout en question, quand le meurtrier, criblé de balles, tombe d'une falaise et se relève parfaitement indemne, pouvant laisser croire à son origine extraterrestre, confirmée par quelques indices antérieurs et par les nombreuses explosions, effets pyrotechniques et autres effets spéciaux parsemant le récit.

LA BESTIA Y LA ESPADA MAGICA

1983. Réal. et scén.: Jacinto Molina (Paul Naschy). Int.: Paul Naschy, Shigeru Amachi, Beatriz Escudero, Yoko Fuji, Junko Asahina, Gérard Tichy, Jiro Miyaguchi, Conrado San Martin, Violeta Cela, Sara Mora, José Vivo. Prod.: Aconito Films, Armachi Films. Espagne/Japon.

A l'heure où la majorité de ses confrères espagnols se détournaient du cinéma fantastique après la grande mode des années 68/75, l'acteur-réalisateur-scénariste Paul Naschy tentait de perpétuer le genre en cherchant dans d'autres pays les capitaux nécessaires à financer ses nouveaux films. Au Japon, il tourne ainsi à la suite **Operacion Mantis**, **El Carnaval de las Bestias** et cette bande reprenant son personnage fétiche de Waldemar Daninsky, le loup-garou. L'action se déroule cette fois au 16ème siècle, où le héros cherche

La Bestia y la Espada Magica. *Paul Naschy, interprète infatigable du rôle du loup-garou.*

de par le monde le moyen d'échapper à cette affreuse malédiction qui le pousse à se transformer en un sanguinaire homme-loup les nuits de pleine lune. Le jeu de la co-production oblige le réalisateur à une rigueur à laquelle il n'est pas habitué, et cela se traduit à l'écran par de suberbes images, une reconstitution appliquée du Japon médiéval, des effets spéciaux soignés, ainsi que des combats réussis avec guerrières amazones, lutteurs ninja et même un tigre, adversaire malchanceux de Daninsky changé en lycanthrope. La «espada magica» en question représente ici un genre d'épée à la «Excalibur» qui transpercera le monstre à la dernière séquence. Emouvant, attractif, à la fois gore et érotique, **La Bestia y la Espada Magica** fourmille de bonnes idées et Paul Naschy le considère comme son meilleur film, ce en quoi il a sûrement raison.

Las Bestias del Terror. *Blue Demon, un fier catcheur, à la fois rival et partenaire du fameux Santo.*

LAS BESTIAS DEL TERROR

ou ***Santo y Blue Demon Contra las Bestias del Terror****. 1972. Réal.: Alfredo B. Crevenna. Scén.: Fernando Oses. Int.: Santo, Blue Demon, Elsa Cardenas, Alma Ferrari, Andrés del Campo, Victor Junco, Quintin Bulnes, El Enmascarado Negro, Fernando Oses, Carlos Suarez, Maria Antonia del Rio. Prod.: César del Campo, Peliculas Latinoamericanas. Mexique.*

En 1972, le thème du catcheur masqué commence à lasser (même les Mexicains !) et les producteurs décident de multiplier les lutteurs et leurs ennemis, afin de remobiliser un public déçu. C'est ainsi que le célèbre Santo (55 films à son actif, et toujours dans le même rôle) retrouve son rival Blue Demon dans cette aventure s'inspirant quelque part du film **Le Parrain**, au succès alors international. Lucky, le chef de la pègre américaine, fait enlever des jeunes femmes et les rançonne pendant qu'un savant fou s'évertue à en ressusciter d'autres au moyen d'une technique assez avant-gardiste consistant à prendre le sang de jeunes cobayes pour transfuser les cadavres. Il ne lui reste plus dès lors qu'à les diriger comme des zombies, généralement à coups de fouet. Les deux lutteurs trouveront le rapport entre les deux affaires et règleront à grand renfort de manchettes leur compte aux vilains (qui ne songent jamais à sortir le moindre revolver, les nigauds...), tandis que l'affreux démiurge finit dévoré dans sa propre fosse aux piranhas. Bien mis en jambes, nos deux catcheurs enchaîneront la même année sur le tout aussi délirant **Santo y Blue Demon contra Dracula y el Hombre Lobo** !

A BESZELOS KONTOS

1941 Réal: Geza Radvanyi. Scén: Karoly Noti, Agoston Pacsery, Miklos Asztalos, Geza Palasthy, d'après le roman de Kalman Mikszath. Int: Ferenc Kiss, Matyas Lestyak, Pal Javor, Maria Tasnady Fekete, Jozsef Bihari, Arpad Lehotay, Tivadar Bilicsi, Béla Mihalyffy, György Kurthy, Sandor Tompa, Laszlo Szilassy. Prod: Erdélyi Filmgyarto Kft., Magyar Filmroda. Hongrie.

Au seizième siècle, la ville de Kecskemét , assaillie par les Ottomans et les Labancs en dépit de son statut royal, offre quatre belles jeunes filles au pacha de Buda pour les défendre, mais ne reçoit en échange qu'un caftan (vêtement d'apparat). Leur déception fait place à l'émerveillement lorsqu'ils se rendent compte que le caftan a un pouvoir magique et peut exaucer les vœux de son propriétaire. Le père du gouverneur de Kecskemét, un tailleur, fabrique alors une copie exacte du caftan et la vend à prix d'or au délégué d'une autre ville... Le cinéma hongrois n'a curieusement produit que fort peu de films fantastiques (du moins depuis 1930), mais il semble se rattraper ces derniers temps avec la science-fiction. Raison de plus pour avoir envie de découvrir cet exemple ancien d'un genre délaissé en ce pays... Un remake en couleurs verra le jour en 1968, toujours en Hongrie et sous le même titre, cette fois réalisé par Tamas Fejer, l'auteur du très beau **Les Fenêtres du Temps** remarqué dans de nombreux festivals.

LA BÊTE

1975. Réal. et scén.: Walerian Borowczyk. Int.: Pierre Benedetti, Lisbeth Hummel, Sirpa Lane, Guy Tréjean, Marcel Dalio, Roland Armontel, Jean Martinelli, Robert Capia, Elisabeth Kaza. Prod.: Anatole Dauman. Distr.: Argos Films S.A./Les Films Oceanic. France

Le mythe de la Belle et la Bête, sacrément détourné par ce pervers de Borowczyk, révélant en rêve à l'impatiente Lucy, promise à Mathurin, les secrets de l'origine de son fiancé. En fait, ce noble et rustre gentilhomme est le dernier descendant des amours contre-nature d'une femme et d'un animal non identifié, mais à la virilité particulièrement impressionnante. Dans une photographie esthétisante et raffinée, Walerian Borowczyk montre la fascination de tout un chacun pour l'acte de chair, force vitale de vie, et comment celle-ci, même enfouie au plus profond de l'inconscient, ne demande qu'à resurgir à la faveur d'images réelles ou bien oniriques, comme c'est le cas ici pour la jeune Lucy (Lisbeth Hummel). Les fameuses scènes de copulation entre «la bête» et la belle ancêtre Romilda (Sirpa Lane), très explicites, et même carrément «hard-core», connurent plusieurs versions (ou pas de version du tout) suivant la censure des divers pays concernés. Faut comprendre...

La Bête. Quand les rêves érotiques deviennent réalité.

LA BÊTE AUX CINQ DOIGTS

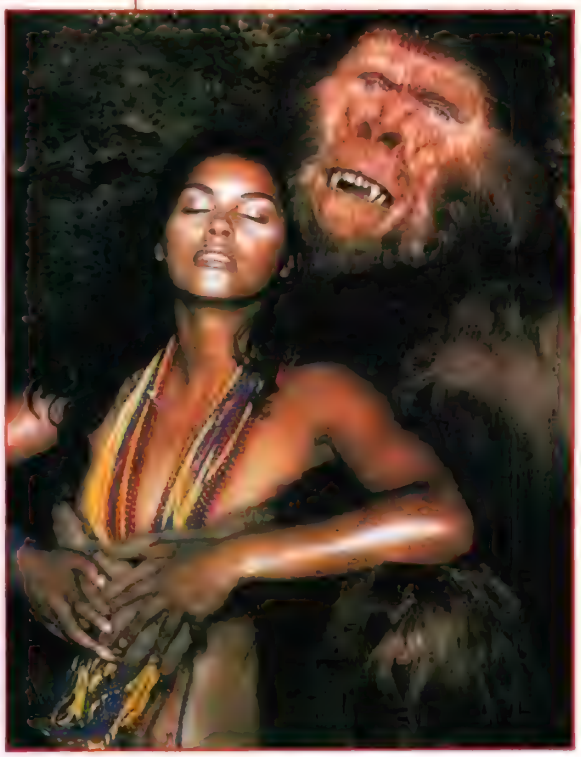
The Beast With Five Fingers. 1946. Réal.: Robert Florey. Scén.: Curt Siodmak. Int.: Peter Lorre, Robert Alda, David Hoffman, Andrea King, Victor Francen, John Carrol Naish, Pedro de Cordoba, Charles Dingle, John Alvin, William Edmunds, Barbara Brown Prod.: William Jacobs, Warner Bros/First National. USA.

Film d'atmosphère, **La Bête aux Cinq Doigts** évoque ces *whodunit* d'avant-guerre où les héritiers d'un riche défunt disparaissaient les uns après les autres de façon apparemment surnaturelle (**The Cat Creeps**, **The Cat and the Canary**, etc...). Ici, la main d'un pianiste hémiplégique, sectionnée après son décès, continue à jouer du piano la nuit et semble éliminer ses proches, jusqu'à une explication rationnelle révélant le fin mot de l'énigme. Curt Siodmak (l'auteur du *Cerveau du Nabab*) transpose l'étrange nouvelle de William Fryer Harvey. A l'origine, le défunt léguait à son héritier sa propre main, doué de cette écriture automatique si bien célébrée par les Surréalistes. Robert Florey retrouve la magie d'un noir et blanc renvoyant aux classiques de l'*Universal* tournés quinze ans plus tôt (l'époque où il signait lui-même l'expressionniste **Double Assassinat dans la Rue Morgue**). Il cadre ainsi de façon stupéfiante la folie s'emparant de Peter Lorre (**M. le Maudit**) cernée par la main culpabilisatrice, puis tombant victime de sa propre création onirique. Un film superbe, aux effets spéciaux restés étonnants malgré le nombre de «mains baladeuses» croisées depuis sur nos écrans (**The Crawling Hand**, **Le Train des Epouvantes**, **Curse of the Stone Hand**, **And Now the Screaming Starts**, **La Main** (Oliver Stone), **Les Doigts du Diable**, sans oublier la «Chose» de **La Famille Addams**...). Seule ombre au tableau : l'ajout volontaire de séquences de pure comédie, voulues par les producteurs, mais reniées par le metteur en scène (le chœur des pleureuses, le jeu tout en charge de John Carrol Naish, et surtout son clin d'œil final au public).

LA BÊTE D'AMOUR

Tanya's Island. 1980. Réal.: Alfred Sole. Scén.: Pierre Brousseau. Int.: D.D. Winters (Vanity), Richard Sargent, Don McCloud, Donny Burns (voix de Blue), Mariette Levesque. Prod.: Pierre Brousseau, Jean-Claude Levesque, Fred Baker Films/International Film exchange. Distr.: UGC Canada.

Une étrange histoire d'amour où le rêve côtoie la réalité au point de s'y mêler lors d'un final volontairement ambigu. Tanya tourne des pubs et vit auprès d'un peintre tourmenté, Lobo, dont les toiles illustrent sans relâche des scènes de la jungle tropicale. Elle part avec lui sur une île déserte où, entre deux étreintes au bord de l'eau, elle rencontre un singe géant qu'elle surnomme Blue en raison de ses étranges yeux bleus. Lobo les surveille et tourne au primitif, tandis que la bête au contraire s'humanise au contact de la jeune femme. Pourtant, la sauvagerie de l'homme va inspirer l'animal, qui finit par violer Tanya parce que, depuis le temps qu'elle se baladait nue sur la plage, ça commençait à bien faire. Mais s'agit-il seulement d'un rêve érotique comme le final le laisse entendre ?
Sur une musique lénifiante et des images à la Borowczyk se joue avec une belle naïveté la leçon classique du triolisme amoureux exacerbée par les pulsions vitales. L'homme, jaloux du singe, joue les voyeurs, abandonne peu à peu ses vêtements, invente des armes primitives, se nourrit de bananes et va jusqu'à montrer son derrière au singe en signe de profond mépris, lequel s'enfuit épouvanté. Entre les deux, la belle Vanity (**Neon City**, **Action Jackson**, la série TV *Highlander*, cachée sous le pseudo de D. D. Winters) promène sa charmante anatomie et provoque tout le monde, y compris le spectateur. Cette curieuse œuvre d'Alfred Sole (**Communion**, **Pandemonium**) mobilise les talents de Rick Baker et Rob Bottin pour la création du singe et nous offre de façon tout aussi bizarre des extraits du **Monsieur Joe** d'Ernest B. Schoedsack, datant de 1949.



La Bête d'Amour. D. D. Winters (Vanity) dans les bras de l'homme-singe aux yeux bleus... des rapports bestiaux !

LA BÊTE TUE DE SANG FROID

Ultimo Treno della Notte. 1975. Réal.: Aldo Lado. Scén.: Aldo Lado, Ettore Sanzo. Int.: Flavio Bucci, Macha Méril, Franco Fabrizi, Gianfranco de Grass, Enrico-Maria Salerno, Marina Berti, Irene Miracle, Dalila di Lazzaro, Gianni de Benedetto. Prod.: European Corporation. Italie.

Pendant que Demis Roussos brame la chanson du générique, deux voyous dévalisent un père Noël, terrorisent une vieille dame et attrapent de justesse un train de nuit pour échapper à leur poursuivant. Ils vont agresser, torturer puis jeter par la fenêtre du wagon deux jeunes filles de rencontre avant de se retrouver, par un concours de circonstances, chez les parents d'une des victimes. Une œuvre dure et morbide, qui se veut la réponse italienne à **La Dernière Maison sur la Gauche** réalisé par Wes Craven quelques années plus tôt (l'un des agresseurs ressemble d'ailleurs très fort à David Hess, acteur du film). Aldo Lado mène l'action, caméra à l'épaule, façon documentaire, avec un sadisme insistant, sous les yeux d'une jeune femme complice à la personnalité des plus perverses (Macha Méril, féline et sournoise à souhait). Il s'étend sur le supplice d'une des jeunes filles, violée au couteau de poche, dépeint la lâcheté d'un voyeur contraint à participer à la torture avant de descendre naturellement à la gare suivante, puis en arrive au final où, contre toute attente, le père saura contrôler sa colère en n'achevant pas les deux assassins. **La Bête Tue de Sang Froid**, contredisant son titre, montre la frénésie hystérique des agresseurs, la bestialité surgissant presque à leur insu, et l'étonnement des responsables une fois le forfait accompli. Dès lors, le vrai responsable n'est-il pas la femme témoin, encourageant de la voix et du regard l'horrible besogne, laquelle en ressort comme par hasard impunie à la fin de l'histoire ? L'amoralité, c'est tellement beau quand c'est bien fait !

La Bête Tue de Sang Froid. Macha Méril hystérique, à la fois complice et témoin du drame.

La Bête aux Cinq Doigts. Peter Lorre, Andrea King et Robert Alda face à «la bête». Une séquence qui n'apparaît pas dans le film.

LES BÊTES FÉROCES ATTAQUENT

***Wild Beasts*, ou *Belve Feroci*.** *1983. Réal. et scén.: Franco Prosperi. Int.: John Aldrich, Lorraine de Selle, Alessandra Svampa, Ugo Bologna, John Stacy, Enzo Pezzu, Federico Velocia, Gianfranco Principi, Louisa Lloyd, Monica Nichel, Simonetta Pinna. Prod.: Federico Prosperi, Shumba International Corporation. Italie/USA.*

Ça commence gentiment avec l'invasion d'une horde de rats n'hésitant pas à dévorer les humains, puis un léopard débarque, coursant gentiment les voitures en pleine ville, ensuite un tigre décide de prendre le métro, un ours blanc fait sa rentrée des classes, avant que n'intervienne tout un troupeau d'éléphants. Le public, même averti par le titre, commence à la trouver un peu forte, avant de s'apercevoir que tous les animaux d'un zoo viennent en fait de s'échapper, rendus fous furieux par l'absorbtion d'une eau polluée. Franco Prosperi, ancien complice de Jacopetti sur des documentaires du genre **Mondo Cane**, joue ici sur le décalage entre notre univers urbain et le monde animal, étalant avec une belle complaisance des scènes d'une rare violence, pour certaines proches du snuff movie, pour d'autres tout simplement malsaines (les têtes d'ânes fraîchement coupées offertes en pâture aux fauves dès le pré-générique). Et pour finir sur la petite note amusante, il sacrifie au point d'interrogation fréquent dans le cinéma des années 80 en laissant l'épidémie s'étendre à la race humaine, comme pour mieux nous annoncer une hypothétique «nuit des morts-vivants». *(M37P.36).*

BETWEEN TWO WORLDS

1944. Réal.: Edward A. Blatt. Scén.: Daniel Fuchs. Int.: John Garfield, Paul Heinreid, Edmund Gwenn, Eleanor Parker, Isobel Elsom, Sidney Greenstreet, Paul Henreid, George Coulouris, Gilbert Emery, Faye Emerson. Prod : Mark Hellinger, Warner Bros. USA.

Sur un étrange bateau (fantôme...), les passagers devisent, s'affrontent, puis s'accusent mutuellement d'actes commis durant leur vie passée. Ils s'interrogent aussi sur leur véritable destination, pour s'apercevoir qu'aucun d'entre eux ne la connaît vraiment. Ainsi vont les âmes errantes, entre la mort et leur futur destin qui va les conduire en enfer, au paradis, ou parfois (rarement) de nouveau sur Terre pour reprendre une autre vie. Le sujet, qu'on croirait tiré d'une ***Quatrième Dimension***, vient en fait d'une pièce de Sutton Vane, *Outward Bound*, ayant déjà fait l'objet d'une adaptation à l'écran, en 1930 et sous le même titre, avec Leslie Howard et Douglas Fairbanks Jr.

BEVERLY HILLS BODYSNATCHERS

1989. Réal.: John Mostow. Scén.: P.K. Simonds Jr.. Int.: Vic Tayback, Rodney Eastman, Brooke Mundy, Linda Carol, Frank Gorshin, Set Jaffe, Art Metrano, Warren Selko, Charles C. Stevenson, Steven Field, Allison Barron. Prod.: P.K. Simonds Jr., John Mostow, McGuffin Prods/Shapiro Glickenhaus. USA.

Un docteur, génial bien entendu, élabore un enzyme qui ne se contente pas d'aller débusquer les taches récalcitrantes au cœur de votre linge, mais réactive en plus la transmission des neurones à travers des tissus humains déjà morts. Il pratique cet art au sein d'une entreprise de pompes funèbres où il trouve là matière à de captivantes expériences. Hélas, les ennuis commencent quand il réanime un dangereux parrain de la mafia, Don Carlo (Seth Jaffe), pour qui l'heure de la revanche vient (tardivement...) de sonner. Les gags censément hilarants volent assez bas, et John Mostow se contente surtout de démarquer des titres comme **Night Shift**, **Le Jour des Morts-Vivants** et **Flic ou Zombie**. Seul, Frank Gorshin, dans son numéro d'imitation de Boris Karloff en savant fou, sauve cette énième comédie sur le thème des zombies rigolards relancé à l'époque par **Le Retour des Morts-Vivants** de Dan O'Bannon.

BEVERLY HILLS VAMP

1989. Réal.: Fred Olen Ray. Scén.: Ernest D. Farino. Int.: Eddie Deezen, Britt Ekland, Debra Lamb, Jillian Kesner, Dawn Wildsmith, Tim Conway Jr., Robert Quarry, Jay Richardson, Tom Shell, Michelle Bauer. Prod.: American Independant, Austin. USA.

Le plus prolifique des cinéastes de série B se livre à une auto-contemplation pathétique dans cette satire d'un milieu qu'il connaît bien. Il se cite lui-même, place dans le cadre les affiches de ses récents films, évoque le dur métier de faiseur de films populaires, utilise les scream queens d'usage (Michelle Bauer et Debra Lamb, pour les plus connues), les guest-stars encore présentables (Robert Quarry, ex-comte Yorga, Britt Ekland, toujours attirante), et emballe l'affaire d'un humour bon enfant aux sous-entendus clairement salaces. Le script joue les (f?)utilités avec ce trio d'abrutis débarquant à Hollywood afin de placer leur scénario auprès d'un producteur miteux ressemblant fort à Fred Olen Ray lui-même. Manière de se délasser un peu le soir, ils contactent un réseau de call-girls, en fait les membres d'une communauté de femmes-vampires. C'est tout. A l'évidence, Fred vise le gros public avec des séquences érotiques d'une vulgarité exemplaire, où les acteurs gardent leur pantalon durant l'acte (protection totale garantie...), des lieux communs incontournables, et surtout l'abattage horripilant du héros, Eddie Deezen, un sous Jerry Lewis à tronche de cake, jamais lassé de nous refaire son numéro (**The Rosebud Beach Hotel**, **Granny**, **Rayon Laser**, **The Computer Wore Tennis Shoes**, **A Polish Vampire in Burbank**, **Zapped ! Teenage Exorcist**, **Assault of the Killer Bimbos**, et celui qui en trouve d'autres a perdu !). *(M64P59).*

BEWARE THE BRETHEN

***ou Beware my Brethren*, ou *The Fiend*.** *1971. Réal.. Robert Hartford Davis. Scén.: Brian Comport. Int.: Tony Beckley, Patrick Magee, Ann Todd, Madeline Hinde, Percy Herbert, David Lodge, Ronald Allen, Maxime Barrie, Suzannah Leigh. Prod.: Robert Hartford-Davis. World Arts Media. GB.*

Un psychopathe élevé dans la mouvance d'une secte religieuse fanatique financée par sa défunte mère, parcourt Londres et élimine des prostituées (façon Jack l'Eventreur...) afin de les sauver du péché, et accessoirement, les faire communiquer avec la chère disparue. L'atmosphère, déjà freudienne en diable, s'accompagne de flashes-back instructifs sur l'insanité du fiston (Tony Beckley), partagé entre le voyeurisme, l'impuissance et sa dévotion envers feu sa maman. Le Britannique Robert Hartford-Davis, disparu cinq ans plus tard, s'était fait une spécialité de ce genre de shocker psychologique, souvent visualisé à grand renfort de séquences sadico-érotiques (**Carnage**, **The Blood Suckers**, **Le Spectre Maudit**).

BEWARE ! CHILDREN AT PLAY

1995. Réal.: Mik Cribben. Scén.: Fred Sharkey. Int.: Michael Robinson, Eric Tonken, Jamie Krause, Rick Hamilton, Robin Lilly, Lori Tigrath, Susan Chandler, Mik Cribben, Lauren Cloud. Prod.: Ellen Wedner, Michael Kislow, Troma Films. USA.

Tout petit produit dont se détournent avec prudence les cinéphiles distingués. Il faut dire que le sujet fait rien qu'à provoquer (*Troma* oblige), résolu à nous décrire les curieux agissements du chef d'une secte occulte kidnappant des enfants afin de les convertir aux vertus du cannibalisme. Un peu à la manière des **Révoltés de l'An 2000**, mais en plus démonstratif, les gamins vont alors se retouner contre les adultes. Prudent, l'acteur/cinéaste avait pourtant prévu deux versions, l'une avec moins de gore, de sexe et de violence. Mais, même celle-là n'a pas plu !

Beware the Brethen. *Suzanna Leigh lit le journal !*

BEWITCHED

1945. TV. Réal. et scén.: Arch Oboler. Int.: Henry Daniels, Phyllis Thaxter, Edmund Gwenn, Addison Richards, Will Wright, Horace McNally (plus tard : Stephen McNally), Kathleen Lockhart, Francis Pierlot, Virginia Brissac, Audrey Totter (voix). Prod.: MGM. USA.

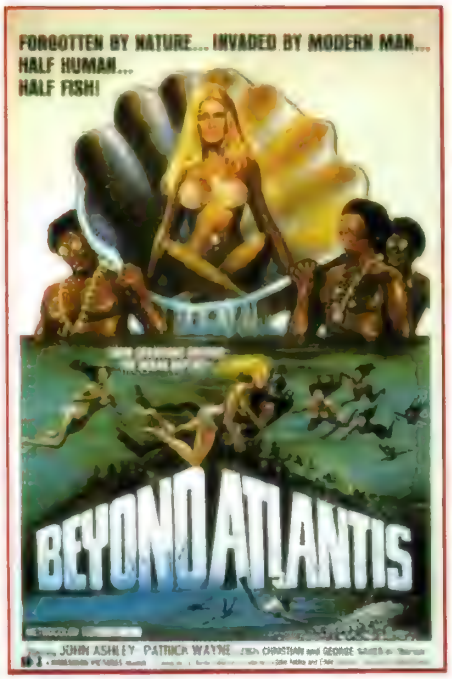
Accusée d'avoir occis son fiancé, l'héroïne a trouvé une excuse assez lumineuse en évoquant l'influence d'un double maléfique la poussant à la violence. Un psy va alors tenter de séparer les deux personnalités dans son cerveau pour en chasser l'indésirable. Il s'agit là du premier film d'Arch Oboler (**Five**, **Bwana Devil**, **The Bubble**), qui reprend pour l'occasion l'un des sujets de sa célèbre série radiophonique *Lights Out*, toujours aux limites du fantastique. La meilleure scène intervient quand la caméra nous montre l'héroïne (Phyllis Thaxter) étendue sous l'effet de l'hypnose, avec, penchée sur elle, les deux facettes de sa personnalité : la douce Joan et la diabolique Karen (doublée par la voix d'Audrey Totter).

Beverly Hills Vamp. *La craquante (...et croquante) Britt Ekland, ici à l'assaut de l'insupportable Eddie Deezen.*

BEWITCHED

1981. Réal.: Kwei Chi-hung. Scén.: Szeto On, Kwei Chi-hung. Int.: Ai Fei, Mel Wong, Lily Chan, Fanny. Prod.: Shaw Brothers. Hong Kong

Petite production peu connue de la *Shaw Brothers* sur une histoire de possession et de dépit amoureux. Une jeune fille abandonnée décide de s'en remettre aux pouvoirs d'un sorcier pour se venger de la fuite de son fiancé. Très loin d'elle à cet instant, l'amant volage commence à subir la malédiction et attaque violemment son entourage.



BEYOND ATLANTIS

1973. Réal.: Eddie Romero. Scén.: Charles Johnston, d'après une histoire de Stéphanie Rothman. Int.: John Ashley, Leigh Christian, Patrick Wayne, Sid Haig, Vic Diaz, Kim Ramos, Eddie Garcia, George Nader, Lenore Stevens. Prod.: IFI Scope III. Philippines

Beyond Atlantis appartient à cette longue série de films d'horreur philippins, avec John Ashley, déjà cités à l'occasion des précédents **Beast of Blood** et **Beast of the Yellow Night**. Cette fois pourtant, Eddie Romero tente d'y apporter le vent de l'aventure en retrouvant une nouvelle fois pour nous cette pauvre Atlantide (au fait, qui disait, déjà : «*Je me demande souvent où sont passés mes clés et l'Atlantide*» ?). C'est en recherchant un trésor composé pour l'essentiel de perles géantes qu'une petite expédition tombe en effet sur les Atlantes survivants ayant muté en une sorte d'hommes-poissons aux yeux globuleux, facon demi-balles de ping pong. Après une vaine tentative de croisement entre une femme-poisson aux yeux restés pourtant normaux (la jolie Leigh Christian), et l'un des aventuriers, la petite troupe s'en reviendra bien marrie sans le trésor en question, et les Atlantes resteront là fort mécontents de ne pouvoir perpétuer leur race.

BEYOND BEDLAM

ou Nightscare. 1994. Réal.: Vadim Jean. Scén.: Rob Walker, Vadim Jean, d'après Harry Adamm Knight. Int.: Craig Fairbrass, Elizabeth Hurley, Keith Allen, Anita Dobson. Prod.: Paul Brooks, Feature Film/Metrodome. GB

Un policier reste profondément marqué par une affaire ayant autrefois défrayé la chronique londonienne. Un criminel surnommé «the Bone Man» semait alors la terreur et collectionnait les os de ses victimes après les avoir exécutées. Responsable de son arrestation à l'époque, notre policier s'aperçoit que l'assassin, enfermé depuis dans un asile, peut sous l'effet d'une certaine drogue expérimentale, projeter son esprit dans l'inconscient d'autres personnes, provoquant ainsi des hallucinations, des rêves érotiques, poussant parfois les sujets au suicide, ou bien les utilisant comme instrument pour supprimer de nouvelles victimes. Le scénario penche plutôt du côté du **Silence des Agneaux** que des **Cauchemars de Freddy**, et distille une ambiance morbide où le rêve et la réalité se confondent, parsemés de viols odieux, de défunts revenus menacer les vivants, d'un inceste, d'avortements, ponctués même d'une scène assez lubrique avec une vieille dame comme n'oserait sûrement pas en montrer le cinéma américain. Le policier (Craig Faibrass), épaulé par la scientifique de l'asile (Elizabeth Hurley), finira par terrasser l'esprit voyageur du psychopathe, très pénétré par son rôle (Keith Allen). «*Le meilleur film d'horreur depuis* ***Hellraiser***» proclame la jaquette américaine. Ce qui est peut-être un peu exagéré quand même...

BEYOND AND BACK

1978. Réal.: James L. Conway. Scén.: Stephen Lord, d'après le livre de Ralph Wilkerson. Int.: Brad Crandall, Vern Adix, Richard Cannaday, Hyde Clayton, Janet Bylund, Lori Davis, Ian Flynn, Linda Bishop, Elaine Daniels. Prod.: Sunn Classics

Beyond and Back fait partie de ces nombreux documentaire fort prisés vers la fin des années 70, qui abordaient divers thèmes d'ordre le plus souvent surnaturel. Extraterrestres, Triangle des Bermudes, Atlantide, yétis, maisons hantées, sorcellerie, vaudou, Arche de Noé, sans oublier l'incontournable monstre du Loch Ness. James L. Conway, qui avait déjà bien donné avec les ovnis, le Saint Suaire de Turin, et même la tunique du Christ, s'intéresse ici aux cas de morts cliniques déclarés, suivis d'un retour à la vie quasiment miraculeux. Se succèdent ainsi divers témoignages de gens ayant vécu pareille expérience, avec passage obligé du grand tunnel lumineux où s'engage l'âme après la mort. Le plus dur devant ce genre de pseudo-documentaire est encore de garder son sérieux.

BEYOND DEATH'S DOOR

1979. Vid.: Au-Delà de la Mort. Réal.: Henning Schellerup. Scén.: Fenton Hobart Jr. Int.: Howard Platt, Harry Freeman, Lane Wescott, Tom Hallick, Kirk Chambers, Craig Clyde, Cindy Fisher, Danny Goldman, Jo Ann Harris. Prod.: Stan Siegel. USA.

Suite logique du précédent qui nous raconte à peu près la même chose. Henning Schellerup, justement le chef op' du premier, nous est surtout connu pour une adaptation de la légende de *Sleepy Hollow* et une autre de *La Machine à Explorer le Temps* d'H. G. Wells. Il s'attaque à son tour au grand mystère de la vie après la mort, lequel mystère se défend bien. Les témoignages se succèdent, naïfs, inquiétants ou bien burlesques, ponctuées par les interventions pompeuses de sommités ayant bien voulu se compromettre dans cette affaire-là : psychologues, philosophes, religieux ou agnostiques. En clair, les gens iraient au paradis après la mort (qu'est-ce qu'ils doivent s'y ennuyer !), tandis que d'autres échoueraient en enfer. Ce n'est pas encore le mémorable *Mystères*, sur *TF1*, mais on s'en approche un peu...

BEYOND DREAM'S DOOR

1988. Réal. et scén.: Jay Woolfel. Int.: Nick Baldasare, Susan Pinsky, Darby Vasbinder, Rick Kesler, Norm Singer, John Dunleavy, Daniel White, John Dunleavy, R. M. Bell. Prod.: Dyrk Ashton, Panorama Ent. USA.

Un répugnant monstre venu d'une autre dimension utilise l'esprit d'un étudiant pour aborder notre monde. Le jeune homme finit par confondre rêve et réalité, anéanti par ses propres cauchemars, tandis que les créatures surgies par miracle de son inconscient s'en prennent à son entourage. Très gore par endroits, **Beyond Dream's Door** semble suivre la trace des **Freddy**, mais en largement moins compréhensible.

Beyond Dream's Door. *Le film gore où on se fend bien la pêche...*

BEYOND EVIL

Vid.: Les Forces de l'Au-delà. 1980. Réal.: Herb Freed. Scén.: Herb Freed, Paul Ross. Int.: John Saxon, Lynda Day George, Anne Marisse, Janice Lynde, Michael Dante, Alan Caillou, Peggy Stewart, Mario Milano, Verkina Fluwer. Prod.: Milano/IFI/Scope III. USA.

Lynda Day George et John Saxon, après leur mariage, s'installent dans une maison d'une île du Pacifique, ceci malgré les rumeurs circulant à propos d'étranges événements survenus autrefois dans les lieux. A peine le temps de brancher le frigo, et déjà le mari change d'attitude, possédé qu'il devient par l'esprit d'une femme hantant la demeure depuis un siècle, qui désire maintenant s'emparer de la jeune épouse pour la sacrifier au prince des ténèbres. Une ambiance très «**Amityville**» sur la jolie musique de Pino Donaggio.

BEYOND RE-ANIMATOR

2001. Réal.: Stuart Gordon. Scén.: d'après H. P. Lovecraft. Int.: Jeffrey Combs, Bruce Abbott. Prod.: Fantastic Factory. USA.

Le troisième volet attendu de la série. Cette fois Herbert West parvient à prélever l'esprit des êtres humains à partir de leurs cadavres et s'ingénie à le transplanter sur le corps d'autres personnes, ce qui va provoquer des réactions inattendues. Surtout quand il s'agit de celui d'un serial killer placé dans le corps de sa victime, Dan Cain (Bruce Abbott), autrement dit le propre assistant du «réanimateur».

BEYOND THE BERMUDA TRIANGLE

1976 TV Réal.: William A. Graham Scén.: Charles McDaniel. Int.: Fred McMurray, Donna Mills, Dana Plato, Dan White, Woody Woodbury, Sam Groom, Suzanne Reed, Rick O'Feldman, John DiSanti. Prod.: Ron Roth, NBC-TV. USA.

Le prolifique William A. Graham sacrifie à son tour au mystère du Triangle des Bermudes en brossant pour la télévision américaine cette historiette des plus classiques. Un puissant homme d'affaire (Fred McMurray), après avoir perdu sa fiancée et quelques amis dans le secteur, finance une équipe de recherche pour retrouver tout le monde. Le fameux triangle reste le seul élément fantastique de cette production passée inaperçue, un triangle qui gardera au final tous ses secrets. Est-il isocèle, rectangle ou équilatéral ? Sa surface est-elle vraiment égale au demi-produit de sa base par la hauteur ? Nul ne le sait et c'est ce qui fait tout son charme.

BEYOND THE DOOR III

Vid.: Evil Train. 1991. Réal.: Jeff Kwitny. Scén.: Sheila Goldberg. Int.: Bo Svenson, Mary Kohnert, William Geiger, Jeremy Sanchez, Alex Vitale, Igor Pervic, Renee Rancourt, Sarah Conway Ciminera. Prod.: Ovidio G. Assonitis, CFS Avala Film. Italie

Nul besoin de se reporter aux précédents «**Beyond the Door**» pour comprendre quelque chose à cette pseudo-séquelle. Un peu comme la série des «**Casa**», venue aussi d'Italie, les suites ne se ressemblent pas. **Le Démon aux Tripes** (premier du nom) imitait **L'Exorciste**, et le second n'est autre que le titre américain du **Shock** de Mario Bava. Ce troisième opus relate pour sa part l'équipée malheureuse de teenagers venus dans les Balkans assister aux rites séculaires d'une cérémonie païenne. Parmi eux, Beverly (Mary Kohnert), appelée «la Promise» par les membres d'une secte satanique locale, doit au cours des réjouissances épouser Lucifer en personne, mais elle ne le sait pas encore. Hélas, tout s'écroule quand on découvre au final la perte de la virginité de l'élue, condition rhédibitoire aux sataniques épousailles. Un saint homme envoyé de Dieu avait en effet défloré la petite friponne dans le fameux «Evil Train» du titre vidéo (un alibi «d'enfer» qui pourrait bien faire jurisprudence dans les TGV sur les longs parcours, mais n'oubliez surtout pas de dire que vous êtes envoyé par Dieu...). Gentiment incrédible, **Beyond the Door 3** se rattrape avec ses séquences gore le plus souvent gratuites, mais d'une bonne santé renversante : décapitation, victime coupée en deux, tête brûlée, jeune empalé sur un battant de passage à niveau (c'est quand même pas de chance !), corps éclaté, visage épluché, etc. Faudrait pas en faire plus, on gâcherait...

Beyond the Door III. *La sorcière des Balkans.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ca, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions

107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000
124 Scream 3, Mission to Mars, Faust, Hypnose, Resident Evil 3
125 Lord of the Rings, Dossier Killers, Cut, Rétro Blair Witch
126 X-Men, Le Pacte des Loups, Pitch Black, Destination Finale
127 L'Homme sans Ombre, The Call, Gemini, rétro Hellraiser

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux

39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings
84 Les Rois du Désert, carrière G. Clooney, Buffy & Angel
85 X-Men, American Psycho, Les Scream Queens, AFM 2000
86 M:I-2, Gladiator, Cannes 2000, L'Eté Fantastique, Sydney Fox
87 Carrière Jackie Chan, X-Men, Super-Héros, En Pleine Tempête

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture variante. 240 F (port compris). Également disponible, le deuxième volume au prix de 240 F.

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES

29 30 32 33 34 36 37 38 39
40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67
68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80
81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93
94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106
107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119
120 121 122 123 124 125 126 127

IMPACT

1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83 84 85 86 87

q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

MAD'GAZINE

DISQUES

BLESS THE CHILD
Christopher Young
(Crescendo/Import)

Après dix années passées dans les arcanes de la série B horrifique, Christopher Young, en quête de respectabilité, s'était mis à refuser les affectations aux B-movies et s'était désisté au profit de son protégé, Marco Beltrami, sur un certain **Scream**, qui allait cumuler plus de dollars que tous les films de sa carrière réunis. Sale coup. Le voici donc à nouveau enclin à pousser le gothisme, et avouons-le, on le préfère nettement en cénobite infernal qu'en mélodiste oscarisable. Car si le film de Chuck Russell s'avère une purge malodorante, la partition de Young nous renvoie illico, elle, aux heures grandiloquentes des deux premiers **Hellraiser**. Des voix de baryton, montées des entrailles de la terre, viennent s'accoupler à des sopranos angéliques dans une démesure exaltante. Festival de chœurs latins, d'envolées lyriques capables d'atomiser la Vierge Marie et de cordes damnées qui viennent scier votre système nerveux, **Bless the Child** est une chorale d'effets en tous genres, de non retenue. Et Christopher, définitivement, un diablotin superbe et difforme en quête perpétuelle de beauté absolue. (53 mn 24)

ESCAFLOWNE
Yoko Kanno
(Victor/Fnac Import)

Avec Joe Isaishi, l'autoritaire et séduisante Yoko Kanno est certainement la voix la plus respectée de la japanimation. Capable de passer des balades et fugues pétillantes (***Macross Plus***) au jazz-rock le plus sauvage (***Cowboy Bee-Bop***), maîtrisant les envolées d'un John Williams (***Brain Powered***) ou se frottant carrément à l'incandescence d'un Puccini (**Memories**), elle sait absolument tout faire, et avec quel panache ! Ayant déjà accouché d'une quantité phénoménale de thèmes romantiques, gothiques ou avant-gardistes pour les OAV d'*Escaflowne*, elle ne pouvait que livrer une partition au moins aussi prosélyte pour le long métrage sorti au Japon l'an dernier. Il y en a pour tout le monde, des fans hardcore de pop jap' aux intégristes du Carmina Burana, des poussins nourris aux comptines aux musiciens avides d'expérimentations étranges. Comme pratiquement à chaque album, Yoko est sur tous les fronts, infatigable et irremplaçable. (60 mn 33)

SANG D'ENCRE

L'APPRENTI ASSASSIN
Robin Hobb
Editions J'Ai Lu

Envahis que nous sommes par les ouvrages de fantasy, il est bon de parfois faire le tri. Parce qu'il faut bien reconnaître que pour dix bouquins publiés, huit sont illisibles, cela étant fréquemment dû au fait que les auteurs venant du jeu de rôle sont de plus en plus nombreux et qu'avoir de l'imagination ne veut pas forcément dire qu'on est un bon écrivain. Faisant suite aux révélations que furent Robert Jordan, Tad Williams, David Gemmel ou George Martin, Robin Hobb nous offre avec ce premier tome de la saga *L'Assassin Royal* une relecture musclée de tous les clichés inhérents au genre, comme cela avait été le cas chez Terry Goodkind (éditeurs, la suite de *L'Epée de Vérité*, c'est quand vous voulez). Un jeune bâtard royal, qui possède le don de communiquer avec les animaux, est tiré du caniveau par son oncle qui lui offre une éducation digne de son rang, dans l'espoir de faire de lui un tueur redoutable au service de la couronne. D'abord réticent, le jeune homme va finir par accepter sa condition et développer les arts de l'épée, de l'intrigue et du poison à des fins meurtrières. Personnages attachants, écriture vigoureuse et lyrique où les élans poétiques n'excluent en rien un rythme soutenu, *L'Apprenti Assassin* renouvelle le genre, à mi-chemin entre l'épopée historique et l'odyssée initiatique, le conte de fées et la fantasy celtique. En d'autres termes, contrairement à d'autres livres du même type, on ne s'emmerde pas ! On regrettera toutefois que, comme souvent, la traduction élimine entièrement certains passages du texte original.

Cédric DELELÉE

interview MICHAEL KAMEN

Arrangeur de renom pour quelques icônes pop, parrain d'une multitude d'écoles de musique, artiste de scène et symphoniste, Michael Kamen reste surtout le maître d'œuvre d'une quantité étonnante de scores marquants. Des cavalcades de ROBIN DES BOIS aux féeries troublées de Terry Gilliam, des duels mythologiques d'HIGHLANDER à la gratte bluesy des ARME FATALE. Il était là quand McLane sautait du haut de la tour Nakatomi ou quand Wolverine se faisait kicker par Mystique. Déjà overbooké, cette homme d'une gentillesse et d'une disponibilité surréalistes, a trouvé le temps de composer «The New Moon in the Old Moon's Arms» une symphonie millénariste d'une richissime limpidité. Mais comment fait-il ?

Y-a-t-il une différence lorsque vous composez pour la scène ou le cinéma ?

C'est à chaque fois différent. Je raconte une nouvelle histoire, de nouveaux destins, entouré d'un nouveau groupe de producteurs et réalisateurs. Et lorsque j'écris de la musique pour scène, que certains considéreront comme «plus sérieuse», c'est une autre expérience, d'autres gens, mais le fond du problème reste le même : raconter. Chaque matin, je me réveille avec une musique dans la tête. Mon travail consiste d'abord à être à son écoute, et à parvenir à la retranscrire sur papier.

Mais il doit bien y avoir une manière spécifique de composer pour l'un ou pour l'autre ?

Ecoutez... Bien que **X-Men** m'ait demandé près de trois mois et demi de travail, entre l'écriture, les approbations et l'enregistrement, je vous avoue qu'il m'a fallu près de trois ans pour parvenir à compléter cette symphonie. Avec mes diverses affectations, je n'ai pas à ce point de temps à y consacrer. Je n'avais qu'un mois et demi pour préparer le concert avec Metallica, et il me faut généralement quatre à cinq semaines seulement pour faire un film. J'aime l'idée de pouvoir me concentrer sur un seul ouvrage. Ça donne généralement de meilleurs résultats. Cette symphonie était non seulement complexe, mais elle nécessitait que je creuse profondément en moi pour y trouver les thèmes les plus intimes. Il me fallait visiter les différents lieux mis en scène. Je suis allé en Russie, en Arizona, et j'ai commencé l'écriture en Italie. J'ai mis le monde entier dans cette musique, ce que j'ai peu l'occasion de faire pour un film. Lorsque sur un film comme **X-Men** on met à ma disposition les excellents musiciens de studio, tout se fait à l'intérieur de cette ville. Je ne sors que pour rencontrer l'orchestre de Seattle (**Die Hard 3**) ou celui de Los Angeles (**Die Hard 1** et **2**). J'aime les orchestres et j'adore traverser le monde pour les rencontrer. Je viens de travailler avec celui de Nancy.

Le Concerto pour Saxophone, que vous aviez créé avec David Sanborn, vous a en quelque sorte servi par la suite. On en retrouve des traces dans les 3 derniers *Arme Fatale*, *Le Dernier Samaritain*, etc. Est-ce, pour vous, une manière de rendre cohérente une carrière très éparpillée ?

J'ai tellement de plaisir à faire ce métier que j'ai besoin de prendre la musique très au sérieux. C'est une partie de moi. J'écris de la musique chaque jour. Lorsque je regarde un film, je réagis souvent en ramenant un ancien de mes thèmes qui lui soit approprié, avant que ce dernier ne prenne sa forme définitive. Et lorsque je suis sur une symphonie, mes multiples expériences filmiques ressurgissent à tout instant, avec la texture propre aux scores. Donc, qu'importe le projet, je n'écoute en définitive que ma voix intérieure, ma propre musique, et ceci m'est fondamental. J'ai la chance incroyable de pouvoir gagner ma vie en passant mon temps à écouter ce qui se passe dans ma tête !

Propos recueillis par Rafik DJOUMI

James SPADER

Angela BASSETT

SUPERNOVA

LA TERREUR
A UNE NOUVELLE
DIMENSION...

Un thriller de science-fiction, bourré d'effets spéciaux époustouflants, créés par l'équipe de Digital Domain (Oscar® des Meilleurs Effets Visuels pour Titanic). Avec **James Spader** (Stargate, Crash), **Angela Bassett** (Tina, Strange Days) et **Robert Forster** (Jackie Brown). Une aventure qui vous fera franchir les limites du réel !

SON DVD

- Dolby digital 5.1 :
  Français, Anglais, Allemand, Italien, Espagnol

BONUS DVD

- Scènes coupées, dont une fin alternative

DES LE 21 MARS DANS VOTRE VIDEOCLUB
ET A LA VENTE DVD VIDEO

© 1998 Metro Goldwyn Mayer Studios Inc. All Rights Reserved.

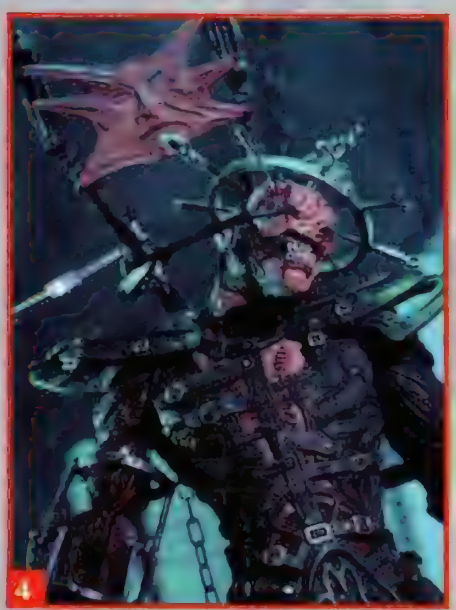
Mc FARLANE TOYS

NOUVELLES COLLECTIONS... SAIGNANTES

1

2

3


4

5

6

1/ T-800. 2/ T-1000. 3/ Candyman. 4/ Agonistes. 5/ The Scythe Meister. 6/ Talisac.

Dessinateur du «Amazing Spider-Man» au moment de la saga Venom, Todd Mc Farlane, également créateur de Spawn et co-fondateur du label *Image Comics*, développe depuis près d'une dizaine d'années une gamme impressionnante de jouets à travers sa filiale *Mc Farlane Toys*. Des jouets de luxe aux multiples articulations qui n'ont donc rien à envier à nos vieux G.I. Joe ! Si les premières figurines s'inspiraient uniquement des comics issus de son imagination (en résumé, Spawn et son univers, à savoir Violator, Over-Kill, Angela et consorts), *Mc Farlane Toys* s'est rapidement élargie à de nouveaux horizons. Conscient du potentiel lucratif de cette nouvelle division, Todd Mc Farlane signe toutes les licences possibles et s'assure ainsi rapidement la première place sur le marché. Débarquent alors sur les étagères des boutiques spécialisées des action figures typées cinéma (**Sleepy Hollow**, **Austin Powers**, **Little Nicky**), mangas (**Akira**, **Tenchi Muyo**), musique (Kiss, Rob Zombie, Alice Cooper), sport (les joueurs de hockey de la NHLPA) et même jeu vidéo (**Metal Gear Solid**). Apparue il y a deux ans, l'excellente série Movie Maniacs célèbre les icônes du cinéma fantastique et d'horreur des années 80. Freddy, Jason, Leatherface, Michael Myers, Norman Bates, et plus récemment La Mouche, Ash, Snake Plisken et The Thing, ont ainsi rencontré un franc succès. La liste est longue et ne cesse de grandir...

Grâce à un distributeur français qui a pris le relais sur l'import, ces jouets sont désormais beaucoup plus faciles à trouver chez nous. C'est une aubaine, car la quatrième gamme des Movie Maniacs s'annonce des plus croustillantes. On y trouvera un Arnold Schwarzenegger bien destroy directement sorti de **Terminator 2** (défiguré ou non, au choix), un T-1000 lui aussi en deux versions (sous son apparence humaine ou en phase «éclatée»), un Candyman gore à souhait et un Evil Ash plus vrai que nature. Parallèlement, Clive Braker's Tortured Souls, une gamme exclusivement consacrée aux Cénobites d'**Hellraiser** et créée en étroite collaboration avec leur géniteur, devrait voir le jour au printemps. Des jouets d'une extrême violence graphique qui reflètent parfaitement l'univers morbide des films (les premiers surtout), sans pour autant en reprendre les personnages originaux. Six modèles sont proposés dans un premier temps : Venal Anatomica, Agonistes, Mongroid, The Scythe Meister, The Fix et la superbe Lucidique. Des bouts de plastique soignés dans les moindres détails, accompagnés de leurs ustensiles, imaginés pour donner des cauchemars au collectionneur le plus endurci. On regrettera juste l'absence de Pinhead, figure emblématique de la saga, qui devrait pointer le bout du nez dans une prochaine livraison. Mais il y a déjà largement de quoi se contenter !

Numa RODA-GIL

(Ces jouets, au tirage très limité, seront disponibles courant juin à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Renseignements au 01 40 51 82 55)

TÉLÉ MANIAC

Ce n'est pas une défaillance de votre téléviseur... Allumez vos postes, le fantastique est partout : sur le câble ou sur les chaînes hertziennes, généralistes ou thématiques, pour les enfants, les ados, les adultes ; téléfilms, séries et feuilletons se dopent au paranormal, à la fantaisie débridée. Le PAF est définitivement entré dans la quatrième dimension.

Les Médiums : «*Esprit, si tu es là, sers-nous donc un godet !*».

Est-ce l'attente fébrile du **Seigneur des Anneaux** version Peter Jackson ou l'engouement actuel pour les jeux magiques, mais la mode 2001 vire résolument au merveilleux et à l'exploration plus ou moins revisitée de nos vieux contes d'enfants. Rediffusions et inédits regorgent d'elfes et farfadets, de magiciennes et de trolls, depuis les programmes-jeunesse (***Monstres et Merveilles*** de Jim Henson, ***Sabrina, l'Apprentie Sorcière*** sur *Canal J*, les téléfilms de *Disney Channel*) jusqu'aux feuilletons-phares de *M6*, véritable baromètre des tendances audimatiques. On réinjecte périodiquement les fantasmagories télé de Lamberto Bava (**La Caverne de la Rose d'Or**, **La Légende d'Alisea**), on épuise l'intégrale Steve Barron (**Merlin**, **Les 1001 Nuits**), on nous offre d'interminables sagas colorées, vire-voltantes et un peu niaises (**Le Monde Magique des Leprechauns** de John Henderson, déjà auteur des **Borrowers**). Dans cette débauche de délires sucrés aux frontières du kitsch, ***Le 10ème Royaume***, mini-série en 5 parties de 90 minutes réalisée par deux vétérans britanniques (Herbert Wise et David Carson), aura néanmoins embelli nos soirées et mérite, par l'originalité de son scénario à tiroirs (Simon Moore, qui avait adapté «Les Voyages de Gulliver» pour Charles Sturridge), une nouvelle vision vidéo (le coffret vient de sortir à la vente), ne serait-ce que pour admirer l'invraisemblable casting réunissant Dianne Wiest (la méchante reine), Rutger Hauer (le chasseur), Ann-Margret (Cendrillon âgée de... 200 ans) et Camryn Manheim (Blanche-Neige), dans un «sampling» astucieux mixant les frères Grimm, les légendes nordiques, Lewis Carroll, George Pal et un zeste de **Magicien d'Oz**. Ceci étant, si vous êtes allergique aux chiens qui parlent et à l'esthétique fluo, gardez vos sous pour des réjouissances plus épicées.

Rayon séries, la dernière production *DreamWorks* était attendue au tournant, les précédentes incursions de Spielberg dans le domaine télévisuel (***Histoires Fantastiques***, ***Earth 2***, ***SeaQuest DSV***) n'ayant pas donné que du bon. ***Les Médiums*** (***The Others***), programmée par *TF6*, malgré l'expérience de ses metteurs en scène (Mick Garris, Tobe Hooper, Brian Trenchard-Smith, etc.), sent quelque peu le réchauffé, avec sa clique de jeunes parias aux pouvoirs mystérieux coachés par un mentor chenu. Si ça ne vous évoque pas un mélange opportuniste de ***Buffy*** et des **X-Men**... Non que les épisodes ne se laissent pas voir (il y a du savoir-faire), mais à l'heure où *M6* récupère ***Roswell*** plutôt qu'***Harsh Realm*** ou ***American Gothic***, le malheureux téléphage pourrait espérer l'émergence de concepts plus surprenants. Occasion supplémentaire, donc, de se rapatrier le samedi à minuit sur *France 3* : l'ancêtre de nos Mulder et Scully, David Vincent himself, y reprend du service contre les vilains envahisseurs au petit doigt rigide. Quinn Martin, producteur de ce classique culte, n'avait certes pas attendu Chris Carter pour proclamer que nous vivons dans un monde paranoïaque.

Un ultime mot concernant la masse des téléfilms américains colmatant les grilles journalières. Parfois, l'acharnement génère des satisfactions : on peut savourer d'authentiques nanars rigolos comme **Détective Philip Lovecraft** (Martin Campbell) et **Night Hunter** (Rick Jacobson), ahurissante série Z avec Don «The Dragon» Wilson où, allez savoir pourquoi, le plus ridicule vampire qui passe se révèle maître ès kung-fu ; on découvre aussi des produits honorables, convenablement interprétés (**Le Prix de l'Eternité** de David Jackson, histoire d'une fontaine de jouvence que les habitants d'une bourgade dissimulent jusqu'à l'intrusion d'un étranger) ; on se familiarise enfin avec de vrais auteurs absents des dictionnaires, tel Bill Condon dont nous avons apprécié quatre œuvres intéressantes (deux films, deux téléfilms), trois d'entre elles relevant du genre qui nous occupe : **Candyman 2**, **Ni Dieux ni Démons** et **L'Homme qui Refusait de Mourir** (avec Malcolm McDowell, impeccable), confirmation de l'existence d'un «continent oublié» par la critique : le monde des téléastes.

Marc BRUIMAUD

Le 10ème Royaume : *la méchante reine (Dianne Wiest) comme on ne l'a jamais vue...*

L'invisible man Darien Fawkes (Vincent Ventresca), ici encore un peu trop visible.

INVISIBLE MAN

Cette énième version (non, je ne ferai pas l'historique !) de «L'Homme Invisible» d'H.G. Wells (*Universal TV*, 2000) que propose chaque semaine *TF1* à l'heure de la sieste dominicale (15 h 10) s'avère une agréable surprise, dans la mesure où, sans se prendre au sérieux mais avec dynamisme, elle ne cherche pas à imiter ses multiples ancêtres, développant plutôt des intrigues légères dont l'action, franchement fantaisiste, génère de nombreux effets spéciaux numériques très amusants. Darien Fawkes, voleur malchanceux auquel de vilains scientifiques ont greffé dans le cerveau une glande de synthèse (le «morpho-givre», sorte de bestiole translucide ayant pour effet de ne plus réfracter la lumière, donc de rendre invisible son hôte — vous suivez ?), se retrouve piégé par une expérimentation dont l'antidote lui est dissimulé afin de l'obliger à devenir un agent gouvernemental spécialiste des planques et infiltrations délicates. On lui adjoint un briscard viré du FBI, une chercheuse sexy pour surveiller l'équilibre fragilisé de ses fluides corporels, et hop, sus aux terroristes, tueurs et espions qui menacent la confidentialité des secrets militaires. Chaque épisode, alerte et distrayant, permet de croiser des figures secondaires souvent bien campées, parfois émouvantes (la petite fille qui prend Fawkes pour un personnage imaginaire, une spécialiste des quantas en mal d'affection), les acteurs jouent le jeu avec une délectation évidente (mention spéciale à Paul-Ben Victor en équipier misanthrope) ; allez, vous en reprendrez bien un peu pour faire passer le repas de midi...

Marc BRUIMAUD

RAYON

TERMINATOR

Edition Spéciale
(*PFC*)

Le studio *Orion* n'est plus, et les droits de son catalogue de films se sont éparpillés au point de rendre fous les archivistes. Ainsi, une infinité de perles, parmi lesquelles **La Chair et le Sang**, **RoboCop** ou **Le Silence des Agneaux**, se baladent au gré des ayants-droit et des éditions vidéo. Vous avez vu passer un DVD de **Terminator**, nu comme un ver, estampillé *TF1* ? Préparez-vous à l'édition collector, labellisée *MGM*, et distribuée par la *Fox*. Quant aux Américains, ils devront sagement patienter jusqu'à la fin de l'année pour profiter de cette édition exceptionnelle pourtant élaborée par leurs compatriotes. Ouf ! Comme pour chaque film de Cameron, c'est le bras droit de toujours, Van Ling (les box **T2** et **Abyss**) qui s'y colle. La tâche n'a pas du être aisée.

Rappelons-le, le projet **Terminator**, premier du nom, est à l'origine une série B de dernière catégorie, dont la sortie en salles ne devait pas excéder les deux semaines. Filmé avec des élastiques et du chatterton, il n'attendait que le talent indécent de son concepteur pour s'imposer dare-dare en monument de la SF. Mais qui dit série B à petit budget dit aussi manque total de promotion. Van Ling a donc dû, très tôt, se rendre à l'évidence : pas de featurette à déguster, pas de spots TV en pagaille, et on oublie les scènes de tournage. C'est donc avec un métier certain que le père Van Ling réussit malgré tout à échafauder un making-of (60 mn) des plus passionnants, composé essentiellement d'entretiens récents (et une partie non négligeable enregistrée sur le plateau de **T2**). Les tournages commando ont pour eux une propension certaine à créer l'anecdote croustillante. On se régalera donc en apprenant, entre autres, comment certaines séquences mythiques ont été tournées sans la moindre autorisation, pourquoi le Terminator porte-t-il occasionnellement les chaussures de la productrice, ou comment recourir à un mur coulissant lorsqu'on ne peut plus faire bouger une voiture ! De l'art du bricolage. Parallèlement, Schwarzy (en shorts !) et Jim taillent une bavette durant 18 minutes dans un loft luxueux, à coups de souvenirs émus.

Mais bien sûr, les madmoviens iront tout d'abord se jeter sans préliminaires sur les séquences inédites, au nombre de sept, tout de même. On a du mal à saisir qu'un matériel aussi exceptionnel n'ait jamais été exploité auparavant. Car si la plupart de ces séquences font partie des habituelles «quantités négligeables» (transitions, explications), on reste en revanche abasourdi devant une longue scène de station-service, où Sarah Connor se met en tête d'aller faire exploser les locaux de Cyberdine ! En cherchant à la dissuader, Reese craque littéralement et confesse à Sarah son complexe de Cassandre, lui qui évolue dans un monde dont il connaît la fin prochaine. Bref, il lui annonce, ce faisant, la folie qui la guette elle aussi ! **T2** ne sortira que huit ans plus tard, et Cameron nous prouve par cette seule séquence qu'il est l'homme le plus cohérent du monde, sacrément dénué de l'opportunisme commerçant que certains ont cherché à lui attribuer. Pour élaguer plus avant la démonstration, la séquence suivante montre carrément les locaux de Cyberdine, en 1984. Dément ! Après ce choc, il ne vous restera plus qu'à feuilleter tranquillement le traitement d'origine, écouter Stan Winston s'extasier sur sa créature, voir les boys de *Fantasy II* jouer à la maquette ou passer par la galerie de photos.

La copie du film est plus qu'honorable, au regard de ses modestes origines (mais les coupeurs de cheveux en 18 verront que les cadres 1.85 ne sont pas exactement à leur place sur certaines séquences !). Le son, mono à l'origine, a bénéficié d'un remixage en 5.1 (VO et VF). Si ce genre d'exercice est généralement désastreux (sons vieillot et hi-tech font rarement bon ménage), l'équipe de Van Ling a pris soin de calmer le jeu, livrant un Dolby Digital suffisamment discret pour que les béotiens puissent croire à une piste d'origine. Du sacré bon boulot, et en exclu rien que pour nous !

X-MEN

Edition Spéciale
(*PFC*)

Au risque de se fâcher avec la moitié de population terrestre, dénonçons sans plus tarder la couronne de lauriers que l'on a tressée à Bryan Singer, pour avoir soit disant livré la première adaptation bédé 100% fidèle à son modèle. Qui donc, en effet, même parmi les fans du film, se soucie de Tom De Santo ? Petite contribution symbolique, De Santo a convaincu la *Fox* de se lancer dans le projet. De Santo a imposé un réalisateur orienté personnages, plutôt qu'un actioner, en l'occurrence Singer lui-même. De Santo a montré patte blanche en produisant **Un Elève Doué** pour ce dernier. De Santo a écrit l'histoire du film, et les traitements des séquelles à venir, en faisant fructifier l'héritage d'une bédé qu'il collectionne depuis qu'il a douze ans. De Santo (cf. interview dans *Impact* 87) a introduit chaque acteur à son personnage. Omniprésent dès que l'on évoque les points forts du film, le nom de De Santo disparaît mystérieusement de toute évocation critique. Et pourtant, si ce film a une âme, ce ne peut être que la sienne. Gageons que sans son apport essentiel, la mise en scène transparente de Singer aurait bien eu du mal à porter aux cimes du succès un projet aussi délicat (le mélo chez les mutants, c'est pas si facile à faire avaler). L'expérience aura tôt fait de remettre en partie les choses à leur place : une absence quasi-totale d'enjeux autres que linéaires dans les séquences d'action, et un regain immédiat d'intérêt dès que réapparaissent les nécessités dramatiques du script. Ça va zapper dans les chapitres, et, pour une fois, pas forcément au profit du climax ! Rendons justice à ce maillon central puisque même l'édition DVD le néglige superbement. Une édition plutôt sage par ailleurs. La featurette de 22 minutes ne vous apprendra rien que vous ne sachiez déjà. L'interview quelque peu passe-partout de Singer non plus. Premier point d'intérêt : deux scènes nous sont proposées sous leur forme d'animatiques, conçues sur ordinateur. Deuxième point d'intérêt, autrement plus futé : le faux-reportage de 6 minutes. Monté sous la forme d'un JT, dédié à la campagne du sénateur intégriste Jefferson Kelly, il nous introduit à l'univers spécifique

LASER

des mutants par la voie propagandiste. Plutôt bien pensé. A côté, les scènes coupées font pâle figure. Majoritairement axées autour de l'institut du Pr Xavier, elles apportent l'aspect de la très sympathique chronique que la durée réduite du film assassinait. Une fonction vous permet de programmer ces séquences afin de les intégrer au reste du film, mais comme elles ne sont ni ré-étalonnées, ni mixées, que la compression anamorphique y est exagérée et qu'elles ne sont pas proposées au format 16/9 comme le reste du film, nous vous conseillons vivement de vous les faire à pied, sous peine de jouer de la télécommande à tout bout de champ.
VF + VOST en Dolby Digital 5.1. Spots TV, bandes annonces, galerie de 68 photos... et 2 bonus cachés dans les menus.

PITCH BLACK
(UCT)

Curieusement buriné sur les écrans français, alors que son succès américain lui garantissait logiquement un minimum d'effort de distribution, la petite perle de série B de David Twohy trouvera son public en vidéo. C'est tant mieux, le cinéaste en a l'habitude. Et, malgré son insistance à jouer des noirs les plus profonds et des contrastes lumineux les plus violents, **Pitch Black** demeure une expérience effective de claustrophobie en plein air même sur le support le plus familial. Dommage, par contre, que la version uncut n'ait pu trouver sa place sur cette édition. Question de doublage français certainement, de vitesse d'exploitation probablement. Les anglophiles n'auront donc aucun regret à se reporter sur l'édition zone 1 du Director's Cut, sous-titrée français, qui présente les mêmes suppléments. Ceux qui ne maîtrisent pas la langue de Michael Jackson paieront en revanche leur crise lorsqu'ils réaliseront que les éléments les plus importants de ce DVD, c'est-à-dire les deux pistes de commentaires audio, ne sont pas sous-titrés ! Faudra nous expliquer la logique ! Twohy/Vin Diesel/Cole Hauser d'un côté, et Twohy/Pincheon/Directeur des Effets de l'autre. Ça avait pourtant l'air alléchant, non ?
Copie 16/9 compatible 4/3. VF + VOST en Dolby Digital 5.1. Featurette et extrait d'une rave-party (!!!).

ROCKY HORROR PICTURE SHOW
(FFC)

A force de ressorties événementielles, le film culte par stricte définition qu'est **Rocky Horror**, va finir par ne plus l'être, culte. Rappelons qu'à l'origine, la mention «culte» ne s'applique qu'aux œuvres à public restreint, avec lesquelles les fans entretiennent un rapport quasi-charnel. La curiosité bien compréhensible du reste du public, ainsi que la forte promotion faite autour des vidéos et de ce DVD ici présent, ont ouvert le film de Jim Sharman à une notoriété qui lui est plutôt mal adaptée. Qu'importe. Avec ses deux disques pleins à craquer et son écrin luxueux, l'édition du 25ème anniversaire risque bien de dépasser les attentes les plus fantasques des amateurs. Sur le disque 1, un commentaire audio sous-titré de Richard O'Brien et de la «boche» Patricia Quinn (normal) et trois options de visionnage : la version «fan», entrecoupée de hurlements, de plans de foule gesticulante, avant que le film ne reprenne son cours normal. La version Prompter, pour apprendre soi-même à faire le crétin devant son écran et savoir quoi brailler, en suivant scrupuleusement les sous-titres. La version Participation qui balance dans vos enceintes surround l'ambiance gueularde de la salle. En menu caché, pour les plus hard-core, la version souhaitée initialement par Sherman, avec certains parties en noir et blanc. S'il vous reste encore des oreilles après ça, allez écouter les membres du casting (Meatloaf, Sarandon et les autres) se remémorer leurs conneries post-révolutionnaires et retrouvez Meatloaf dans un clip psychédélico-con, avec des bulles infos à la *MTV*. S'il y a bien une séquence inédite, chantée par Brad et Janet, les autres «scènes inédites» proposées s'avèrent en fait des prises alternatives, son direct et ambiance (studieuse ?) de plateau. Le gros du morceau arrive avec le documentaire de 36 mn qui analyse, par l'entremise de l'équipe, et parfois avec une certaine stupeur, la pérennité phénoménale d'une telle pochade. Enfin, on n'allait pas se quitter sans une séance de karaoké, en reprenant comme des walabis les chansons «Toucha Toucha Touch Me» et «Sweet Transvestite». Si ! Si ! Karaoké ! Quand on pense que Citizen Kane en DVD n'a pas le quart de la moitié de ces bonus... **Rocky Horror**, ou la revanche ultime du cinéma bis

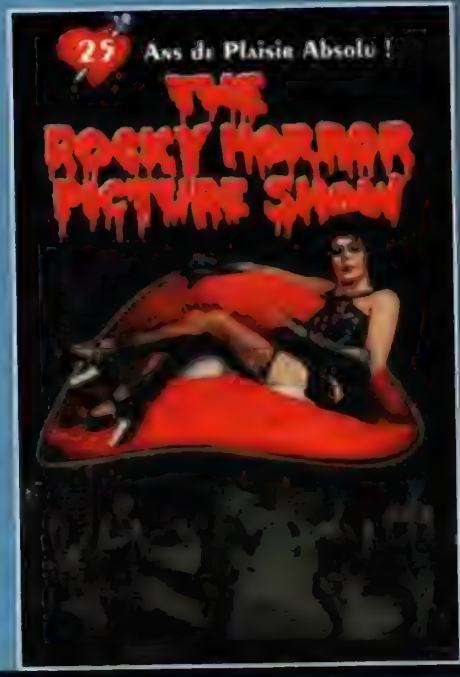
KRULL
Edition Spéciale
(CCT)

Est-il possible de conjuguer **Star Wars** aux contes de fées, d'y injecter de l'Heroic Fantasy et de mixer le tout à du swashbuckler sauce Errol Flynn sans se couvrir de ridicule ? A la vision de **Krull**, presque vingt après le méfait, la réponse semble toujours être : Non ! Pourtant. Dieu sait qu'il y a un je ne sais quoi de foncièrement attachant dans le film de Peter Yates, qui tient peut-être à son aspect kamikaze, à la générosité de sa bouillie visuelle, à ses décors aussi onéreux que tactices, à ses effets hi-tech complètement dépassés dès leur sortie. Quelque chose que cette méga-production (qui a coûté vraiment cher à ses commanditaires) partagerait avec un cinéma de quartier désuet mais riche d'intentions, qui demanderait à son spectateur un effort continu de participation et d'imagination (Alors ! On a qu'à dire que là, en fait, c'est un dragon !). Et comme tout ancien blockbuster qui se respecte, **Krull** avait de côté tout un tas de bonus qui n'attendaient que le DVD pour se dépoussiérer. La featurette (diffusée à l'époque sur *Temps X*), un commentaire audio sous-titré de l'équipe (entre deux pointages à l'ANPE) une animation de la bédé *Marvel* qui en avait été tirée (n'importe quoi !) et un article de *Cinefantastique* lu à voix haute (n'importe quoi de n'importe quoi !). Ceux d'entre vous qui, en 1983, avaient entre 7 et 10 ans, ont pourtant déjà sorti leur carte bleue.

MASQUE DE CIRE
(TF1)

Il n'était pas dit que la mort tragique de Lucio Fulci, sur le tournage de cette œuvre, ne finisse quelque part par lui profiter. En reprenant in extremis les rênes de l'entreprise, le maquilleur Sergio Stivaletti devait se sentir écrasé de responsabilité, et c'est avec l'humilité d'un artisan à l'ancienne qu'il mena l'ouvrage à son terme. Du coup, **Masque de Cire** se révèle plus digne de l'héritage italo-gothique que les derniers films de Fulci, ou même que les récentes pochades d'Argento. Un premier degré réjouissant (Robert Hossein, étonnant), une insistance graphique bienvenue, une lumière et des décors chargés et, bien sûr, quelques éclats gore bien stivalettiques. Le tour est joué, le fan de base complètement conquis. Co-production franco-italienne oblige, il n'existe pas de VO. La seule version française, plutôt bien faite au demeurant, est disponible sur cette édition.
1.66 d'origine en 16/9 compatible 4/3. DD 2.0. Filmos de Fulci et Stivaletti par l'ami Toullec.

Rafik DJOUMI



Le survol de la cité d'Alexandrie par l'aéro-théâtre de Bach et de sa troupe de voleurs, sous l'œil émerveillé du petit mage noir Bibi.

Final Fantasy IX

Dév.: SquareSoft. Dist.: Infogrames. Disponible sur PSOne.

Ce neuvième épisode de la saga de SquareSoft cumule quelques particularités. C'est le dernier à avoir été développé sur PSOne. On y retrouve la forme RPG classique une dernière fois avant le passage sur PlayStation 2 et à la 3D en temps réel. Enfin, entre celui-ci et le prochain, il y aura quand même Final Fantasy : The Spirit Within, premier long métrage en images de synthèse photo-réalistes. Autant dire que Final Fantasy IX apparaît comme la dernière ligne droite avant de sérieux virages à négocier...

Parmi les questions qui obsèdent les plus grands esprits de l'industrie ludique, il y en a une qui fait quasiment l'unanimité : comment uniformiser les différents types d'images, c'est-à-dire surtout comment réduire la différence entre une séquence de jeu et les cinématiques qui l'encadrent ? D'un pur point de vue graphique, la puissance exponentielle des consoles mises sur le marché permet aujourd'hui des phases de jeu somptueuses, mais dans le même temps les cinématiques ont aussi profité des progrès techniques, maintenant un écart certain mais à un niveau plus élevé. Au top niveau justement, et même au-delà, il y a **Metal Gear Solid 2** *(1)*, dont les phases de jeu vont sans doute faire souffler un vent de panique dans les boîtes de développement, mais dont les extraordinaires cinématiques tranchent encore sur le reste. Ramené au cinéma, ce problème consisterait à tourner le même film avec du 8mm et du Super 35, et faire ensuite en sorte que ça ne se voie pas ! Dans **Shenmue**, sorti il y a quelques mois sur *Dreamcast*, Yu Suzuki avait choisi de contourner la difficulté : les cinématiques utilisaient tout simplement le moteur du jeu. Suzuki se privait ainsi de la haute définition des images de synthèse, mais gagnait une belle unité visuelle dans l'aventure.

Comme la plupart des RPG, **Final Fantasy IX** ne cherche pas à masquer la diversité dans le traitement de l'image. Contraints par la technique, les développeurs de *SquareSoft* ont admis depuis longtemps qu'il fallait faire avec les moyens du bord et qu'une phase de recherche ou un combat ne pourraient jamais se hisser au niveau de leurs cinématiques haut de gamme. Pour combler cette lacune (mais en est-ce vraiment une dans les RPG ?), les efforts se portent évidemment sur le scénario et les dialogues (pour les phases de combat) et sur les effets visuels (pour les combats), afin de faire oublier une illustration évidemment limitée pour les raisons évoquées plus haut. L'imagination du joueur est ainsi mise à contribution, comme dans les jeux de rôles dont les RPG descendent directement. Créateur de la saga qui a sauvé *SquareSoft* de la faillite et chef de projet sur cet opus 9, Hinonobu Sakaguchi travaille actuellement à la finition de **Final Fantasy : The Spirit Within**, le long métrage qui devrait révolutionner l'animation. Sans remettre en cause la passion qui le lie aux jeux vidéo, on peut quand même penser que Sakaguchi était d'une certaine façon frustré de devoir jongler entre la synthèse et les pixels, et qu'il a trouvé dans le cinéma le seul support capable à l'heure actuelle d'assurer une parfaite cohérence visuelle à son imaginaire débordant.

En attendant de vivre dans les salles obscures le prolongement direct de ce que Sakaguchi a créé pour la console, on peut se laisser charmer par **Final Fantasy IX** et ses principes totalement addictifs : on y joue une heure, comme ça, pour voir, et on se réveille une semaine plus tard sans avoir vu le temps passer. Il faut dire que contrairement aux deux épisodes précédents, **FF9** abandonne le rétro-futur pour de la fantasy médiévale en même temps qu'il développe un scénario remarquable, sorte de gigantesque quête identitaire où les personnages adolescents tentent d'échapper à leur destin. Encadrés par des adultes pour la plupart infantiles (Steiner, Kweena, Tarask), Djidane, Dagga et Bibi ne cessent ainsi de refaire le monde à leur image pour mieux vanter l'esprit de solidarité et de tolérance. Si cette longue aventure recèle nombre de climax comme *SquareSoft* sait si bien les faire, elle se révèle également bourrée d'humour, riche en quêtes secondaires et variée question gameplay. Entre les combats, les cinématiques, les déplacements et les scènes dialoguées sont venues se nicher quelques succulentes bizarreries, comme cette partie chronométrée de colin-maillard entre le Roi Cid et un monstre en cage. Fou rire assuré.

Vincent GUIGNEBERT

1/ Une démo jouable de **MGS 2**, *d'une durée d'environ une heure, sera disponible sur* **Zone of the Enders**, *une production Hideo Kojima qui sort à la fin du mois sur PS2. Ceux qui ont vu et revu le trailer peuvent se rassurer, Kojima a parfaitement tenu son pari !*

Bibi, Djidane, Dagga et Steiner : l'union fait la force.

Kweena la mange-tout part à la chasse aux grenouilles.

Djidane et Dagga : des amours contrariées...

Courrier des LECTEURS

Damien Marchal, Yvoir, Belgique

Le dimanche 17 décembre, j'ai regardé *Le Caméléon* sur *RTBF1*. Il s'agissait de l'épisode intitulé *Projet Alpha*, lequel se déroulait en partie dans l'Arctique. Alors que l'action se déroulait sous mes yeux, quelle ne fut pas ma surprise de constater que certains plans étaient issus de **The Thing**. Ce n'était pas des séquences identiques, c'était bien les images du film. Du coup, cela m'a rappelé un cas similaire rencontré dans ***L'Incroyable Hulk***. Il s'agissait de l'épisode *Le Camion Fou* (ou un truc comme ça), qui reprenait telles quelles plusieurs scènes de poursuite du fameux **Duel** de Spielberg. C'est déjà sidérant de voir que cela se fait, ça l'est encore plus de constater que les producteurs ne le signalent même pas au générique. Ô grands gourous du fantastique que vous êtes, pourriez-vous m'expliquer comment se peut-il qu'un tel phénomène existe en ce bas monde ?

Moi qui ait vu beaucoup de péplums et de ***Godzilla****, je peux te dire que le fait n'est pas nouveau, ni jamais signalé au générique. Il s'agit d'économie, pas d'hommage. J.P.P.*

Nicolas Vernier, Plouha

Fan absolu de Mario Bava, de Lucio Fulci, de Wes Craven première manière, des productions *Troma* et des **Vacances de l'Amour**, je me suis demandé si l'illustre *Mad* n'en avait pas marre de subir la pression du système commercial qui semble le contraindre à faire sa une avec de grosses machines à effets spéciaux dont il remplit inutilement ses pages, alors qu'il n'en a rien à battre artistiquement parlant. Dernier exemple en date : **Blair Witch 2**, au mieux, moyen, au pire, très mauvais, dixit les *Avis Chiffrés*. Et pourtant «*cette suite inutile*» se voit gratifiée de six pages photos-baratin. A côté de ça, des œuvres magnifiques, viscérales, vous filant le frisson morbide d'une froide nuit d'hiver sortent... en vidéo. Le genre, le vrai, n'existant plus sur grand écran de toute façon, je ne vais pas vous l'apprendre, laissez donc le public des **Godzilla**, **Men in Black** et autre **Cinquième Elément** s'abonner à *Première* and co, et retrouvons-nous enfin entre nous, ceux pour qui Juan Lopez Moctezuma ou Romano Scavolini signifient quelque chose. Félicitations cependant pour l'admirable *Fantastic Guide*, dont l'aspect analytique est primordial. Ne vous laissez pas aller à la facilité en vous contentant d'un stupide alignement de titres, comme certains pourraient vous le conseiller.
Une question pour finir, **Back From the Dead**, **The Necro-Files** ou **Infantry of Doom** en couverture de *Mad*, est-ce du domaine du rêve, ou pas ? Je te le demande avec amitié, mon cher JPP.

Et je te réponds en toute amitié : «oui»! Sauf à vouloir refaire un fanzine à distribution confidentielle, nous traitons d'abord l'actualité, et les Moctezuma ou Scavolini devront attendre leur tour au Fantastic Guide *(****Alucarda*** *est déjà passé et* ***L'Exorcisme Tragique****, c'est pour bientôt !). J'admire ton enthousiasme, mais les «œuvres viscérales au frisson morbide d'une froide nuit d'hiver» ne courent pas les linéaires vidéo, et je t'en parle en connaissance de cause. Sans compter que tu pédales dans l'élitisme avec ton «public de* ***Godzilla***». *Alors, on écrirait pour les gens qui ont bon goût (c'est-à-dire ceux qui apprécient tes films préférés, je suppose) et pas pour les autres, à ton avis ? En fait, nous traitons le Fantastique au sens le plus large, à travers l'actualité, bien sûr, mais aussi les rubriques, et surtout nos dossiers (*«Peur», «Troma» «Hammer», *ou encore «Trash» pour ce numéro). Enfin, on essaie, tout du moins. J.P.P.*

Raphaël Ganzitti, Souffelweyersheim

Je vous suis depuis maintenant 17 ans, et pendant tout ce temps à vous lire, je me suis délecté de vos superbes dossiers «maquillage spéciaux», dont je m'inspire encore à l'aube du 3ème millénaire. Je regrette bien sûr, comme beaucoup, la «Rubrique du Ciné-fan», mais d'autres revues ont pris le relais dans ce domaine. Voici donc quelques visages sur cette photo que je vous envoie, pour honorer à ma façon les délires fantastiques qui s'affichent sans vergogne dans vos pages. Salutations à tous les artistes, plasticiens, sculpteurs, mouleurs, concepteurs de marionnettes articulées, etc.
Je vous remercie pour une éventuelle publication. Raphaël Ganzitti, 1 rue des Ardennes, 67460 Souffelweyersheim.

Je vois en effet que tu as bien saisi l'esprit de la Rubrique du Ciné-Fan, *la ressemblance est à hurler.*

Ludovic Pot, Quibiec

J'aurais dû faire attention, j'ai fait une connerie, j'ai été au cinéma sans trop regarder en prenant le premier film qui passait : **Donjons et Dragons**. Justin Whalin, j'avais pas fait le rapprochement avec le nabot de ***Loïs et Clark***, c'est physique, sa tête ne me revient pas. Questions : pourquoi des combats à l'épée aussi consternants ? Pourquoi le Noir, il meurt toujours dans les films à la con (*parce que ça nous venge du rap infligé à nos oreilles dès qu'on fait nos courses au super-marché, je suppose...*) ? Pourquoi la princesse jolie au discours libertaire devient une salope capitaliste rembourrée ? Pourquoi les salauds sont des salauds «light» ? Le côté obscur, c'est bien simple à suivre : une occasion, un meurtre. «Mais tue-le, quoi, achève le nabot» ! Pourquoi les rapports entre les personnages sont-ils aussi inexistants ? Une trilogie ? Pour accomplir le dénouement frontal de mon analyse neuronale ? Sans moi.
Tiens, je vais relire Tolkien, en espérant que le film sera réussi, lui.

J'ai la réponse à toutes tes questions : tu réfléchis trop quand tu regardes un joli film et, résultat, tu n'apprécies plus ! Le héros il est là pour péter la tronche aux mastars pas beaux avec pleins d'effets virtuels autour. C'est ça le bon cinoche, faut pas aller chercher plus loin. Comme pénitence tu iras me voir vingt fois ***Les Visiteurs en Amérique*** *dès sa prochaine sortie. Bien fait pour toi ! J.P.P.*

Yohan Parrot, La Grand-Combe

Salut à toute l'équipe de *Mad* !
Je ne vais pas vous complimenter sur votre magazine que je lis depuis des années, car je vous ai déjà écrit à plusieurs reprises. Si j'ai décidé de le faire une fois de plus, c'est parce que je voulais lancer un cri du cœur, voire faire une ovation à toutes ces anciennes *Scream Queens* des seventies qui font leur retour dans le genre depuis quelque temps. Qu'il s'agisse de Jamie Lee Curtis et Nancy Stephens (**Halloween H20**), de Piper Laurie (**Faculty**) et de la géniale Adrienne Barbeau (**Le Couvent**), il y a de quoi être comblé ! Mamies du troisième âge ? Sûrement pas, car ces quinquagénaires (à l'exception de Jamie Lee, sorry !) n'ont pas une pelotte de laine dans la main, mais plutôt une hache et un couteau. Et si Nancy Allen et Barbara Steele font leur retour dans un film gore, alors Hollywood une fois de plus m'aura comblé. Salut.

Johannes Roger, Paris

En plus de douze ans de lecture, je n'ai jamais été gêné par la pub dans *Mad Movies*. Bien au contraire, celle-ci étant discrète ou souvent fort à propos, elle s'insérait parfaitement dans le magazine. Or, pour la première fois, une pub parue dans votre dernier numéro me fait réagir. Celle-ci concerne la promotion du DVD de **Scarface**, version Brian De Palma. Le visuel présente une banlieue, au milieu duquel trône une affiche du film, seul élément de couleur, donc d'espoir, dans un monde triste et gris. Trois jeunes «de banlieue», à la limite du cliché, sont postés devant l'affiche, visiblement interpellés. L'accroche vend le film avec les slogans suivant : la fameuse sentence «*The world is yours*» d'abord ! Sortie de son contexte ironique, dans lequel les réalisateurs (Hawks et De Palma) avaient pris soin de l'inclure dans leur version, cette phrase prend un tout autre sens. Plus bas, on peut lire ensuite une accroche édifiante : «*les DVD de* ***Scarface*** *sont pris d'assaut par les amis de Tony Montana*».
On sait que **Scarface** est un film culte dans les banlieues dites «chaudes», il est d'ailleurs cité en référence dans plusieurs morceaux de rap assez explicites. Qu'une certaine jeunesse ait une fascination très premier degré pour le destin de Tony Montana et la violence romantique qui s'en dégage, on peut déjà trouver ça limite, mais que des publicitaires se servent de cette même fascination pour vendre un «produit» avec un total cynisme est inacceptable à l'heure où des armureries géantes ouvrent leurs portes en banlieue, narguant ainsi honteusement les habitants des Tarterêts, jeunes, vieux, toutes races et religions confondues. Mais, ce qui me choque le plus, c'est que *Mad Movies* cautionne ce genre de pub, alors que jusqu'ici votre ligne éditoriale était irréprochable à ce sujet. J'aimerais savoir ce que tu en penses, mon cher J.P.P. Pourquoi ne pas lancer le débat sur la place publique ? Pour terminer, je précise que j'aime le film de De Palma et que *Mad Movies* garde, malgré tout, ma confiance.

Bravo pour ta vigilance. J'avoue que je n'y avais pas prêté attention, détestant la publicité sous toutes ses formes, dans le privé comme dans la vie professionnelle. Les créatifs jouent sur l'ambiguïté, la misogynie, la frustration, les idées reçues, la basse flatterie, les deuxième, troisième, Xième degré, pour déclencher des réflexes conditionnés auprès de leur public/cible (ça commence d'ailleurs à produire l'effet inverse : certains consommateurs n'achètent plus de marques, préférant payer le seul produit et pas la pub allant avec...). En fait, tout est inacceptable : nos murs défigurés, les stations RER diffusant des radios débiles inondées de spots, les films caviardés à la télé, nos boîtes à lettres transformées en poubelle à prospectus, les appels à domicile pour nous vendre des tringles à rideaux. Faudrait tout refuser en bloc, mais comment faire ? J.P.P.

Eric Babikian, Grenoble

Incassable. Un titre qui sonne bien. Bruce Willis et Samuel Jackson au générique. Le réalisateur de **Sixième Sens** aux manettes. Pour quoi faire ? Tout simplement un chef-d'œuvre hallucinant ! Un scénario superbement ficelé, une réalisation hors pair, des acteurs formidables de justesse (mention spéciale à un Bruce Willis tout en demi-ton). Alors, comment réagir devant tant de maîtrise, devant une telle leçon de cinéma, pourtant dépouvue d'effets spéciaux, de générique abracadabrant, de bande-son titanesque ?
Et si tout simplement c'était ça le cinéma du nouveau millénaire ? Si c'était un plan d'introduction de quatre minutes sans coupe, si c'était un héros en ciré sans super pouvoir ? Si le mal n'était que chair et sang, si une simple chute dans l'escalier devenait à elle seule une scène d'action des plus crispantes ? Et si Bruce Willis, tel un prophète, volait la vedette aux X-Men et autres Obiwan Kenobi dans le simple fait d'écarter ses bras au cœur d'un hall ? Ouais, ça me plairait vraiment que ce soit ça le cinéma. Shyamalan peut continuer à se mettre en scène dans ses films au cours d'apparitions dignes du «Maître», car, bien qu'il ne boxe pas dans la même catégorie, il n'a rien à envier au génie narratif et scénique d'Alfred Hitchcock.

Antoine Pellissier, Nîmes

Suite à votre dossier *Troma*, j'aimerais apporter une information qui compte pour tout le monde (enfin, surtout pour moi), puisque je viens de signer avec eux un contrat de distribution de mon film **Maléficia**, dont certains se souviennent peut-être pour avoir été traité dans *Mad*, avec des photos publiées dans ce même *Courrier des Lecteurs*. Au cours de nos discussions, Lloyd Kaufman me parlait de votre prochain dossier et m'a bien recommandé de vous rapporter la nouvelle.
Merci encore pour tout ce que vous faites, car *Mad Movies* est en grande partie responsable de ma passion et de mon actuelle réussite. Ci-joint une photo scellant le «pacte avec le diable» (en l'occurrence le sympathique Lloyd Kaufman en personne).

PETITES ANNONCES

Sandrine Ducourti, Grand-Couronne

J'ai tellement été déçue par un film que je ne peux m'empêcher de vous écrire cette petite bafouille. Ce film tant attendu, c'est **Incassable**, de Shyamalan. Tout simplement, je n'ai pas cru une seconde à l'histoire. Je pense avoir compris où le réalisateur voulait en venir, mais je ne l'ai pas accompagné. Le côté «comics» du film ne m'a pas du tout convaincue, il est vrai que je n'en suis pas fan non plus ; mais je préfère voir un film comme **Superman**, qui, je l'accorde, n'est pas très subtil (ce n'est d'ailleurs pas le but recherché), qu'un film qui croit l'être et qui ne l'est pas, comme **Incassable**, souffrant d'un manichéisme naïf. Je conçois que le personnage incarné par Jackson soit à la recherche de son super-héros (voilà un bon thriller), mais qu'il trouve un vrai Superman, franchement, c'est à mourir de rire, ça ne collait pas au film, je ne saurais dire pourquoi.
De plus, toute cette psychologie de bazar, c'est vraiment énervant : le mari mal dans sa peau car il a sacrifié sa carrière par amour pour sa femme, ou Willis, qui enfin sourit au réveil quand il trouve le vrai sens à sa vie (je suis un super-héros !), donc forcément, tout va mieux dans la vie familiale.
Bref, tout ceci m'a paru bien simpliste, facile (dans les images également, comme la canne en verre d'Ellijah qui se brise alors qu'il est lui-même atteint de cette maladie dite «des os de verre»), digne d'un bon épisode d'**X-Files** en deux parties. Surtout, que tous les sujets à des crises d'existentialisme aiguës ne se ruinent pas chez le psy : demandez-vous d'abord ce qui sommeille en vous, peut-être que... A bientôt à vous lire. Grosses bises.

C'est drôle, j'ai apprécié ***Incassable****, mais sans grimper au rideau pour autant, gêné par un obstacle indéfinissable. Je réalise à la lecture de ta lettre que, moi non plus, je n'ai pas cru une seconde à l'histoire. Pour des amateurs de Fantastique, c'est pas très fort. Surtout, on ne le raconte pas aux autres... J.P.P.*

Laurent Tissier, Bourges

Cette lettre est destinée au *Courrier des Lecteurs*, car j'aimerais annoncer l'existence de *Amputation S.F.X.*, un atelier d'effets spéciaux et de réalisation installé dans notre bonne région de Bourges. *Amputation S.F.X.* est composé pour l'instant de Fred Quantin et de moi-même, et nous venons de terminer le film **Edmund Kemper, la Mort de ma Vie, Part 1**, dont je vous donne un bref aperçu du synopsis. «Edmund Kemper, cannibale et nécrophile, assassina sans pitié, à l'âge de quinze ans, ses grands-parents. Rejeté par ses parents, haïssant sa mère, il tua quelques années plus tard huit autres victimes. Après le viol, son plaisir suprême était de décapiter et de disséquer les cadavres qu'il dévorait».
Je vous adresse une photo du tournage que j'aimerais bien voir publier si possible dans vos colonnes, avec nos coordonnés pour ceux que notre film intéresserait.
Merci à *Mad Movies*. Laurent Tissier, *Amputation S.F.X.* 14, rue Hardouin-Mansart, 18000 Bourges.

On peut pas dire, le scénar donne envie, mais, dis voir, ta maman, elle est au courant que tu tournes ce genre de choses ? J.P.P.

Le Vengeur Masqué, Bretagne

Je me suis demandé quel genre de vulgarités bien senties il fallait s'ingénier à écrire pour figurer dans le *Courrier des Lecteurs*. Eh bien, parlons-en des lecteurs. Y-en a-t-il un qui ait une vraie connaissance du genre ? Ils se précipitent tous sur le cinéma «grand public» et n'ont de cesse de gerber dessus à sa sortie. Eh, cocos, si vous arrêtiez de vous jeter sur la dernière daube à tapage promotionnel, le cinéma fantastique retrouverait peut-être sa saveur d'antan, et l'on verrait enfin un Lucio Fulci sortir de sa tombe (*t'as raison, en plus ça nous changerait d'Yves Montand !*).
Il semble hélas que le masochisme soit le plus fort : il faut absolument qu'ils aillent vérifier leur idée initiale, à savoir qu'il s'agissait bien d'une daube. Mais le pire est à venir. Voici qu'un certain M. Nicco nous révèle le nouveau cinéma d'horreur : **Funny Games**, «*du sympathique Haneke*», «*un des films les plus violents qui soient*» (sic). Haneke et son cinéma ultra-chiant exaltant les raseurs de *Télérama* et des *Cahiers*, et le Wes Craven de **La Dernière Maison sur la Gauche**, même combat ? Le cinéma de genre, si tu y connaissais quelque chose, rigolo, tu saurais qu'il n'a plus droit de cité sur grand écran. Autre cas grave : le dénommé Roger Vidal qui prend un malin plaisir à vomir sur **Blair Witch** et ses laudateurs, mais qui nous sort comme œuvres de référence **ID4** ou **Armageddon**. Le ridicule ne tue pas... Bref, il n'y en a pas un qui nous parlerait des nouvelles œuvres du genre, et c'est pas au cinoche actuel qu'elles se trouvent.
Voilà, j'espère que le quota minimum d'insultes pour accéder à la publication a été respecté. Les réactions des lecteurs ? Très certainement celles d'un ramassis de guignols (je conforte le quota) tentant de masquer l'indigence de leur rapport au genre derrière une suite de propos vulgaires... à moins qu'un génie s'élève à nouveau par miracle de ces antiques colonnes.

Le premier génie, c'est donc toi, on suppose ? Bon, déjà, nous ne choisissons pas les lettres provocatrices plus que d'autres dans ce Courrier*, une simple vérification devrait aisément le prouver. Par ailleurs, je trouve assez lâche de mettre nommément en cause des lecteurs sans signer de son vrai nom. Ton «Vengeur Masqué» me rappelle un peu «The Shadow», tiens : chiant comme la mort. J.P.P.*

T. Gatel, Hem

Juste un petit mot que j'aimerais tant voir publié. Vous avez vu la nouvelle économie ? Vous avez vu qui est élu aux Etats-Unis ? Revoyez **Invasion Los Angeles** et **Los Angeles 2013**, y-a-t-il plus visionnaire que John Carpenter ? Le cauchemar ne fait que commencer, rendez-vous sur Mars...

Curieusement, certains lecteurs nous ont fait le reproche de ne pas avoir commenté cette élection américaine. Même si ce n'est pas notre rôle d'en parler, c'est vrai que ça ne donne pas envie de continuer à participer au système économique. J.P.P.

Rech. VHS de **Toxic Avenger 3** et **4**, **Atomic College 1** à **3** et des Cosmocats. Stéphane au 01 34 68 05 18.

Vds 200 K7 (Fulci, giallos, Bis italiens, Franco, *Hammer*...), dont **La Peur au Ventre** et **Macabro**. Bastien au 04 93 69 20 52.

Ch. *Cult Movies* 2 et 28, *Horizons du Fantastique* 1, *Draculina* 28 et 30, *Video Watchdog* 26 et 27, *Femme Fatales* 6 n°1 et 7 n°15 + tous numéros de *Ciné-Girl*. Tél.: 01 64 88 02 93, fin après-midi ou le soir.

Vds LD NTSC édition collector de **Seven**, **The Thing**, **Scream 2**, etc. Nicolas au 06 03 85 61 35.

Ch. version érotique du film **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde** (*tiens, un érotomane presbyte ! T'as raison, au moins avec les dinosaures, on voit bien ce qui se passe...*). Marc Marin, 3 place Eugène Labiche, 37200 Tours.

Vds 60 VHS à prix sympa : **Dark City**, **Relic**, **Vampires**, **Crying Freeman**, **Air Force One**... Liste contre 1 timbre à Emmanuel Brouillet, 17 villa du Bel Air, 75012 Paris.

Ch. VHS de **Breezy**, **In Search of Dracula** et **Dracula Père et Fils**. Franck Castéran, Place St jean, 82000 Montauban.

Vds ou éch. matériel Super 8 : colle à film (2), ruban adhésif, bandes amorces et torche, le tout 200 F. Vds aussi VHS. Liste contre enveloppe timbrée à Bruno Malitte, Le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy.

Vds comics VF *X-Men* (*Lug*), *Strange*, *Sp. Strange*, *Spiderman*, *Serval*... Rachid au 06 86 86 12 55.

Vds VHS films fantastiques/giallos/*Hammer* des années 70 à nos jours. Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

Ach. VHS de **Clownhouse**, **Back from the Dead**, **The Burning Moon** et **Maleficia**. Thierry au 02 41 87 59 78.

Rech. VHS de **Sleepaway Camp 2** et **3**, **Oz un Monde Extraordinaire**, **Trauma** (avec Bette Davis), ***Les Maîtres de l'Univers*** (animé), série ***Twin Peaks*** + BO de **L'invasion Vient de Mars**, **Showgirls** et **Massacre dans le Train Fantôme**. Yohan Parrot, 1 impasse des Jardins, La Pelouse, 30110 La Grand-Combe.

Rech. CD de Tiffany («Hold an old hand's friend»). Vds ou éch. revues *Marvel France*. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Rech. émission spécial gothique diffusée sur *MCM* le 8 février à 23 h. Sonia au 01 48 46 27 02.

Rech. pull rayé Freddy taille adulte (*s'il l'a perdu, il pourrait venir le rechercher lui-même !*), VHS originale de **Meurtres en 3D**, affiches de **Evil Dead**, **Massacre à la Tronçonneuse** et **Indiana Jones et la Dernière Croisade**. Fabien Derangère, La Grande Sauve, Route de Limanton, 58290 Moulins-Engilbert.

Vds VHS originales rares : **L'Eventreur de New York**, **La Maison près du Cimetière**, **Rosemary's Killer**, **Epouvante sur New York**... Franck au 05 55 62 01 68 entre 14 et 20 h.

Ach. VHS originales de **Redneck Zombies**, **Children at Play**, **La Marque du Diable**. Ech. VHS du **Jour des Morts-vivants** et **Messe Noire**. Tél.: 06 18 44 58 57.

Vds 32 numéros de *M.M.* entre le 42 et le 104. Faire offre à Bruno Boubet, 2182 rue André Leveleux, Rés. Les Briquettes, 62180 Rang du Fliers.

Rech. tout sur **La Planète des Singes** et ses suites : affiches, CD, VHS, jouets, photos, disques (*poils, etc...*)... Echanges possibles contre d'autres films. Jean-Michel au 03 21 97 14 47 le midi ou après 18 h.

Vds VHS ***X-Files***, guide officiel, trading cards + affiche et VHS de **La Famille Addams 2** + mag officiel *Star Wars* 1 à 4. Eric au 02 38 64 17 08.

Ech. doc sur ***Buffy***. Vds 3 lots de 11 trading cards ***Buffy*** 2ème saison (20 F pièce). Joindre une enveloppe timbrée pour toute réponse. Audrey-Parme Estevant, Le Monjat, 24380 Drieux.

Rech. VHS, en VO si possible, de **Django**, **Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia**, **Le Masque du Démon**, **Le Corps et le Fouet**, **La Rage du Tigre** et **Le Chien des Baskerville**. Frédéric au 04 50 42 07 11 entre 18 et 21 h.

Propose nbreuses VHS à prix intéressants, horreur/SF/fantastique/Bis italiens... Liste contre 1 timbre à Francis Perrin, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

Vds DVD import : **Bad Taste**, **House by the Cimetery**, **Texas Chainsaw**, *Troma* films... + *Hammer* films en laserdiscs. Stéphane au 02 40 69 79 48.

Rech. anciens n° de *Télé Ciné Vidéo* + films X français des années 70 (Tranbaree, Leroi, Lansac). Jérôme Biker, 14 rue Clément Marot, 75008 Paris.

Ch. VHS en VOSTF de **Eclipse Totale** et **Dans la Peau de John Malkovich**. E. Mangou, 33 allée J. Ph. Rameau, 77190 Dammarie-les-Lys.

Rech. adresses de sites web de maquilleurs en effets spéciaux et amateur en vue d'un référencement sur www.gaetanL.com. Merci de proposer les sites à sfxlinks@gaetanL.com (*bon, d'accord, on va faire la com'...*).

Rech. d'urgence matériel de montage Hi-8 en bon état. Antoine au 01 48 08 59 80.

Vds VHS de **L'Oiseau au Plumage de Cristal**, **Les Frissons de l'Angoise**, **Ténèbres**, **Scanners**, **Faux-semblants**, **Hurlements**... Rech. BO de **Candyman**. Cyrille Wolff, 5 rue des Etangs, 67120 Molsheim.

Vds ou éch. VHS : **Breeders**, **Douce Nuit Sanglante Nuit 2**, **Rawhead Rex**, **Taking Manhattan**, **Mort sur le Gril**... Frédéric Berthy, 4891 rue des Guichettes, 77140 Nemours.

Vds 65 F pièce VHS de **L'Enfer des Zombies**, **Zombie**, **Le Jour des Morts-vivants**... Liste sur demande. Victor au 06 19 43 16 89 après 18 h 30.

Ech. plus de 900 BO (**The Blob**, **Zombie**, **L'Au-delà**, **Cabal**...). Rech. BO de **Hitcher**, **Phantasm**, **Tremors**... Liste sur demande au 06 75 99 61 70.

Vds numéros épuisés de *M.M.* et plus de 400 VHS originales (Franco, *Hammer*, raretés...). Olivier au 04 78 85 37 26 après 19 h.

Vds VHS de **Razor Blade Smile**, **Peur Bleue**, **Evil Dead 2**. Rech. VHS originales de **Jaws 2** à **4**, **Brain Dead**, **Shark Attack 2**, **Tremors 1** et **2**, **Candyman 1** et **3**, **RoboCop 1** à **3**, **La Mouche 1** et **2**. Rech. aussi tout doc sur les 4 **Jaws** (*le mec qu'aime les suites !*). William Morel, Le Village, 01400 Chanoz-Chatenay.

Collectionneur propose nombreux films rares : **La Malédiction des Hommes-chats**, **La Crypte du Vampire**, **Le Fantôme de la Momie**, **Attack of the 50 Foot Woman**... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Vds nobreuses séries animées en V.F., 1960/1970 : ***L'Araignée***, ***Les 4 Fantastiques***, ***La bataille des Planètes***... Tayeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Rech. en VHS films avec Sharon Tate : **L'Œil du Malin** et **12+1**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

Vds films horreur/fantastiques, VHS originales. Liste contre 1 timbre à Nicolas Dehais, 24 allée du Cèdre, 78960 Voisins le Bretonneux.

Vds nbreuses VHS originales : **Chirurgical Killer**, **Bloodbeat**, **Cannibales**, **Tourist Trap**, **L'Enfer des Zombies**... Liste sur demande à Didier Bidart, 10 rue P. Dignac, Appt 8, 33260 La Teste.

Vds figurine de Jason par McFarlane, t-shirt **L'Armée des Ténèbres**, VHS PAL de **Henry Portrait of a Serial Killer**, VHS SECAM de **Massacre à la Tronçonneuse 4**. Laurent au 03 29 56 27 44.

Vds, 150 F le tout, VHS de **Scream 1** et **2**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, **La Nuit des Masques** et **Hallowen : 20 ans après**. Vds VHS, LD, DVD, figurines **Alien la Résurrection** et **X-Files**. Yann au 01 60 38 00 96.

Vds affiches, photos de films, dossiers de presse à bas prix. Plus de 1.000 titres disponibles. Liste contre 2 timbres à Olivier Strecker, Place de la Croix Sainte, 13500 Martigues.

Rech. VHS de **Le Monde, la Chair et le Diable**. Marc au 01 47 90 13 71.

Vds nbreuses VHS SF/action/guerre/fantastique. Rech. VHS de **Tueurs Nés**. David Nové-Josserand, 25 rue du Dr Paul Michelon, 42100 St Etienne.

Ach., même cher, poupée **Hellraiser** (*attention, la poupée gonflable* ***Hellraiser*** *crève dès qu'on l'utilise !*). Maxime Riminucci, Avenue du 24 Janvier n°36, 1020 Renens-Vaud, Suisse.

Vds *Starfix* 1 à 40 + HS 1 à 9, *E.F.* 1 à 88, *M.M.* 15 à 75. Liste contre enveloppe timbrée à Philippe Alvino, 1 place Hélène Boucher, 78140 Velizy Villacoublay.

Rech. le guide officiel n°4 de ***X-Files***, «Résister ou servir». Sylvie Ramat, 24 avenue du Général de Gaulle, 91830 Le Coudray-Montceaux.

Rech. docs et photos sur **Le Pacte des Loups**. Répondre par courrier à Bernard Cabot, 47 chemin de Pelleport, Rés. Champlain, Bât. 5, 31500 Toulouse.

Sébastien Parisot, Salon de Provence

Full ! En un poker gagnant, **Le Pacte des Loups** lance en France cette espèce méprisée qu'est le film de genre, pardon, d'auteur, le vrai, celui où chaque petite seconde, chaque personnage, chaque arrière-plan porte en lui la griffe inimitable de son auteur. Pour la première fois, le titre «film français» n'est pas synonyme de «on va se faire chier grave» (okay, à quelques exceptions près).
Ainsi, ce fameux **Pacte** réussit l'exploit de créer sa propre mythologie. Plus exactement, notre mythologie, car la chose se passe dans notre contrée. Je pourrais hurler de joie sur des pages quant à la qualité de la photo, les décors/costumes, l'ambiance sonore, et bien sûr la frénésie hallucinante des combats, mais c'est surtout le ton général du film qui m'a ému. Si la légende de Sleepy Hollow est poétique, envoûtante, elle n'en est pas moins lointaine à mon cœur. En revanche, la Bête du Gévaudan est bien de chez moi. Pas un plan, pas un dialogue sans que l'on ressente la présence pesante de ce croquemitaine. Mais limiter l'œuvre à la bête ou à son argument fantastique serait par trop réducteur, car la douleur et l'amour y sont, eux, bien réels. Les personnages, stéréotypés de prime abord, acquièrent un poids, une souffrance, une véracité qui les rendent bouleversants jusque dans les seconds rôles. La mise en parallèle entre Gans, alien du cinéma français, et Mani, «l'indigène» objet de raillerie des nobles «garants de la civilisation», est évidente. Dans une scène, Mani observe de son regard limpide, presqu'enfantin, la barbarie des Français, éradiquant et dépeçant des hordes de loups à la chaîne. Faut-il y voir Gans, si timide, exprimer à demi-mots son amour au monde ? Comme s'il criait au cinéma français, cette machine archaïque, rouillée comme ma mémé centenaire : *«je vous aime, aimez-moi en retour, acceptez mon cinéma, mon éclectisme, ma nouveauté»* !
Je ne veux pas oublier non plus Kassovitz et Kounen (peut-être un peu trop roublards à mon goût), ainsi que Jeunet (que j'aime énormément), qui sont évidemment des acteurs fondamentaux dans cette opération de sauvetage du cinéma français. On est avec vous, les gars ! Français ? J'ai dit Français ? Oh putain oui, le Cinéma Français ! Merci de m'avoir lu.

Carlos de Moinho, Souppes S/Loing

Je suis allé voir une chose que dedans y'a un indien Mohawk qui fait du kung fu contre des Tatars qu'on sait pas trop ce qu'ils font là, que c'est tout plein de bruit et de fureur, de cavalcades, de complots, de potion magique, de dialogues ridicules au possible, d'images de synthèse et de bagarres express, floues et saccadées, façon **Matrix** dans la France profonde. Et pis y'a aussi des bergères à croquer, une intriguante équipée d'un éventail à la James Bond, une jolie marquise (des Anges ?), une grosse bébête digne des Craignos Monsters, un méchant avec une épée nunchaku qui se croit dans un jeu vidéo (tout ça au XVIIe siècle, bien sûr...), un héros qui oscille entre Cartouche, Kéoma et le Clint Eastwood revenu d'entre les morts, pasque la vengeance elle est encore plus terrible ; et même un curé dévoré par les loups qui apprécient pas des masses qu'on nuise à leur réputation (ben ouais, dans le film les loups y sont du côté des gentils). En même temps, c'est très rigolo (voire hilarant, pour les moins indulgents), sauf que pas fait exprès. Bref, ça s'intitule **Le Pacte des Loups** et l'affiche est jolie tout plein. Vous en avez peut-être entendu parler, non ?

Sylvain Diruy, Levallois

Je viens juste de revoir **Titanic** en DVD (laissez-moi finir !). Et je ne peux m'empêcher de penser et repenser à la haine (et vous y avez grandement pris part) déversée sur Cameron, autrefois adulé chez vous (dois-je vraiment vous rappeler sa filmo ?). De penser au fait que vous avez publié de telles horreurs dans la rubrique *Courrier* : ces lettres envoyées par des crétins (*fais gaffe au «Vengeur Masqué», tu vas dépasser les quotas, toi !*) qui n'ont pas hésité à mettre Cameron dans le même sac que des bourrins comme Emmerich, sous prétexte que le grand Jim avait pondu un film trop populaire et voué à rafler des dizaines d'Oscars, avec, de plus (sacrilège, trahison !), le beau DiCaprio en vedette.
Pas une fois vous n'avez publié une lettre positive sur ce film, alors que celles le descendant en flammes affluaient. Après ce manque de respect envers la passion et le courage d'un cinéaste qui nous a tant apporté, pouvez-vous encore vous regarder dans la glace (glace/iceberg, marrant non ? *Non !*). Quand je pense que votre mag' reste et restera tout de même un must, fais ch.(*les quotas, Sylvain, pense aux quotas...*), tiens ! Bonne continuation quand même, et à bientôt.

Face à ce genre de films controversés, nous publions souvent un avis «pour» et un autre «contre», de manière à restituer le mieux possible le sentiment des lecteurs. Cette fois, les «contre» avaient gagné, ce qui ne remet sûrement pas en cause les qualités du film. Ceci étant, nous jugeons ici les titres au coup par coup sans pratiquer la politique des auteurs, et surtout sans haïr personne. Moi, je ne me prononce pas, je n'ai vu qu'une heure de **Titanic** *et je n'ai jamais eu le temps d'y revenir. En plus, un ballot m'avait raconté la fin, comme quoi le bateau coulait. Dégoûté, j'avais plus envie de voir le film... J.P.P.*

David Scherer, Mutzig

Un grand merci pour votre dossier sur la programmation de Gérardmer, cela m'a permis de m'y retrouver lors de mon escapade vosgienne. En effet, depuis maintenant trois ans, j'ai la chance de tenir un stand où sont exposés mes travaux de maquillage. Ainsi, lors de la nuit «trash», j'ai pu rencontrer le sympathique Mike Mendez venu présenter son génial **Le Couvent**. Lequel s'est fait une joie de balancer mes faux bébés (cf. photo) sur la scène, histoire de nous mettre dans l'ambiance... En fait, ces bébés proviennent d'un court métrage sur la génétique, actuellement mis en scène par Marc Rémita.
Je termine en vous communicant l'adresse de mon site internet où l'on peut découvrir mes derniers travaux sanguinolents. Merci de bien vouloir le publier : HTTP://weblood.free.fr.
Mad Movies demeure ma principale source d'inspiration, et pour cela merci à tous.

LE TITRE MYSTERIEUX

Ça y est, les potes, avec les UV à domicile je bronze facile, et cet été je vais encore emballer comme une bête sur les plages. Mais attention quand même au bon réglage du thermostat, un accident est si vite arrivé ! Très juste, même que dans le film, on ne comptait plus les accidents. Mais, de quel film s'agit-il, voilà ce qu'il va falloir découvrir pour recevoir chez vous et gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*... Le titre mystérieux du numéro 129 était bien sûr le **The Wicked City** de Mak Tai Kit, ce qui n'a pas échappé à Antoine Guérin, William Sourty, Isabelle Desfossés, William Galindo, Laurent Savoyen, Toni Benages I Gallard, Maximilien Hainsohn, Lionel Debourg et Olivier Larade.

Vds 300 BO en CD, années 50/70 : Miklos Rozsa, Bernard Herrmann, Jerry Goldsmith, Ennio Morricone... Liste sur demande : Ronan Quéau, 4 chemin du Stade, 29100, Le Juch.

Vds nombreuses K7 vidéo anciennes et très kitsch : **L'Homme Araignée**, **Goldorak**, **Wonder Woman**, + dessins animés de **Captain America**, **Thor**, **Spider-Man**, etc. + séries TV comme ***Lois & Clark***, ***Code Quantum***... Demander Antoine au 03 80 35 32 56, (après 20h00).

Vds VHS de **Lady Frankenstein**, **La Malédiction de Frankenstein**, **Reincarnator**, **Le Cas Lovecraft**, **La Nuit du Chasseur**. S. Albert, tél.: 01 46 63 15 17.

Collectionneur propose 1.300 films SF/horreur/craignos/gore... (*tu sais que le boss vient de déposer le terme «Craignos» et réclame 10 F à chaque utilisateur, maintenant ? Envoie vite le fric, on a soif !*). Liste contre 15 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 Mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Ach. masque officiel de Jason. Rech. fans de la trilogie **Scream** et de Katie Holmes. Je réalise en ce moment des courts métrages dans le genre **Scream** et **Vendredi 13**. Pour tout renseignement, Nicolas au 06 03 87 29 70.

Vds magazines (*Famous Monsters* et cie, *Creepy*, *Eerie*, *Première* (4 à 118), *Starfix* (collection complète), BD *Horror*, *Psycho*, *Hallucinations*, *Jacula*...) + Affiches années 60/70 françaises, belges et anglaises. Pierre Dode, 81 rue de Folkestone, 62200 Boulogne/Mer.

Rech. VHS *Troma* + vds VHS **Hideous**, **Subspecies 4**, **Evil Clutch**, **Tromeo & Juliet** en VOST + BO diverses (**Candyman**, trilogie **Zombie**, **Bloody Bird**, etc...). Faire offre, tél.: 06 81 70 31 97.

Science-fiction, horreur : livres et magazines en français et en anglais, grand choix affiches et photos de cinéma. Spécialiste de la *Hammer*. Liste gratuite. Georges Coune, 135 Waldegrave Road, Brighton, BN1 6GJ, Angleterre.

Vds plus de 150 VHS originales : **The Faculty**, **Virus**, **Halloween 4**, 5, **Sexcrimes**, **Vampires**... Anthony Montera, 8, rue des Buttes, 14600 Honfleur.

Vds à prix intéressants VHS de **The Faculty**, **L'Exorciste**, **Ice**, **The Catcher**, **L'Ascenseur** (*«ne prenez pas l'ascenseur !» qu'il disait sur l'affiche, finalement personne n'a acheté la K7 et le dir' com' a été viré !*)... Liste contre 1 timbre à Antony Montera, 8 rue des Buttes, 14600 Honfleur.

Rech. *As Tears go by*, *Le Vagabond de Tokyo*, et anciens numéros de *Kumité*. Eddy Prave, 54 Bd. Albert 1er, 35200 Rennes.

Collectionneur vds nbreuses séries SF complètes : ***Star Trek Classic***, ***Star Trek Generation***, ***Star Trek Deep Space Nine***, ***Star Trek Voyager***, ***Au-delà du Réel***, ***Au Cœur du Temps***... Liste contre 2 timbres à Jean-Luc Finotto, Parc Amélie, 42330 Saint Galmier.

Fan de séries, j'ai créé une encyclopédie sur 100 séries fantastique/SF avec liens internet, adresses de fan-clubs... recevez le CD-Rom en m'envoyant un chèque de 50 F et vos coordonnées à Florent Sivry, 33 Lot. Le Champy, 21200 Vignolles.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondants 16 ans et plus, fans d'horreur, aimant Craven, Carpenter... Marc-André Francina, 8 avenue de Larringes, 74500 Evian.

- équipe de scénaristes (films, BD...) ch. dessinateur hyper-réaliste, bon portraitiste, branché par les scènes d'action. Tél.: 06 12 76 20 39.

- graphistes pour faire mes affiches et jaquettes de films, maquettistes et spécialistes en effets spéciaux pour travailler sur un court métrage bourré d'action. Débutants acceptés. Olivier au 06 62 88 23 03

- personnes possédant coffret X-Or et Jayce, pour échange, ainsi que tout court métrage amateur pour compilation. Je vends aussi le making of en VHS (80 minutes) de **Dawn of the Dead** + **Maniac Nurses**. Tél.: 01 48 22 35 70.

- amateurs de *Mad* sur la région nantaise. Si tu aimes le Fantastique, mais aussi le cinéma de Hong Kong, pourquoi ne pas me contacter. J.M., au 02 40 69 69 03. Je cherche aussi les vidéos de **Théâtre de Sang** (avec Vincent Price), ainsi que **Beefcake**, passé sur *Arte*.

- fans de la trilogie **Scream** et de Katie Holmes. Nicolas au 06 03 87 29 70.

- volontaire sur la région parisienne, équipé Internet, disposant de pas mal de temps libre et d'idées si possible originales, bien au courant de l'actualité cinéma et capable de rédiger textes sympas, chroniques diverses, tournages, échos, critiques de films, brèves, etc. pour collaboration à site. Tél.: 01 64 88 02 93, après-midi ou le soir.

- correspondants canadiens et japonais. Tél.: 06 81 70 31 97.

THE CROW
SALVATION

Guidé par l'oiseau des ténèbres,
Alex revient assouvir sa vengeance

Ambiance surréelle,
effets spéciaux à profusion,
retrouvez le 3ème volet
d'une saga culte

en toute complicité

Comment refuser un dernier coup
quand il est demandé aussi gentiment ?

Une rencontre de charme et de choc,
Paul Newman et Linda Fiorentino (Men in black),
dans un film qui réunit le suspense d'un polar
à la séduction d'une comédie sentimentale

© 1999 DO NOT DISTURB B.V. Tous droits réservés.

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

En DVD VIDEO et VHS

FILM OFFICE

En DVD VIDEO et VHS

96.9 VOLTAGE 100% PARIS 100% HITS

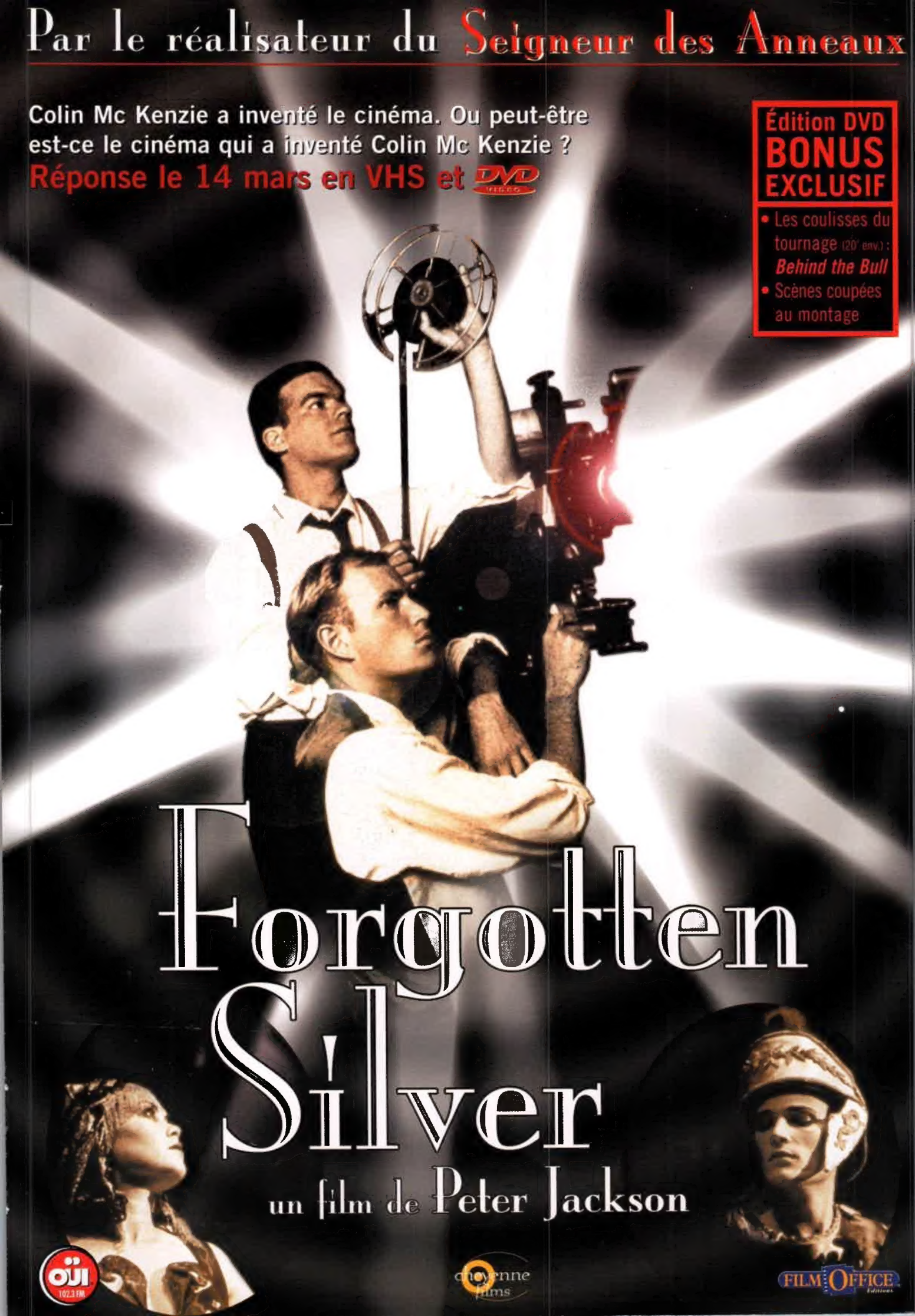
Par le réalisateur du Seigneur des Anneaux

Colin Mc Kenzie a inventé le cinéma. Ou peut-être est-ce le cinéma qui a inventé Colin Mc Kenzie ?

Réponse le 14 mars en VHS et DVD

Édition DVD
BONUS EXCLUSIF

- Les coulisses du tournage (20' env.) : *Behind the Bull*
- Scènes coupées au montage



Forgotten Silver

un film de Peter Jackson

OUI 102.3 FM

Ciby 2000 Cinéma

FILM OFFICE Editions